

# JOB

OU

## Un enfant du Peuple.

PAR

Olivier LE GALL.

« Là, revêtue de ton pauvre manteau, découvrant au soleil ton sein de neige, tu lèves timidement la tête dans ton humble parure; mais maintenant le soc bouleversera ta couche, et te voilà renversée.

« Tel est le sort réservé à la vertu qui a longtemps lutté contre l'indigence et le malheur. »

*Robert BURNS. (La Paquerette.)*

**SAINTE-BRIEUC,**

Imprimerie de Ch. LE MAOUT.

1851.

**JOB**

OU

**Un enfant du Peuple.**

# **JOB**

OU

## **Un enfant du Peuple,**

PAR

**Olivier LE GALL.**

« Là, revêtue de ton pauvre manteau,  
découvrant au soleil ton sein de neige,  
tu lèves timidement la tête dans son  
humble parure ; mais maintenant le soc  
bouleversera ta couche, et te voilà ren-  
versée.

« Tel est le sort réservé à la vertu qui  
a longtemps lutté contre l'indigence et  
le malheur. »

*Robert BURNS. (La Paquerette).*

---

**SAINT-BRIEUC,**

Imprimerie de Ch. LE MAOUT.

**1851.**

## JOB.

*Un temps viendra où l'on ne concevra plus qu'il fût un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenus, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son dîner.*

(Châteaubriand.)

Au mois de décembre 1849, un jeune interne de l'Hôtel-Dieu de Paris vint s'asseoir, après la visite, au chevet du lit d'un malade dont la figure, amaigrie et pâle, attestait les longues souffrances.

— Eh bien, Job, lui dit-il, comment avez-vous passé la nuit ?

— Avec assez de calme, monsieur; mais j'ai peu dormi, car j'étais encore sous l'impression que j'ai éprouvée hier en vous parlant du pays. Je croyais apercevoir à l'horizon la montagne de Breiz; je revois notre vieille église de Guingamp et son clocher pyramidal; je m'agenouillais, comme pendant mon enfance, sous le porche où Notre-Dame de Bon Secours voit accourir tant de pèlerins; j'écoutais le murmure des cent petites cascades de l'élégante fontaine de la Vierge... un rêve tout éveillé mai-

trisait mon être... j'étais souffrant, et cependant cela ressemblait à du bonheur.

— C'est un sentiment si naturel ! reprit l'élève avec vivacité ; qui ne l'a quelquefois éprouvé ? Pour toute âme douée de quelque sensibilité, il existe une patrie dans la patrie ; c'est le lieu où s'élève le clocher natal. C'est en vain que l'on voudra nous démontrer la sagesse du cosmopolitisme, ici le sentiment l'emportera sur le raisonnement.

Enfin, mon ami, je viens vous sommer de remplir votre promesse. Ce ne sera pas sans un vif intérêt que j'apprendrai par quelle suite d'événements vous vous trouvez dans cette triste position, à cent-vingt lieues de notre pays.

— Je vais vous en faire le récit, vous demandant quelque indulgence pour mes longueurs ; vous y trouverez l'explication de tout ce qui d'abord a paru vous surprendre ; je veux parler de la facilité avec laquelle je m'exprime, sans avoir reçu une éducation scolaire.

#### Récit.

Ma mère était une pauvre fille de campagne, habitant une paroisse voisine de Bourbriac, pays très-pauvre, comme vous le savez. On la nommait Yvonne ; chacun remarquait sa physionomie douce et candide, ses grands yeux bleus, sa longue chevelure blonde, sa taille qui, sous la bure grossière se dessinait élégante et gracieuse. C'était la réalisation des plus séduisantes créations de Raphaël et de Ca-

nova. Sa candeur, ce charme indéfinissable dans une jeune fille, fut la cause de sa perte. Incapable de tromper, peu en garde contre les passions dont elle ne soupçonnait pas l'existence, elle en fut, j'ose le dire, la victime.

Une vieille dame, qui habitait un manoir voisin, la demanda à sa mère pour en faire sa femme de chambre ; les gages qu'elle offrait, quelques colifichets qu'elle fit briller, séduisirent la mère qui croyait assurer le bonheur de son enfant, et la jeune fille, qui n'ayant encore que seize ans, ne pouvait s'y montrer insensible.

Ma mère entra dans cette fatale maison, innocente comme l'enfant qui vient de naître ; elle en sortit pour mourir proscrite.

Madame de Coëtbihan avait un fils qui, depuis plusieurs années, habitait presque toujours Paris, vivant au milieu de cette jeunesse dorée, chevaliers du camélia, composée de roués paresseux, qui n'ont ni cœur, ni sentiments élevés, ni patriotisme, et dont l'existence oisive est une honte à notre époque.

C'est là ce que l'on nomme les gens du grand monde, c'est-à-dire qui promènent leur nullité sur l'asphalte des boulevards, font des dettes, jouent, fument, passent leur vie avec des filles perdues, dans les théâtres, les cafés ou des salons équivoques. Ces gens-là ont leurs équivalents dans les villes de province, et ce n'est pas une des moindres plaies des sociétés modernes.

Tel était Ernest de Coëtbihan. Il y avait fort peu de temps que la jeune fille habitait au manoir, lorsqu'il arriva inopinément de Paris pour passer en

Bretagne la saison de la chasse. Sa mère fut médiocrement charmée de cette visite qui menaçait de tout bouleverser chez elle, et qui devait se résumer en une saignée abondante à sa caisse, perspective des plus désagréables pour son avarice.

Depuis cinq ou six jours seulement, M. Ernest était arrivé, que déjà il avait remarqué la jeune Yvonne, dont la candeur charmante contrastait si fort avec le sans-façon des filles qu'il fréquentait à Paris. Chaque fois qu'il la rencontrait, il lui adressait de triviales plaisanteries que ces beaux messieurs se croient en droit de débiter aux filles du peuple, mais qu'ils regarderaient comme une inconvenance grossière, s'ils parlaient à une demoiselle de famille, comme s'il n'y avait pas autant de cœur et de délicatesse sous la robe de coton que sous le velours et la soie.

Mais qu'est-ce que la fille du peuple ou la paysanne à leurs yeux ? des êtres inférieurs, créés par Dieu pour leurs menus plaisirs. Aussi les voyez-vous, s'ils se trouvent avec une belle dame du monde, fut-elle notoirement dépravée, s'empressez de la saluer respectueusement, tandis qu'à la fille des champs, à l'ouvrière, ils parleront, le chapeau sur la tête, avec cette insultante et vulgaire familiarité, qui seule constitue un outrage. Ah ! s'il se trouvait plus de pères et de frères pénétrés de leur dignité d'homme, ils releveraient de pareilles impertinences avec un bâton de bois vert. Nous n'y sommes pas encore, mais cela viendra, lorsque le servage de l'argent aura disparu, lorsque nous aurons la véritable éga-

lité sociale, qui n'établit de différence entre les hommes, que par les vertus et l'intelligence.

Enfin, M. Ernest, abusant de sa position, de sa rouerie, de l'inexpérience d'Yvonne, parvint à la séduire et à faire naître un amour aussi sincère que profond dans ce cœur encore neuf, qui n'avait jamais éprouvé l'atteinte des passions. Elle succomba, brisée par une violence morale, que les lois punissent à peine, que l'opinion pervertie semble presque excuser ; mais aussitôt son âme fut déchirée par les remords et l'amour qui s'y livraient des combats continuels.

Plusieurs fois, la jeune fille résolut de rompre un lien dont la pesanteur se faisait sentir sous quelques fleurs flétries, mais elle était dominée par le fatal ascendant que M. de Coëtbihan avait pris sur elle. Sa gaieté avait disparu, elle tremblait en présence de sa mère inquiète, elle s'arrêtait sur les marches de l'église dont elle osait à peine franchir le seuil, elle priait, ses larmes mouillaient les dalles, et cependant elle ne pouvait arracher de son cœur une image trop chérie.

Combien fut grande sa douleur, lorsque M. de Coëtbihan partit pour Paris, sans daigner même prendre congé d'elle, sans lui accorder une seule de ces douces paroles de consolation qui sont comme un baume pour les grandes afflictions. C'était un cœur attristé, une existence flétrie, mais cela valait-il la peine de préoccuper un seul instant ce noble gentilhomme ?

Il partit ; Yvonne ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle allait devenir mère. Cette situation ne pou-

vait échapper à madame de Coëtbihan, qui lui fit subir avec sévérité un long interrogatoire. Sa jeunesse, la franchise de ses aveux ne purent désarmer la vieille dame qui, furieuse, prétendit qu'elle calomniait son fils, et finit par la chasser impitoyablement.

Yvonne, désespérée, se retira dans la chaumière de sa mère, où elle trouva l'indulgence, des consolations et le pardon d'une faute ou plutôt d'une erreur, car son cœur n'avait ni corruption ni souillures.

Le curé de la paroisse était un digne ecclésiastique selon l'évangile, père des pauvres et consolateur des affligés. Il soutint la malheureuse abandonnée, lui donna de sages conseils, lui parla du Christ pardonnant à Madeleine, et fit même en sa faveur des démarches actives au manoir : elles furent sans succès, car madame de Coëtbihan fermait les yeux à la lumière et repoussait l'évidence même, de crainte d'avoir à réparer le crime social de son fils. Les gens du château, poussés par un esprit de dénigrement trop naturel à la domesticité, calomnièrent la jeune femme de chambre, et firent si bien qu'elle fut chaque jour exposée aux grossières plaisanteries et aux regards méprisants des villageois. Elle supportait avec douceur ces humiliations, comme une expiation qu'elle se croyait destinée à subir.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois, jusqu'au moment où je reçus le jour. Je naquis dans une triste et froide chaumière, où il ne se trouvait que quelques vieux meubles vermoulus ; des feuilles mortes et un peu de paille formèrent ma couche ; des haillons fu-

rent mes langes, car ma mère n'avait rien voulu emporter des dons qu'elle avait reçus au château. Cette pauvreté ne justifiait-elle pas le nom de Job qui me fut donné ?

Comme tant d'autres enfants du peuple, je n'eus devant moi qu'un rude sentier parsemé d'obstacles, hérissé de difficultés de toute nature.

Et cependant, en me mettant au monde, Dieu semblait me dire : Enfant, tu deviendras un homme intelligent et robuste ; comme tes frères, tu auras ta part du soleil qui féconde, de l'air qui rafraîchit les poumons, des biens de la terre que ma douce rosée développe. Tu travailleras, c'est ma loi, mais tu vivras libre dans le cercle du bien ; tu ne connaîtras ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la misère qui enfante le crime : tu dois à la société une vie morale et laborieuse ; elle te doit l'emploi de tes forces et de ton intelligence, le pain de la vie et la nourriture de l'âme. Ainsi le veut ma justice. — Oui, telle est la loi de Dieu, mais la société humaine la méconnaît souvent.

Et ne croyez pas que ce que je vous dis là soit l'effet de l'irritation ou de la haine contre quelque classe que ce soit ; de pareils sentiments seraient indignes d'une âme républicaine. Le mal existe non-seulement en France, mais dans toute l'Europe ; il est la conséquence forcée des vieux gouvernements aristocratiques, basés sur des inégalités choquantes ; mais il faut qu'il cesse sous notre République. Nous devons cet exemple au monde.

Le premier devoir de nos législateurs n'est pas de constater le fléau, il n'est que trop évident, mais d'y

apporter un prompt remède. Nous avons eu des révolutions religieuses qui ont fait verser des flots de sang, au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde. Nous avons eu des révolutions politiques, dont le but a été la conquête de la liberté et de l'égalité; celle de 1848, plus large encore dans sa base, plus chrétienne, plus généreuse, a pour mission principale l'application de la fraternité.

Du jour où cette vérité sera comprise par tous, du jour où chacun s'appliquera sérieusement à sa réalisation, croyez-le bien, l'abîme des révolutions sera fermé. Le peuple ne s'émeut pas pour le plaisir de s'agiter; il n'abandonne pas sa famille et ses travaux pour prendre le fusil sans motifs graves. Il faut que le mal soit extrême ou la trahison évidente; pour qu'il se lance en désespéré dans les chances des combats.

Du travail, du pain, de l'éducation, c'est ce dont tout gouvernement républicain doit s'occuper avec sollicitude pour les citoyens. Comme tous les problèmes, celui-ci présente des difficultés d'application; mais des difficultés ne sont pas toujours des impossibilités, et, en attendant des remèdes radicaux, on peut appliquer des adoucissements aux maux qui nous dévorent: il ne faut pour cela que secouer un sordide égoïsme et savoir se faire quelques privations.

Vous savez comme moi que ces plaintes qui viennent d'en bas, ne sont pas chose nouvelle: les pères de l'Eglise, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, ont plaidé avec plus d'éloquence que nous en faveur du pauvre peuple; saint Yves, saint Vin-

cent-de-Paule, Bossuet, Fénelon, les plus illustres et les plus vertueux parmi les hommes, ont dit ce que nous disons. Nul sans doute ne prétendra que c'étaient des démagogues, ni des gens animés d'un mauvais esprit.

Il est vrai qu'ils étaient éclairés et qu'ils avaient voulu voir de près les misères humaines. Nous sommes loin d'approcher de leurs lumières; mais, comme eux, nous voyons. — Mon cher compatriote, vous pouvez m'en croire, j'ai causé avec tous les malades de ma salle, et je suis effrayé des tristes révélations qui m'ont été faites.

Ah! si, à l'époque où vivaient les grands hommes dont je viens de vous parler, ils se fussent trouvés dans un état ayant comme notre France une admirable unité gouvernementale, une administration qui suit chaque citoyen pas à pas, depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, s'ils avaient eu toutes les forces vives du pays entre les mains, très-certainement la misère en eût été promptement bannie.

Le malade, ayant prononcé ces paroles avec une agitation toujours croissante, s'arrêta tout-à-coup en faisant un geste d'impatience de voir que sa faiblesse l'empêchait de continuer.

— Vous avez tort, lui dit alors l'élève, de vous exalter ainsi, d'abord pour votre santé que des émotions fortes compromettraient davantage, ensuite parce qu'il y a beaucoup d'exagération, même d'injustice dans ce que vous dites contre la société...

— Oh non, monsieur, je n'exagère rien...

— Rien!... Voyez cependant autour de vous tous

ces hommes malheureux, accablés par la pauvreté et la maladie : n'est-ce pas la société qui établit les hôpitaux où ils reçoivent les soins les plus pressés ?...

— C'est-à-dire qu'après avoir causé, par des lois partiales et mauvaises, tous les maux qui accablent le plus grand nombre, elle apporte un remède dérisoire aux graves blessures qu'elle fait elle-même. La pratique des vertus républicaines, la liberté, l'égalité et la fraternité, qui sont aussi les maximes de l'évangile, ne tarderaient pas à vider les prisons et les hôpitaux.

— Sur ce point je suis de votre avis, mais tâchons d'y arriver sans irritation, sans haine et progressivement. D'ailleurs, comptez-vous pour rien ces œuvres qui honorent notre époque, les caisses d'épargne, ouvertes aux économies des hommes laborieux, les salles d'asile, les crèches, les asiles pour la vieillesse, les bureaux de bienfaisance, enfin tous les miracles de la charité privée venant en aide à la charité publique ?

— Non certainement ; je ne suis pas injuste, et je sais que l'on a fait de nobles efforts presque toujours mal dirigés... on y reconnaît les élans du cœur, mais on y recherche vainement les éclairs de cette intelligence qui crée, coordonne et vivifie. On oublie trop que tous les maux de la société s'enchaînent fatalement, naissent les uns des autres, et ne cesseront que par l'unité dans leur traitement. — Aujourd'hui on fait souvent de grands sacrifices en pure perte, sans résultats appréciables, parce que le hasard ou le caprice préside à tous les actes. On est en présence

d'un corps profondément gangréné, et on se contente ; à l'aide de palliatifs, de refouler le mal lorsqu'il se révèle trop extérieurement. Je le répète, le remède est dans une organisation forte et générale, qui rende une vérité l'art. 8 du préambule de la Constitution ainsi conçu : — « La République doit, « par une assistance fraternelle, assurer l'existence « des citoyens nécessiteux, soit en leur procurant « du travail dans les limites de ses ressources, soit « en donnant, à défaut de la famille, des secours à « ceux qui sont hors d'état de travailler. »

— Vous dites que jusqu'à ce jour nous n'avons eu que des palliatifs ; mais la preuve ?

— La preuve ! n'est-elle pas à chaque heure sous vos yeux ? Parcourez les villes, parcourez les campagnes, ne voyez-vous pas des nuées de pauvres malheureux sans vêtement, sans pain, sans asile ? — En vain inscrivez-vous sur les murs des cités : « La mendicité est défendue, » en vain les gendarmes et les sergents de ville remplissent-ils les prisons, la misère se dresse toujours triste et hideuse ; partout des mains décharnées sont tendues vers vous, des voix suppliantes de vieillards, d'enfants et d'infirmes demandent au nom de Dieu le pain quotidien, et vous cherchez la preuve ! — N'est-ce point là la plus triste preuve de l'impuissance de ce qui existe et de la nécessité absolue d'une réforme radicale ? Je n'accuse pas les intentions ; mais je soutiens que sous la République, ce serait une honte de maintenir une partie de la noble population française dans les ténèbres de l'ignorance et le servage de la faim. N'oublions pas que le seigneur dit à Caïn : Où est votre frère Abel ?

— Il lui répondit : Je ne sais ; suis-je le gardien de mon frère ? Le seigneur repartit : Qu'avez-vous fait ! la voix du sang de votre frère crie de la terre jusqu'à moi...

Eh bien, monsieur, la voix des pauvres oubliés et dédaignés... criera aussi bien haut auprès du seigneur.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites ; mais prenez garde à la déclamation : qui veut trop prouver ne prouve rien.

— Je cite des faits que vous avez pu voir tout comme moi. Mais avez-vous souffert dans la vie ?

— Non, mon existence a toujours été fort heureuse jusqu'à ce jour.

— Eh bien, voilà ce qui donne la mesure des sentiments qui agitent mon cœur et de la placidité des vôtres...

— Allons, mon ami, calmez-vous, je me retire. Demain je reviendrai vous demander la suite de votre récit. N'oubliez pas surtout que de la République de 1848 date une ère nouvelle pour l'humanité. Elle offre un terrain neutre où doivent s'éteindre les souvenirs d'un triste passé et rayonner un meilleur avenir. Tout sera sauvé du jour où les royalistes, momifiés et racornis, seront repoussés du timon des affaires.



## CHAPITRE II.

### DEUX PRÊTRES.

*C'est dans le budget qu'il faut trouver le premier point d'appui de tout système qui a pour but le soulagement de la classe ouvrière.*

(Louis Napoléon.)

Le lendemain, Job reprit son récit en ces termes : Mes premières années s'écoulèrent comme celles de tous les enfants pauvres de nos campagnes : dès que je pus marcher, on m'utilisa pour garder la maigre vache qui était notre seconde providence et que je conduisais paître l'herbe courte qui croît sur le bord des routes.

C'était notre respectable recteur, M. Goasdoué, qui en avait fait l'aumône à notre indigence. Ce digne prêtre avait pris au sérieux son apostolat : homme de tous, il ne se mêlait jamais aux querelles des partis ; il vivait avec simplicité de son traitement et d'un casuel assez rond qui lui permettait de faire beaucoup de bien.

Sa toilette habituelle eut fait sourire de pitié nos

prêtres citadins, car il portait une soutane rapiécée, des gros bas de coton ou de laine, suivant la saison, des sabots plus souvent que des souliers, et un chapeau dont la forme et la couleur étaient fort indécises.

Sa table était des plus frugales; il mangeait comme les laboureurs, des crêpes, de la bouillie, du far, de la soupe au lard et rarement des viandes fines, à moins qu'elles ne provinssent de quelque cadeau ou qu'il n'eût des étrangers à sa table.

Tous les ans, il faisait quatre quêtes en personne, mais seulement chez les gens riches, et, au lieu de s'en appliquer le produit, il le distribuait immédiatement aux plus malheureux de la paroisse.

Quelle que fut la rigueur de la saison, la nuit, comme le jour, au premier mot, il partait pour visiter les malades et les affligés. Et jamais le moindre nuage ne troublait la sérénité de sa physionomie.

M. Goasdoué, convaincu que l'âme a besoin de la nourriture de l'intelligence pour alimenter sa flamme, apprenait à lire, à écrire et à calculer aux enfants de la paroisse, faisant avec autant de dévouement l'aumône de l'instruction que celle du pain quotidien.

Ah! combien le clergé gagnerait en puissance morale, que de bénédictions viendraient féconder son œuvre, qu'il serait une admirable puissance civilisatrice, s'il pratiquait ainsi les préceptes de son divin maître!

Non, ce ne sont point les temples reluisants de marbre et d'or, d'où la prière s'élève avec le plus doux parfum, vers le trône de Dieu; croit-on qu'il s'occupe beaucoup d'une musique sensuelle que

vient écouter une foule distraite couverte de velours et d'oripeaux? Non, pendant ce temps-là, son oreille attentive recueille les plaintes et les gémissements des pauvres, des veuves, des orphelins laissés sans secours et méprisés.

Il fut un temps où les calices étaient de bois et les prêtres d'or; là où les calices sont d'or, les prêtres sont de bois.

Cette parabole est souvent une vérité.

Je vous demande pardon de cette digression, mais le souvenir de mon vieux recteur est si précieux pour mon âme, que j'en parle longuement, avec bonheur, et je suis assez juste pour reconnaître que j'ai vu plusieurs ecclésiastiques qui pratiquaient les mêmes vertus.

Cé fut donc le recteur qui nous donna une vache tirée de son étable; il réussit même à ramener en notre faveur l'opinion égarée des gens de la paroisse. Ils comprirent que madame de Coëtbihan avait été intéressée à décrier ma mère, et que M. Goasdoué ne l'eût pas prise sous sa protection toute spéciale si elle n'avait pas été à ses yeux la victime d'un homme sans conscience et sans moralité.

Cette considération fut toute puissante parmi nos laboureurs, dont le jugement est plein de droiture. J'avais dix ans lorsque Dieu rappela à lui notre recteur.

Peu après, les mauvaises années se succédèrent, la misère s'accrut dans les plus effrayantes proportions, une épizootie nous enleva notre vache, et la faim se fit ressentir parmi nous.

Ma mère et ma grand'mère redoublèrent de travail,

elles filaient pendant le jour et une partie de la nuit, à la faible lueur d'une chandelle de résine, et cependant elles ne parvenaient pas à gagner le pain d'orge grossier, nécessaire pour soutenir leurs forces.

Pauvres femmes ! combien de fois les ai-je vues, accablées de sommeil et de découragement, laissant échapper le fuseau de leurs mains amaigries, se regarder, pleurer en silence, puis, par un effort sublime, recommencer un travail qu'elles savaient être stérile.

Je faisais semblant alors de dormir sur la botte de paille qui me servait de lit, mais ma raison précoce me montrait notre position dans toute son horreur ; reconnaissant mon impuissance à la soulager, je gardais le silence de crainte d'augmenter par mes plaintes la douleur de ma bonne mère.

Je m'étais présenté dans plusieurs fermes pour y servir de pâtre, mais il y en avait partout, et je ressentis de bonne heure ce sombre désespoir qui s'empare de l'homme qui, plein de bonne volonté, cherche vainement à vivre en travaillant. Que faire en pareil cas ? Mendier ! c'était le seul parti qu'il me fut possible de prendre ; c'est-à-dire que le pain de chaque jour ne me fut jamais assuré. Je fus du nombre de ces deshérités qui, forcés de tendre la main, sont souvent repoussés par ces mots égoïstes : « Allez travailler, paresseux ! — Eh bon Dieu, c'est ce que je demande ; donnez-moi de l'ouvrage, et je gagnerai ma vie. — Je n'en ai pas. Partez d'ici. »

Comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre (vœux d'un solitaire) :

« Personne ne veut d'un misérable.

« Cet habitant du fortuné royaume de France, « cet enfant de Dieu et de l'église, ce roi de la nature, va sollicitant à chaque porte l'indulgence du chien de la maison, pour y demander, d'une voix lamentable, à un être de son espèce, de sa nation, de sa religion, un morceau de pain qui souvent lui est refusé. »

S'il m'arrivait parfois de trouver aide et secours, quelques bonnes paroles de pitié qui font tant de bien, c'était presque toujours chez de petits fermiers qui connaissaient par expérience les misères de la vie.

Cependant je parvenais ainsi à vivre tant bien que mal, et même à rapporter quelques morceaux de pain à la maison ; ce faible secours était bien utile aux deux pauvres filandières qui, dans les meilleurs temps, parvenaient à peine à gagner quinze à vingt centimes par jour, et qui se nourrissaient habituellement de pommes-de-terre cuites à l'eau, n'employant encore que fort peu de sel pour leur donner une saveur moins insipide. Le sel, monsieur, était fort cher à cette époque pour des malheureux comme nous, et cependant il y a des hommes qui rêvent encore le rétablissement intégral de cet impôt odieux. Il est vrai que la santé du peuple est si peu de chose aux yeux des aristocrates, que ce n'est pas la peine de s'en occuper.

A notre ancien recteur, M. Goasdoué, avait succédé un homme encore jeune, aussi indulgent pour lui-même que dur pour les autres ; quoique fils de paysan, élevé par charité au collège, puis au séminaire, il était fier avec les gens de la campagne,

humble et rampant avec les gentilshommes dont il flattait les penchants et les passions ; aussi était-il souvent invité à dîner dans les châteaux dont il devenait le courtier politique aux temps d'élections.

Le recteur était un des piliers de l'absolutisme, et il déclamaient en chaire contre les libéraux qu'il vouait au feu éternel. Il en résulta que la paroisse, autrefois si paisible, se trouva divisée en deux camps hostiles. Le recteur était appuyé par la noblesse dont il se faisait le complaisant ; il avait pour amis quelques fanatiques, pour auxiliaires des paysans craintifs qui le détestaient au fond du cœur. D'un autre côté, il comptait dans la paroisse un bon nombre d'ennemis ardents, irréconciliables, dont la haine était d'autant plus à craindre qu'elle était plus comprimée.

Triste rôle, déplorable situation pour un homme qui se disait ministre d'un Dieu de paix et de miséricorde, pour un homme qui eut dû vivre en dehors des partis, sur le terrain de la charité !

Habitué à une vie mondaine, M. d'Ennfall dépensait beaucoup d'argent pour sa personne et sa table ; le presbytère fut agrandi, des meubles de luxe remplacèrent le très modeste mobilier de son prédécesseur ; le jardin ne fut plus consacré aux choux et aux pommes de terre, qui jadis étaient distribués aux pauvres ; la basse-cour fut peuplée de grasses poulardes, de succulents canards, de dindes, enfin de tous les animaux domestiques qui se trouvent dans les manoirs des riches ; de vieux vins envahirent le cellier, où il n'y avait autrefois que quelques pièces de cidre ; les

dépenses s'accrurent dans une proportion infiniment plus grande que les recettes.

De là des tracasseries et des querelles sans cesse renaissantes ; les fabriciens résistaient, le recteur menaçait, et, à l'aide de quelques gentilshommes voisins que les cultivateurs avaient encore la sottise de craindre, il finissait toujours par triompher.

Pour subvenir à ces besoins d'argent qui le tourmentaient, le pasteur tondait son troupeau au point de l'écorcher ; son esprit inventif, sollicité par la nécessité, trouvait sans cesse des moyens nouveaux d'engraisser son casuel ; il augmenta le prix des messes, baptêmes, enterrements et mariages, des prières nominales, du baiser de paix, etc., etc.

Les bancs furent taxés dans l'église par catégories aristocratiques ; on paya plus ou moins le son de telle ou telle cloche ; on fit des quêtes pour tous les saints de la légende ; on soutira le liard du pauvre comme la pièce d'argent du riche ; ce fut enfin la mendicité organisée sur une grande échelle.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la quête à domicile, quoique défendue par les lois, prit les plus grandes proportions ; quête du lin, quête du beurre, quête de la cire, quête du lard, quête du blé. Que sais-je, moi ? Et pour arriver à de meilleurs résultats, notre habile homme mettait en action les vanités, les amours-propres, la crainte, enfin toutes les passions humaines.

Ces impôts indirects, aussi vexatoires pour les cultivateurs que honteux et flétrissants pour le caractère du prêtre devenu mendiant, étaient intolérables.

Si saint Bonaventure eût vécu à notre époque, il eût reconnu un de ces prêtres dont il écrivait il y a un grand nombre de siècles : « L'importunité à demander fait craindre la rencontre de nos frères (prêtres) comme celle des voleurs. En effet, cette importunité est une espèce de violence à laquelle peu de gens savent résister, surtout à l'égard de ceux dont l'habit de profession ont attiré le respect. Une suite naturelle de la mendicité ecclésiastique, c'est qu'elle lui fait vaincre la pudeur d'une éducation honnête ; ayant une fois franchi cette barrière, il se fait un mérite et un honneur d'avoir plus d'industrie qu'un autre à attirer les aumônes. »

Jamais on ne vit une exploitation plus complète et plus tenace. — Ah ! monsieur Goasdoué, combien de fois dûtes-vous frémir d'indignation, si du séjour des justes, vous avez vu toutes ces turpitudes !

Avec un pareil système absorbant, le presbytère devint inabordable pour les pauvres ; ils en oublièrent le chemin. — Un jour, j'étais si jeune alors qu'une pareille erreur ne doit pas surprendre, je me hasardai à entrer dans la cour du presbytère, sur laquelle donnaient les fenêtres de la salle à manger ; le recteur était à table avec deux ou trois invités. Rempli d'admiration, mais aussi d'envie, je regardais des plats inconnus qui se succédaient : tandis que les parfums de ces mets, que je supposais devoir être délicieux, parvenaient jusqu'à moi, les convives parlaient haut et riaient. Je crus que des gens aussi heureux devaient être disposés à faire participer à leur bonheur ceux qui souffrent. Je

m'adressai timidement à la cuisinière, lui disant que ma mère était malade (elle ressentait déjà les atteintes de la maladie qui la conduisit au tombeau) ; cette fille, qui était assez compatissante et qui me connaissait depuis longtemps, me glissa furtivement quelques reliefs du festin, mais elle avait été aperçue par le recteur qui la gourmanda ; puis, m'adressant la parole avec colère : — Va-t'en, s'écria-il, petit vagabond ! La paroisse est infestée de ces mendiants paresseux ! — Monsieur le recteur, c'est pour ma mère. — Ta mère ! j'en ai entendu parler, elle ne vaut pas mieux que toi ; passe la porte, petit bâtard.

Je me retirai le cœur gros et humilié. Comme j'avais les yeux rouges en rentrant à la maison, ma mère s'informa de la cause de mon chagrin ; je le lui dis. — Je l'ai mérité, répondit-elle, en levant les yeux au ciel ; mais Dieu et M. Goasdoué m'ont pardonné. Le digne prêtre m'a souvent répété ces paroles de notre maître à tous : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre. »

Va, mon enfant, sèche tes larmes et repose en paix sous l'aile de ton bon ange.

Il y avait dans la voix de ma mère une douceur harmonieuse qui pénétrait jusqu'au fond du cœur et calmait ses agitations. C'est du moins ce que j'éprouvais. Quelques-unes de ses paroles, un de ses regards, qui peignaient une ineffable tendresse, suffisaient pour dissiper mes chagrins.

Ainsi s'écoulèrent une année ou deux, je crois, tristes, pénibles, décolorées, sans avoir jamais, la veille, la certitude d'obtenir le pain du lendemain. La misère et la maladie étaient assises à notre seuil,

et j'eus la douleur de conduire jusqu'à leur dernière demeure ma mère et ma grand'mère prématurément enlevées à mon amour.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les deux pauvres femmes furent inhumées comme tous les indigents, dans des chasses provenant d'une quête dans le village, n'obtenant que des prières dites rapidement et avec distraction, comme le font trop souvent les hommes d'église, lorsque pour eux le sacerdoce devient métier et marchandise. On ne pouvait attendre autre chose de notre nouveau curé dont l'esprit était si peu évangélique.



### CHAPITRE III.

#### UN SOLDAT LABOUREUR.

*Quand secoueraï-je la poussière  
Qui ternit les nobles couleurs ?*

(Béranger.)

Depuis quelque temps, le manoir avait reçu de nouveaux hôtes : M. de Coëtbihan, qui s'était marié aux environs de Rennes, sa femme et sa fille, âgée de quatre ou cinq ans, charmante enfant à la blonde chevelure, qui faisait les délices de ses parents.

La petite Lydie, qui venait quelquefois avec sa bonne se promener dans nos environs, sur une belle pelouse ombragée, m'avait pris en affection, car, à son âge, on ne connaît encore ni les distinctions, ni les classifications sociales.

Je me plaisais à lui faire des couronnes de marguerites des champs, de violettes, de bluets et de coquelicots, suivant la saison ; elle posait sur son front ces fragiles diadèmes et, joyeuse, les montrait à sa mère lorsqu'elle rentrait au château ; souvent

aussi je lui tressais des petites croix avec de la paille flexible, et, au risque de me casser les bras, j'allais lui chercher des nids sur les arbres les plus élevés.

Lorsque l'enfant rentrait au manoir, sa mère lui demandait : Qui t'a donné ces fleurs ? qui t'a donné ce joli nid ? — C'est Job. Telle était presque toujours la réponse.

Madame de Coëtbihan voulut me voir ; mais il paraît que je fus loin de lui plaire, car mes vêtements étaient tout délabrés, et, n'ayant même pas de sabots, je marchais nu-pieds ; j'étais d'ailleurs intimidé et gauche.

— Thérèse, dit-elle à sa femme de chambre, il ne faut pas laisser Lydie jouer avec ce petit gars ; il est trop sale. Vous donnerez seulement quelquefois un peu de pain à ces gens-là, puisque vous dites que cela est dans la misère.

Et là-dessus, la dame de Coëtbihan, qui passait cependant pour être une assez bonne femme, me tournant le dos, rentra dans ses appartements.

Lorsque je fus hors du manoir, j'éprouvai un soulagement pareil à celui d'un homme à qui on retire un poids de cent livres qui lui écrase la poitrine ; puis, reprenant le chemin de la chaumière comme si j'avais échappé à un grand danger, je me mis à bondir dans le petit sentier ombragé et fleuri qui y conduisait.

Quelques charités du manoir nous vinrent ainsi en aide ; mais Thérèse n'en continua pas moins à venir nous visiter, car elle éprouvait un besoin de déchirer ses maîtres, comme représailles des duretés et des humiliations qu'ils lui faisaient souvent endurer.

C'est ce qui a lieu généralement dans notre société faussée, où l'orgueil et la haine sont forcés de cohabiter.

Je voyais donc Lydie aussi souvent qu'auparavant ; mais elle n'emportait plus mes petits chefs-d'œuvre, Thérèse lui avait appris à dissimuler. Cela dura jusqu'à la mort de ma mère.

Devenu orphelin, faible enfant sans ressources, j'aurais été, comme tant d'autres malheureux, obligé de vivre de la vie du vagabond, si je n'avais pas été recueilli par un petit propriétaire voisin.

C'était un ancien militaire qui, ayant fait les grandes guerres de l'Empire, avait conquis, au prix de nombreuses blessures, un grade de sous-lieutenant et la croix d'honneur.

Après la journée à jamais funeste de Waterloo, où le nombre et la trahison écrasèrent nos vaillantes cohortes, Hervé Madec se porta sur les rives de la Loire avec ses braves compagnons, et, secondés par les fédérés, ils allaient affranchir le sol de la patrie, lorsque de misérables intrigues et de nouvelles trahisons rendirent à la France le sceptre de plomb des Bourbons.

Madec, en attendant de meilleurs jours, remit son épée dans le fourreau, renonça à son grade, cacha une décoration que le gouvernement prodiguait à des traîtres, et rentra chez son père, honnête vieillard septuagénaire.

Le brigand de la Loire, le séide du corse, car c'est ainsi que les royalistes nommaient les vieux soldats, prit la bêche et guida la charrue, ne sachant rien de

plus noble que de nourrir l'état après lui avoir donné son sang.

Madec m'ayant recueilli chez lui, m'occupa à tous les travaux de la ferme qui n'étaient pas au-dessus de mes forces. Voyant en outre que j'avais l'intelligence développée, il m'apprit à lire, à écrire, à calculer, et en peu de temps je fus aussi avancé que mon maître. Quoique les soldats de l'Empire n'eussent guère le temps de s'occuper de littérature, il y en avait cependant quelques-uns qui, comme Latour-d'Auvergne, trouvaient le moyen de cultiver les lettres au milieu du tumulte des camps. Madec fut une de ces natures privilégiées.

Aussi, lorsqu'il rentra dans ses foyers, s'empressa-t-il de joindre un bon nombre de nos meilleurs ouvrages classiques aux quinze ou vingt volumes dont se composait la bibliothèque paternelle.

Lorsque je fus en état de lire et surtout de comprendre, il me fit connaître successivement les auteurs qu'il jugeait les plus propres à me former le cœur, à élever mes idées, à me faire apprécier la dignité de l'homme, depuis l'évangile jusqu'aux œuvres des plus grands philosophes et moralistes modernes.

Comme je lisais ces ouvrages avec avidité, je ne tardai pas à reconnaître que la mission de l'homme sur la terre est de vulgariser et de pratiquer la liberté, l'égalité, la fraternité, qui sont les développements de la maxime évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait. »

Lorsque la journée était finie pour tous, elle ne l'était pas pour moi : je consacrais à la lecture une

partie de mes veillées, au grand détriment de mes yeux, car nous n'avions pour nous éclairer qu'une chandelle de résine fichée contre le foyer.

Madec n'était point riche : il n'avait pour vivre que le maigre produit de sa petite ferme ; mais il regardait sa position comme digne d'envie, lorsqu'il la comparait à celle de la plupart des petits cultivateurs et des ouvriers : les uns presque tous fermiers de gens riches, qui sans cesse élevaient le prix des fermages, desséchés par les commissions ou pots de vin, écrasés par des impôts de toute nature, travaillant comme des nègres, quinze heures par jour, et pouvant à peine, comme on le dit vulgairement, joindre un bout de l'année à l'autre ; les ouvriers des villes et des champs, encore plus malheureux, ne sachant jamais la veille s'ils auront le lendemain un morceau de pain pour leurs familles et pour eux-mêmes, poussés par les incitations du besoin sur le chemin du vice, hésitant à contracter des liens de famille, remplis de tourments et de peines, n'ayant à l'horizon que l'hôpital ou la prison.

Lui du moins était propriétaire de sa chaumière et des cinq ou six champs qui l'entouraient. Il possédait une vache, un cheval et quelques instruments aratoires ; c'était une petite fortune.

Cependant il n'était point heureux, car son cœur, plein de générosité, souffrait de la position humiliante que les Bourbons faisaient à la France. Il voyait bien, au train dont allaient les choses, que, malgré les belles promesses de la charte octroyée par Louis XVIII, ce prince, entouré d'aristocrates et d'hommes sans cœur, renégats de tous les partis,

était fatalement entraîné à reconstituer l'ancien régime. Alors le rêve de tous les anciens gentilshommes était de redevenir les seigneurs et maîtres dans leurs paroisses, de ne pas payer d'impôts, d'obtenir les places d'officier et les évêchés pour leurs cadets, de rentrer dans leurs biens vendus pendant la Révolution, et d'y vivre noblement, c'est-à-dire sans rien faire que boire, manger, dormir, chasser, courtiser les jolies filles des manants, battre les pères assez butors pour s'en offenser, et se faire encenser par le curé complaisant, sur leur banc seigneurial.

Ces choses-là arrivaient peu à peu, quoique Louis XVIII, rusé comme un renard, calmât les impatiences et les avidités dont il était assailli, de crainte de compromettre sa position ; et cela n'était pas facile, car de tous les côtés on lui tendait la main au nom des dévouements passés et de ceux à venir. Qui payait cela ? le paysan qu'on endormait avec de belles paroles et que les jésuites éblouissaient par leurs missions, leurs chants, leurs cérémonies.

Madec était un paysan, fils de paysan breton ; mais il voyait plus clair que ses voisins ; il ouvrit les yeux à plusieurs d'entre eux, en leur démontrant qu'on voulait les réduire à l'état de bêtes de somme destinées à travailler et à souffrir pour procurer aux autres le bonheur et les jouissances.

— Ne vois-tu pas, disait-il un jour à un vieux chouan, que ceux qui t'ont fait t'insurger se sont moqués de toi ? Ils se sont servi du mot de religion pour te mettre les armes à la main, tandis qu'ils n'agissaient que dans leur intérêt particulier. Tu as eu le bras cassé d'un coup de feu, près de Châtelaudren,

en 1795 ; un garde national de Pontrieux te donna un coup de baïonnette au Resmeur, en 1797 ; de ton côté, tu as tué, peut-être même assassiné au nom d'une religion qui a dit : « Tu ne tueras pas. » Et tout cela pourquoi ? pour combattre des hommes qui avaient brisé le joug abrutissant sous lequel depuis des siècles gémissaient les paysans et les ouvriers ; et tout cela pourquoi ? pour tirer les marrons du feu et voir d'autres les croquer.

Ainsi, mon pauvre Tanguy, tu as eu bien du mal ; tu as été estropié, des garnisaires ont mangé ton bien, et, aujourd'hui que la bonne cause, puisqu'on la nomme ainsi, est triomphante, je te vois vieux et courbé, occupé à casser des pierres sur la route.

C'était M. de Coëtbihan, père, qui te poussait à te mettre en révolte contre les lois ; mais lui est rentré dans une partie de ses biens ; son fils, qui habite aujourd'hui au manoir, est décoré de saint Louis et de la légion d'honneur : il serait fort embarrassé de dire pourquoi, à moins que ce ne soit parce qu'il est le fils de son père.

Le père de sa femme, qui est un vieil imbécile, a été fait pair de France ; son beau-frère, qui est un mauvais garnement, un paresseux aussi lourd d'esprit que de corps, est préfet, décoré et enrubanné comme tout le reste de la famille.

Aujourd'hui ces gens-là te regardent à peine ; te rendent-ils seulement ton salut, lorsque tu leur tires piteusement ton chapeau ? non, car tu n'es qu'un pauvre paysan, un peu moins que rien à leurs yeux. Comprends-tu maintenant ? Eh bien ! voilà ce qui

arrivera à tous les paysans et aux ouvriers assez bêtes pour se mettre au service des aristocrates.

— Dam !... que voulez-vous ? j'ai fait comme beaucoup d'autres, parce qu'on me disait que c'était pour la religion ; quant aux nobles, je ne les aimais pas déjà tant : mais on prenait les gars de force, le fusil sur la poitrine ; on nous menaçait d'incendie, il fallait bien marcher. D'ailleurs, voisin, on nous répétait sans cesse, comme on dit encore aujourd'hui sur tous les tons, que les Bretons sont royalistes...

— Allons donc ! s'écria Madec, les Bretons sont un peuple libre et fier, républicains dans le cœur ; sous l'ancien régime même, ils résistaient souvent au roi et à ses ministres. — Qui tout d'abord en France tira l'épée contre la noblesse et fit entendre le premier cri de la Révolution ? la jeunesse bretonne, à Rennes.

Où s'établit la première fédération ? à Pontivy.

Qui se distingua avec les Marseillais au commencement de la Révolution à l'attaque des Tuileries ? une colonne de patriotes bretons.

Et les gardes nationaux de nos villes, de nos villages mêmes, auxquels se joignaient de braves cultivateurs, n'étaient-ils pas toujours prêts à accourir sur les côtes pour s'opposer aux débarquements, tandis que d'autres traquaient les chouans dans nos landes ? Cela empêchait-il nos volontaires de voler à la frontière ?

En 1815, lorsque reparut le drapeau tricolore, la fédération bretonne se forma comme par enchantement, et, à son exemple, les populations se fédérèrent par toute la France. Rennes donna le signal.

N'est-ce pas un député breton de Dinan, qui le premier, en 1830, proposa le refus de l'impôt ?

N'étaient-ils pas aussi des patriotes dévoués tous ces maires et municipaux des campagnes, qui, isolés, n'ayant pour appui que leur force morale, menacés par la torche et le poignard des royalistes, tenaient haut et ferme leur écharpe tricolore en présence de la mort ?

Non, les Bretons ne sont pas les séides des rois et de l'aristocratie ; beaucoup furent égarés, trompés... mais leurs nobles cœurs sont républicains...

Le père Tanguy, en écoutant cela, ouvrait de grands yeux ; comme il était homme de bon sens, il prit la main de Madec et la secoua d'un air qui disait avec éloquence : j'ai été joué par ces gens-là, mais ni moi ni mes amis nous ne nous laisserons plus prendre au piège.

Madec lisait rarement les journaux ; il n'en avait pas le temps, et d'ailleurs leur prix élevé à cette époque les rendait presque inaccessibles aux pauvres gens ; mais, chaque fois qu'il allait au marché de Guingamp, il y voyait quelques vieux patriotes qui gémissaient avec lui sur les malheurs de la patrie, espérant en l'avenir et frémissant d'indignation en voyant les excès et les vengeances des royalistes.

Lorsque l'illustre maréchal Ney fut juridiquement assassiné par la chambre des Pairs, Madec, qui l'avait vu si brave en face de l'ennemi, versa des pleurs de rage sur le sort de son général.

Et combien de fois son âme se souleva-t-elle en entendant le récit des atrocités de ceux qui se proclamaient les défenseurs de l'autel et du trône.

Brune, assassiné à Avignon; Ramel, égorgé à Toulouse; la Bédoyère, fusillé à Paris. Les massacres de l'Isère, lorsque le général Donnadiou écrivait : « Vive le roi ! Mon cher général, depuis trois jours le sang n'a cessé de couler ! Vive le roi ! Mon cher général, les cadavres de ses ennemis couvrent tous les chemins qui conduisent à notre ville. »

C'est aussi alors que le colonel Vaudré écrivait : « J'ai dispersé les rebelles comme de la poussière ; j'ai défendu de tirer ; j'ai fait battre la charge, et j'ai ordonné à mes braves grenadiers d'égorger cette canaille à coups de baïonnettes et aux cris de vive le roi ! »

Puis arrivèrent les fusillades et les condamnations par les cours prévotales, toujours suivies de l'échafaud et du bourreau : certainement les Carrier et les Marrat ne furent pas plus sanguinaires, et ceci avait lieu en pleine paix, sans danger public, sans guerre civile, sous la protection des baïonnettes étrangères.

Combien cette époque a été justement nommée la « Terreur blanche. » Un vaste système de dénonciation couvrait le pays. On exaltait les meurtriers Trestaillon et ses amis ; on applaudissait au massacre de Mameluks, à Marseille : le sang coulait à flots, les prisons regorgeaient, l'exil frappait les plus glorieux débris de nos armées. (Note N<sup>o</sup> 1.)

Et que l'on ne pense pas que ce fut une crise passagère ; elle commença par le meurtre de Ney, et se continua jusqu'au guet-à-pens de Carron, la mort de Berton et même bien au-delà. Tout fonctionnaire qui ne courbait pas le front devant les jésuites, voyait sa carrière brisée ; l'amour de la patrie et les services

passés étaient des crimes punis par une brutale destitution. La Restauration était sans pitié, mais logique : elle a tracé la route.

Madec suivait avec intérêt et indignation tous ces sinistres événements, et son irritation était telle, que souvent il coudoya M. de Coëtbihan et d'autres gentils hommes voisins, espérant, disait-il, pouvoir tuer en duel un des ennemis les plus cruels du pays, car c'est ainsi qu'il les nommait.

Ceux-ci, de leur côté, connaissant la haine qu'il leur avait vouée, sachant qu'il avait groupé autour de lui un bon nombre de paysans disposés à soutenir leurs droits, connaissant d'ailleurs son caractère indomptable, s'efforçaient de lui être nuisibles par tous les moyens qu'ils avaient à leur disposition ; le curé les secondait avec la plus grande activité, et par suite la paroisse se trouvait divisée en deux camps hostiles, toujours prêts à en venir aux mains.

Elevé dans la ferme de Madec, vivant de sa vie, voyant les patriotes qui venait chez lui, je dus naturellement partager de fort bonne heure ses opinions, et je le fis avec toute l'exaltation que me donnaient ma jeunesse et la vivacité de mon caractère.

Les années se succédèrent, les unes bonnes, les autres mauvaises ; mais, écrasé par l'impôt que l'on exigeait de lui avec la rigueur la plus inouïe, Madec, malgré un labeur continuel et dur, se trouvait dans une situation fort gênée. Ne fallait-il pas pressurer le peuple pour payer les contributions imposées par l'étranger et le milliard de l'émigration ? Il y avait tant de fortunes à refaire, tant de dévouements dou-

teux à rémunérer, qu'on ne pouvait tondre trop raz le petit bourgeois, le paysan et l'ouvrier.

Il me fallait travailler avec ardeur pendant la journée et le soir travailler encore, c'est-à-dire, lire, écrire, et étudier les mathématiques.

Le dimanche, jour de repos, j'allais habituellement à la messe au bourg : j'éprouvais alors un inexprimable plaisir à voir mademoiselle Lydie, qui, devenue une grande et jeune fille, était aussi remarquable par sa beauté que par ses grâces simples et modestes. Monsieur et madame de Coëtbihan passaient fiers et rogues dans les rangs pressés des cultivateurs qui s'ouvraient à leur approche ; rarement ils daignaient rendre les saluts qu'on leur adressait ; moi surtout, j'étais trop peu de chose à leurs yeux pour qu'ils daignassent s'apercevoir de ma présence ; quand à mademoiselle Lydie, elle me faisait toujours de la tête un petit signe d'amitié qui était pour mon cœur le baume le plus précieux.



## CHAPITRE IV.

### AMOUR.

*S'il y a un amour pur et exempt  
du mélange de nos autres passions,  
c'est celui qui est caché au fond du  
cœur et que nous ignorons nous-  
mêmes.*

(La Rochefoucault.)

Dans cette situation, vous devez bien penser que je ne mettais jamais les pieds au manoir. D'ailleurs, M. de Coëtbihan et ses amis n'ignoraient pas que, lors des élections, Madec m'employait comme un des agents les plus sûrs, toutes les fois qu'il y avait quelque mission délicate et difficile à remplir. Quelques gentilhommes voisins m'avaient même menacé dans ces circonstances ; mais j'étais grand, vigoureux et le plus agile de la paroisse ; je savais, à l'occasion, me servir de mon bâton de chêne et repousser la force par la force. Cette considération maintenait le zèle malveillant dans de justes bornes. Madec éprouvait une telle antipathie pour les gens

du manoir, qu'il ne faisait d'exception pour aucun d'eux. Lorsqu'il parlait de monsieur et de madame de Coëtbihan en termes un peu vifs, j'étais disposé à applaudir à ses discours; mais, lorsqu'il appelait mademoiselle Lydie petite mijaurée, petit serpent, j'éprouvais un inexprimable serrement de cœur, et je prenais avec tant de feu sa défense, qu'il en résultait quelquefois de la froideur entre mon protecteur et moi. — Tiens, me disait-il, mon cher Job, je ne veux pas entendre parler de ces gens-là. Les aristocrates sont nos ennemis naturels, c'est un oubli que l'empereur a payé cher; les meilleurs se croient d'une autre espèce que nous; ils forment entre eux, en Europe, une franc-maçonnerie absorbante, qui fait le malheur des peuples. Dès l'âge le plus tendre, ils inculquent à leurs enfants des principes d'orgueil et de caste, qui ne s'effacent jamais. Ainsi, cette petite demoiselle que tu crois si parfaite, si bonne, si simple, deviendra comme les autres, vaine, coquette, ambitieuse et dure pour les malheureux qui ne viendront pas se courber ou s'agenouiller devant elle. — Mon ami! il n'y a qu'une bonne République qui puisse changer tout cela en établissant l'égalité.

Je trouvais ces raisonnements plus spécieux que solides, et je n'en étais pas touché pour ce qui regardait mademoiselle Lydie. Je la voyais rarement, il est vrai, si ce n'est dans quelques fermes voisines où le hasard nous faisait nous rencontrer, soit à une noce, soit à l'époque de la moisson, ou lorsqu'on arrache le lin, et quelquefois aussi au pardon de quelque chapelle.

Je ne sais comment cela se faisait, mais je me

trouvais conduit près d'elle, comme par un instinct de bonheur; alors je tirais timidement mon chapeau, mes esprits se troublaient, mon cœur battait avec violence, et la plus vive rougeur venait trahir mon extrême émotion. La jeune fille souriait, et, me parlant avec cette familiarité que l'on affecte avec des inférieurs, elle m'adressait quelques questions auxquelles je répondais tant bien que mal; elle me témoignait quelquefois sa surprise de me voir m'exprimer aussi facilement en français, et de ce que les connaissances que j'avais acquises me permissent de soutenir la conversation sur tous les sujets. Un jour, je l'entendis dire à sa femme de chambre: — Ce garçon-là en revendrait à messieurs de Kerlagad et de Pentéo, qui font tant les beaux et qui n'ont qu'un fastidieux jargon. — Job, me disait-elle un autre jour, qui donc a pu vous apprendre toutes ces belles choses? — Mes livres, mademoiselle, et Madec.

A ce nom, un rapide nuage passant sur sa physionomie, je vis dans ses regards comme une expression de dédain et de colère.

Ces conversations en forme d'interrogatoire, le ton légèrement familier que la jeune fille n'avait pas avec les messieurs qui fréquentaient le manoir, avaient quelque chose d'humiliant dont je ne m'apercevais pas, tant j'étais sous l'empire de cette voix harmonieuse qui faisait frémir tout mon être.

J'étais aveugle, car je me souviens aujourd'hui que, s'il survenait quelques-uns de ces messieurs, j'entendais des observations blessantes à mon sujet.

— Ah! vous avez donc dans la paroisse des savants en sabots! — C'est la science champêtre! disait un

autre. Et la politique en berlinge! s'écriait un troisième : c'est du Madec tout pur!

Et là-dessus on ricanait, sans que la jeune fille prit le moins du monde ma défense.

Si j'avais eu quelque raison, j'aurais dû éviter toutes les occasions de la voir et de lui parler; mais, bien au contraire, je les recherchais. Quand je ne la voyais pas le dimanche à la messe, j'allais près de l'avenue du manoir, et, lorsque je l'avais aperçue de loin, j'étais heureux.

Souvent aussi elle allait avec sa mère, des dames et des jeunes gens du voisinage, courir ou danser en rond sur la pelouse; je suivais avec anxiété tous ses pas, ses moindres mouvements; j'écoutais pour tâcher de percevoir quelques sons de sa voix, et si, dans les jeux de gages, un jeune homme l'embrassait, des larmes s'échappaient aussitôt de mes yeux. Combien je regrettais alors de n'être qu'un pauvre petit valet de ferme!

Il y avait près de la salle verte qui termine la pelouse une partie ombragée par de beaux hêtres et séparée du champ voisin par une clôture élevée. Au bas de cette clôture du côté du champ, le fossé très profond était ombragé par de hautes fougères; je m'y cachais quelque fois pour entendre la voix de mademoiselle Lydie. Elle me faisait tant de bien! surtout lorsqu'elle chantait les romances en vogue à cette époque qui presque toutes étaient de Pauline Duchambge.

Mademoiselle Lydie cultivait avec succès la musique et la poésie : je me rappelle encore une petite romance qu'elle chantait avec une expression char-

mante sur un de ces vieux airs plaintifs et doux qui ont tant d'empire sur nos organisations bretonnes.

Vous me pardonnerez de vous entretenir si longuement de mes sentiments intimes et de vous raconter ces particularités si peu intéressantes pour vous; mais je suis un malheureux réduit à chercher quelque bonheur dans ses souvenirs.

Les anciens représentaient l'amour avec un bandeau sur les yeux : rien n'est plus vrai que cette allégorie; ce sentiment si doux connaît peu les distinctions de fortune et d'âge, et ne peut-être soumis à l'analyse par ce que c'est un sentiment. On aime parce que l'on aime. Si l'amour souriait à la jeunesse, il couronnait aussi de roses les cheveux blancs d'Anacréon.

J'aimais sans le savoir, sans but, avec exaltation : étrange folie qui eût fait le malheur de ma vie si elle avait duré. Je ne comprenais pas alors que la société, telle qu'elle est constituée, veut des rapports de fortune, d'éducation, d'habitudes et de relations sociales, entre les personnes destinées à vivre ensemble.

Ces classifications se forment d'elles mêmes sans règle ni lois; elles sont dans les mœurs, et peut-être évitent-elles beaucoup de mécomptes, d'ennuis intérieur et de regrets.

La liberté veut que les gens qui se conviennent se réunissent, qu'ils forment entr'eux des unions. Pourvu que l'égalité stricte existe devant la loi, il importe peu qu'elle n'existe pas dans les relations sociales; ces choses là ne s'imposent pas : ce serait une tyrannie.

S'il y a des gens sottement vaniteux d'un nom ou de leur fortune, il faut les laisser s'admirer, faire le vide autour d'eux, et, loin de leur donner de l'importance en les recherchant, ne s'occuper ni de leurs personnes, ni de leurs prétentions.

Madec était mécontent, lorsque par hasard Mademoiselle Lydie m'adressant la parole, je cherchais à prolonger la conversation.

— Notre place, me disait-il un jour, n'est pas auprès de ces aristocrates qui nous regardent du haut de leur grandeur : si nous sommes petits, c'est que nous sommes à genoux. Levons-nous!

— Mais, lui disais-je, mademoiselle Lydie n'est point la cause des erreurs de ses parents; lorsqu'elle me parle avec bonté, puis-je ne pas lui répondre?

— Bah! ne vois-tu pas qu'elle te parle comme à un inférieur, à un individu sans conséquence? réponds par oui ou par non, puis éloigne-toi...

— M'éloigner! ... c'est facile à dire...

— Et à faire. En serais-tu amoureux par hasard? Si elle le pensait, elle n'aurait pas assez de mépris pour un homme de rien, entends-tu? assez audacieux pour oser élever ses regards jusqu'à elle. D'ailleurs, n'es-tu pas enfant naturel, et ta ressemblance avec M. de Coëtbihan ne dit-elle pas assez qui est ton père?...

A ces mots, qui m'éclairaient brusquement sur ma position, un tremblement subit me saisit, un froid glacial parcourut mes veines, et, gardant le silence, je me rapprochai du foyer où brûlaient quelques branches de genêt.

Le lendemain, je me réveillai avec une fièvre brûlante, qui, en peu de temps, me conduisit aux portes

du tombeau. Cependant la force de ma constitution triompha, et, après quinze jours de maladie, j'entrai en convalescence.

Comme vous devez le penser, mes forces ne revinrent que progressivement, très lentement; le docteur m'avait recommandé un exercice modéré, et chaque jour, m'appuyant sur un bâton, j'allais faire une promenade, tantôt en suivant nos petits sentiers ombragés par des hayes parfumées d'aubépines et de chèvre-feuille, tantôt sur les bords du Trieux dont les eaux limpides coulent dans une pittoresque vallée. Souvent aussi mes pas se portaient involontairement du côté du manoir; mais, dès que j'en apercevais les tourelles, je m'en éloignais, comprenant toute l'imprudence de ma conduite passée. Je puis le dire : dans cette circonstance, la force de mon caractère triomphait, et j'étais vainqueur dans ce combat de la raison contre les entraînements du cœur.

Un jour, le soleil était ardent, le chant des cigales se faisait entendre, et j'examinais le degré de maturité des foins d'une prairie, lorsque des cris perçants frappèrent mon oreille; ayant franchi l'eschallier qui me séparait du sentier d'où ils partaient, j'aperçus mademoiselle Lydie, sa mère et leur femme de chambre, poursuivies par un bœuf que l'écharpe rouge de madame de Coëtbihan avait mis en furie. M'étant élancé vers l'animal, je le frappai vigoureusement de mon bâton; aussitôt, ce que j'espérais arriva : il se retourna vers moi, la tête basse et menaçante, et me poursuivit jusque dans un champ dont je parvins à fermer la barrière avant qu'il ne pût retourner sur ses pas; puis, ayant grimpé sur la clô-

ture, je pus, par cette diversion, sauver ces dames d'un véritable danger, d'autant plus inévitable que la frayeur éprouvée par mademoiselle Lydie avait été si grande qu'elle était tombée sans connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, ces dames, encore toutes émues, reprirent le chemin du manoir, non sans m'avoir remercié avec effusion d'un service dont leur reconnaissance serait, disaient-elles, éternelle.

Le lendemain, un domestique vint m'inviter à me rendre au manoir; M. de Coëtbihan m'y reçut, me donna des éloges, et voulut me faire accepter cinquante francs que je refusai poliment, mais avec persévérance. Il parut très piqué de ce refus; mademoiselle Lydie elle-même me dit qu'il était inconcevable que je refusasse un témoignage de reconnaissance de sa famille: mais Madec m'avait donné des instructions que je suivis à la lettre, et je tins bon. En me quittant, M. de Coëtbihan me remercia de nouveau, et termina en me disant que, puisque je me donnais le genre d'être si fier, on se regarderait désormais comme très heureux de ne plus recevoir de mes services.

On parlait, à cette époque, du mariage de mademoiselle Lydie comme d'une chose arrêtée; elle devait, disait-on, elle, jeune, jolie, parée de toutes les grâces, épouser un homme âgé, jaune, sec, ressemblant un peu au portrait que l'on nous fait de Dom Quichotte. Ce personnage, aussi outrecuidant que laid, marchait toujours la tête haute, le regard impertinent, et en s'admirant soi-même. Il est vrai que c'était un parfait gentilhomme, pair de France, et qu'il avait voté la mort de Ney, le brave des braves.

C'était alors un titre sacré à la bienveillance royale, comme celui d'avoir voté pour toutes les lois réactionnaires, et particulièrement celle du sacrilège, qui préparait les esprits à la très-sainte inquisition.

Aussi M. le marquis de Montorgueil était-il bien en cour; il y remplissait même quelques-unes de ces ridicules fonctions dont le nom échappe, et qui sont désormais reléguées dans le souvenir des royales stupidités. Mais si le vieux proverbe: nulle terre sans seigneur, était jadis vrai, il était reçu par ces messieurs de l'aristocratie moderne que nulle fonction n'existait sans rétribution. Les titres, les cordons, les prérogatives ne pouvaient leur suffire; il leur fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

M. de Montorgueil ne dérogeait jamais à ce grand principe; lorsqu'il émigra, sa fortune était entièrement absorbée par des dettes nombreuses: mais à cette époque, un grand seigneur faisait jeter ses créanciers à la porte par ses valets. Il ne perdit donc pas grand'chose; aussi, plus tard l'indemnité et ses places le rendirent beaucoup plus riche qu'il ne l'avait jamais été. Sa famille fut également comblée de richesses et de faveurs.

Tout était alors pour ces gens-là qui préparaient à la France le retour de l'ancien régime, revu et augmenté. En effet, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'almanach royal pendant la Restauration, on ne verra à la chambre des pairs, à celle des députés, dans les cadres des généraux, dans les préfectures, dans les hauts emplois du château et des ministères, que des ducs, des barons, des marquis, etc. Que de généraux fossiles qui n'avaient jamais vu le feu! que de légis-

lateurs aussi étrangers à nos lois et à nos mœurs qu'à celles des topinamboux ! que d'administrateurs improvisés, incapables d'être de simples expéditionnaires ! On rougit, en vérité, quand on songe que notre intelligente et noble nation a été gouvernée par ces orgueilleuses nullités, ces imbécilités titrées.

Lorsqu'on me parla du mariage de mademoiselle de Coëtbihan à M. de Montorgueil, je ne pus croire à une pareille absence de toute convenance, surtout lorsque je comparais le marquis à des jeunes gens très bien faits de leur personne et parfaitement posés dans le monde, qui fréquentaient le château. Madec rit beaucoup de ma naïveté, et me fit remarquer que, même au village, une sorte d'attraction secrète attire la fortune vers la fortune. En effet, il est rare qu'une pennèrès (\*), riche fille de cultivateur, ne s'unisse pas à un homme ayant de la fortune ; si, d'un côté, on pèse les châteaux, les coupons de rente, les titres, de l'autre, on ne se marchande pas moins : l'on compte les champs, les bœufs et le linge des armoires. Ce qu'il y a de plus odieux, c'est que souvent on parle des *espérances*, c'est-à-dire que l'on dore le jour où un père, une mère, un frère fermeront les yeux.

Cela me donna le mot de l'énigme : mademoiselle Lydie, pour devenir pairesse, épousait un homme plus vieux que son père ; elle n'avait pas d'amour pour lui, pas d'estime peut-être, car à peine le connaissait-elle ; mais elle voyait en perspective le sé-

(\*) En français, riche héritière.

jour de Paris, la cour, les plaisirs, le luxe et ses séductions : en fallait-il davantage pour un cœur ambitieux ?

Je reconnus alors la justesse de tout ce que Madec m'avait dit à ce sujet, et cette pensée m'attrista. Que voulez-vous ? comme on le dit vulgairement, j'étais encore de mon village.

---

## CHAPITRE V.

---

### UN PROCÈS.

*Soufflons ! soufflons, morbleu !  
Eteignons les lumières, et rallumons le feu !*  
(Béranger.)

*Sa pécadille fut jugée un cas pendable.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.*  
(Lafontaine.)

A cette époque, tout le pays était en mouvement ; une agitation extraordinaire s'y faisait remarquer, par suite de la venue des missionnaires qui parcouraient les départements, semant partout la discorde et ravivant les vieilles haines.

On les voyait, au sein des villes, déployer une pompe inusitée dans les cérémonies extérieures du culte ; une sorte de vertige s'était emparé des esprits super-

ficiels : c'étaient des fleurs, des chants sacrés sur des airs très profanes, des processions, des flots de médailles bénies, de cilices, de reliques, des plantations de croix dorées et fleurdelysées, ce qui leur donnait une signification politique.

Au milieu de cette confusion, que de pénitents promettaient beaucoup et ne tenaient rien ! que de béats et de béates cherchaient les biens de ce monde, par une coupable hypocrisie ! que de familles désunies ! que de lâches dénonciations ! c'était le jésuitisme fleurissant dans toute sa puissance.

Plusieurs recteurs gémissaient, en secret, de ces désordres ; ils étaient humiliés de voir des prêtres étrangers prendre la haute-main dans leurs paroisses, et leur donner ainsi tacitement un brevet d'incapacité.

Ils auraient dit volontiers comme les curés de Paris, en juillet 1594, par l'organe de Loys Dollé, leur avocat au Parlement :

« Sous leurs haïres, ils cachent la pourpre ; sous leurs cendres, un feu d'ambition.

« Ils débauchent les paroissiens, qui méprisent doresnavant leurs pasteurs et ne pensent pas être bien confessés s'ils ne vont aux jésuites. »

On pouvait dire la même chose pendant nos missions, car ce sont des gens qui ne changent jamais ; et si Béranger a chanté :

Les philosophes aussi

Déjà sentent le roussi !

on écrivait leur passeport, lorsqu'ils furent chassés de France :

Amateurs de sang et de troubles,  
De cœur et de vestement doubles,  
En France trop longtemps soufferts,  
Vous pensiez, par vos artifices,  
Couvrir vos sanglants maléfices :  
Vous êtes enfin découverts.

Telle était aussi la pensée intime d'un grand nombre des plus vénérables recteurs de cette époque ; mais ils n'osaient pas l'émettre publiquement, car l'épiscopat pesait de tout son poids sur eux, préférant ces prédicateurs politiques aux hommes simples et bons, qui, comme le Pasteur de l'évangile, supportaient, sans murmurer, les fatigues et le poids du jour.

Notre recteur, jeune, ardent, ambitieux, ne partageait pas ces sentiments : plaire aux puissants, les flatter, et arriver, par eux, à une position plus brillante, telle était la règle de toutes ses actions, le but de tous ses efforts ; il comprit que le meilleur moyen de faire son chemin, c'était d'avoir l'appui des révérends pères : en conséquence, il avait demandé et obtenu une mission pour sa paroisse ; appuyé par les influences du manoir, il contreignait, le mot n'est pas trop fort, ses paroissiens à suivre des exercices répétés, qui les arrachaient à leurs occupations, mais qui étaient propres à les fanatiser. Aussi, tous ceux qui résistaient étaient-ils montrés au doigt et signalés comme des misérables, ennemis de la famille, de l'ordre, de la morale et surtout de la religion ; le confessionnal devenait un lieu de propagande, et la chaire une tribune où les diatribes distillaient leur venin, désignant à la haine publique certaines classes de citoyens.

Madec fut du nombre de ceux qui ne voulurent pas baisser la tête sous le joug clérical : aussi avait-il contre lui toutes les haines dévotives du pays, et ce ne sont pas les moins vives. Le vieux soldat était un chrétien pur et sincère, repoussant le christianisme vérial et politique. La loi du Christ était sa loi : elle en vaut bien une autre.

Madec, depuis la mort de notre ancien recteur, ne donnait plus rien aux époques des quêtes ; car, s'il voulait soulager les pauvres, il n'entendait pas faire l'aumône à plus riche que lui.

M. Dennfall, fort de la puissance qu'il croyait avoir, pendant la mission apostropha en chaire Madec et quelques autres récalcitrants. Celui-ci l'attendit à la sortie de l'église, et lui fit, avec modération, des observations sur l'inconvenance de son langage, le mettant au défi de prouver les insinuations qu'il avait faites contre sa probité et ses mœurs ; le recteur lui répondit avec brusquerie, en se servant d'expressions grossières ; Madec aussi s'emporta et ne ménagea plus ses termes : aussitôt la gendarmerie intervint, s'empara de lui et le conduisit dans la prison de Guingamp, en vertu de la loi du sacrilège. — Comme vous devez bien le penser, on ne se hâta pas d'instruire l'affaire, qui devait nécessairement perdre de ses proportions ; mais il était bon de faire languir un patriote dans les prisons : c'était toujours une satisfaction gagnée, une ruine préparée.

Madec soutint cette persécution avec dignité ; mais, je dois l'avouer, une inexprimable colère bouleversa tout mon être, la vengeance y alluma ses feux les plus sombres, je formai le projet d'épier le rec-

teur, quelque soir et de l'assommer ; mais cette coupable pensée ne tarda pas à disparaître, et je fus prié sur la tombe de M. Goasdoué, comme pour le remercier d'une meilleure inspiration que je croyais lui devoir.

Notre recteur n'était rien moins qu'un modèle de bonnes mœurs, et il se préoccupait fort peu des arrêts des conciles ; plusieurs fois, en chaire, il s'était permis les sorties les plus inconvenantes, en termes qui ne devraient jamais se faire entendre dans le temple du Seigneur ; il avait une intrigue bien connue avec une meunière, et il oubliait souvent de mettre de l'eau dans son vin. Ces choses-là étaient connues de tout le monde dans la paroisse, et j'en parlais à l'avocat qui avait pris la défense de Madec, lui demandant conseil sur le moyen que je devais prendre pour donner de la publicité à ces faits et venger ainsi Madec du tort que lui avait fait ce pharisien.

Gardez-vous bien, me répondit l'avocat, de rien écrire qui ait trait à cela, car vous seriez jugé et condamné en vertu d'une loi sur la diffamation, faite probablement par des gens qui présumaient qu'un jour ils auraient besoin de l'ombre de son bouclier protecteur. Connaissez-vous un homme de justice qui pille des orphelins, ou dont on est forcé de taxer les honoraires exagérés ? ne dites pas que c'est un voleur, ou vous seriez condamné comme diffamateur. Connaissez-vous un négociant qui vend du coton pour de la laine ? un entrepreneur qui pressure ses ouvriers et donne des pots de vin pour obtenir les adjudications ? un médecin vérial qui ne se dérange que pour les riches ? un prêtre ivrogne ou impudique ? un notaire qui joue sur les fonds publics, au risque de

ruiner ses clients? un manufacturier qui exige le déshonneur des jeunes filles pour prix du travail concédé?... taisez-vous! taisez-vous! une société corrompue ne doit-elle pas les protéger? Si votre conscience d'honnête homme vous porte à révéler ces turpitudes, vous serez jugé et claquemuré comme difamateur. Telle est la loi des restaurateurs de la morale publique. Qu'en dites-vous, jeune homme? Si vous connaissez les hontes d'une Dubarry, d'une Caroline de Naples, d'un Le Bel, d'un cardinal Dubois, gardez-vous de les signaler : ainsi le veut notre siècle moral. Tirez votre chapeau, saluez... honneur au vice!

Un honnête homme calomnié ne recherche pas, il est vrai, la protection de ce bouclier ; il appelle ses calomniateurs au champ clos de la publicité, il les provoque, il les défie, il leur dit :

« Interrogez ma vie, et voyez qui je suis. »

Il les somme de prouver ce qu'ils ont avancé, ou il les stigmatise du nom de calomniateurs. Voilà ce que l'on fait, quand on a du cœur : le sentiment du juste et de l'honneur. Mais, demandez cela à des jésuites : vous n'obtiendrez que de l'ombre, du mystère, du poison, des lâchetés.

Il se trouverait, n'en doutez pas, moyennant salaire, des sophistes pour consacrer et justifier ces énormités. Cette loi est mauvaise ; mais nous devons nous y soumettre, parce que c'est la loi, en attendant le jour où le cri de la conscience publique la fera légalement réformer.

A ces mots, je restai interdit ; je baissai tristement la tête, et je me promis de me taire, attendant tout

du jour où le peuple chassera les marchands du temple.

A peine l'emprisonnement de Madec fut-il connu, que la troupe famélique des gens d'affaire accourut flairant de loin une bonne curée, c'est-à-dire un honnête homme à dépouiller.

Sous l'ancien régime, le peuple était taillable et corvéable à merci : il payait à l'état, il payait au seigneur, il payait au curé ; il payait en personne, en nature, en argent ; il n'y avait ni liberté ni égalité. On voyait partout les grandes et petites justices avec de superbes fourches patibulaires dont le vent secouait les squelettes de pendus. La misère tuait les malheureux, entassés dans des cahutes où on leur mesurait l'espace, l'air et le sel, ces éléments de la vie ; la dixième partie du peuple, de l'aveu de Vauban, sous le grand roi, était réduite à la mendicité.

Eh bien ! à l'époque dont je vous parle, la noblesse et le clergé reprenaient peu à peu leurs prérogatives, les impôts écrasaient l'agriculture, l'usure la dévorait, et les procès en absorbaient la plus pure substance. C'est ce qui arriva à Madec. Sa demeure était une petite maison basse, couverte de chaume, ayant pour aire une terre glaise durcie par le piétinement ; quelques lits clos en chêne sculpté, deux vieux bahuts, des bancs, des meubles grossiers la garnissaient ; on voyait contre la muraille, près de la petite bibliothèque, une épée et un hausse-col, des images fortement colorées, représentant le Christ, les quatre fils Aymond, et Cambronne qui cachait l'effigie de l'empereur, image chérie que l'on ne montrait qu'aux amis. Cette modeste habitation et les champs

qui en dépendaient étaient malheureusement grevés par suite de plusieurs circonstances : les impôts de toutes les couleurs que l'on exigeait avec la dernière rigueur d'un homme mal pensant ; impôt direct, portes et fenêtres, prestations ou corvées, impôt personnel, impôt mobilier, etc., point de remises, point de délai. Le fisc ne peut attendre, le gouffre du budget (\*) veut sa proie.

Madec ne pouvant résister à toutes les charges qui pesaient sur lui, quoiqu'il fût propriétaire, eût la pensée de défricher une lande assez étendue, qui n'était d'aucun produit, et, dans ce but, il s'associa avec un ancien huissier habitant une petite ville voisine, et qui faisait l'honnête métier d'usurier. Cet homme fripon et retors, connaissant à fond toutes les ressources de la chicane hérissée de quarante-cinq ou cinquante mille lois, devait facilement venir à bout d'un vieux brave dont le cœur, franc et loyal, pouvait oublier une des mille précautions qui garantissent l'exécution des contrats ; il avait d'ailleurs assez d'argent pour entamer et traîner en longueur un procès ruineux pour son adversaire.

C'est ce qui eut lieu ; et, à l'époque où Madec fut incarcéré, il avait déjà commencé à plaider : mais la

(\*) « On appelle budget, dit M. de Cormenin, un livre qui a un pied carré sur six pouces d'épaisseur, ce qui s'appelle un fort et beau volume ; un livre qui fait rire quelques-uns et pleurer presque tous ; un *livre de vie* pour les rois, leurs conseillers et leurs fonctionnaires ; un *livre de mort* pour les contribuables ; un *livre qui pétrit les larmes et les sueurs du peuple pour en tirer de l'or* ; un livre qui tarit les sources de la production ; un livre qui absorbe les capitaux de l'industrie et de l'agriculture ; un livre qui impose le travail au profit de l'oisiveté. »

partie était inégale ; les frais s'accumulaient dans une effrayante proportion, légers pour l'un qui savait comment on fait taxer les gens de loi fripons, car c'est le seul titre que méritent ceux que l'on est dans la nécessité de taxer, mais effrayants pour un pauvre diable qui trouvait sa ruine même en gagnant sa cause.

Madec fut enfin jugé et condamné à quelques mois d'emprisonnement ; mais, comme il importait de le retenir sous les verroux, afin, pour les uns, de se débarrasser d'un ennemi politique, et pour l'autre de pouvoir agir sans entraves, on trouva le moyen de lui susciter un nouveau procès : ses relations avec les notabilités libérales du pays, l'asile qu'il avait quelquefois donné à d'anciens compagnons d'armes persécutés, deux ou trois brochures de Paul-Louis Courier, quelques chansons de Béranger, la mauvaise enluminure qui avait la prétention de représenter Napoléon à Sainte-Hélène, n'était-ce pas assez pour échaffauder un magnifique procès politique ?

Il y avait alors un substitut criard voulant arriver per fas et nefas, qui se frotta les mains en trouvant une aussi belle occasion de se produire. — L'huissier associé avait commencé par me faire mettre dehors de la ferme, et je ne vivais plus que de quelques journées que je trouvais à la ville, comme terrassier et casseur de bois. La terreur était si grande dans notre paroisse, que nul n'eut osé m'employer.

Appelé devant le juge d'instruction, on m'interrogea avec la plus parfaite perfidie ; on voulut me faire dire que Madec témoignait le plus vif attachement pour la famille impériale, qu'il portait une haine

profonde à la famille régnante, qu'il avait reçu chez lui et guidé des conspirateurs qui serendaient de Paris à Brest.

Je répondis que Madec ne s'occupait de politique qu'aux époques des élections, toujours en plein soleil et sans conspirer contre personne.

Le digne magistrat chercha à m'intimider; mais, ne pouvant obtenir autre chose de moi, il me renvoya avec colère.

Quelques jours après, M. de Coëtbihan me fit prier de passer au manoir pour une communication importante, et qui, disait-il, devait m'intéresser au plus haut point. J'y trouvai réunis, en une sorte de conclave, le recteur, l'huissier Le Laër, le baron de Kerbutor et quelques autres notabilités légitimistes. On me fit un assez bon accueil, et, comme c'était l'heure du diner, on me dit de passer à la cuisine, seule place convenable pour moi sans doute, afin d'y prendre mon repas avec les domestiques. Je ne voulus rien accepter; mais je m'assis au foyer, afin de sécher mes vêtements humides. Tandis que les valets me regardaient d'un air impertinent et chuchotaient entre eux en riant, je demeurai plongé dans mes réflexions, dont la conclusion fut que l'on ne m'avait mandé au manoir que dans une intention perfide.

Je ne m'étais pas trompé. M. de Coëtbihan me dit qu'il m'avait toujours porté beaucoup d'intérêt, que jamais il n'oublierait le dévouement que j'avais montré pour sa femme et sa fille; que, désirant m'être utile, il avait songé à me placer à la tête de la ferme dont Madec allait être dépossédé, et à me créer ainsi

une position digne d'envie. — Il ajouta que Madec avait été sur le point de m'entraîner dans un abîme, en abusant de mon inexpérience; mais que lui et notre respectable recteur avaient parlé en ma faveur à M. le juge, qui avait bien voulu ne pas me comprendre dans les mêmes poursuites.

— Cela est de la plus rigoureuse vérité, dit alors M. Le Laër, en clignotant des yeux et laissant percer le sourire le plus faux: aussi Job, qui est un bon garçon, en témoignera sa reconnaissance en ne cachant rien de ce qu'il sait. Madec est un ennemi de Dieu et de l'église: comment en douter lorsque notre recteur l'affirme? Il conserve dans son cœur une haine impie contre notre bon roi et sa fidèle noblesse; il pousse les gens de basse condition à vouloir s'égalier à ceux que Dieu lui-même leur a donnés pour maîtres légitimes: c'est donc un homme dangereux, et c'est faire une œuvre agréable au Seigneur que de le démasquer en confession et hors la confession.

Le curé et M. de Kerbutor prirent tour-à-tour la parole pour justifier une infamie et m'y pousser; on voulut me séduire par des promesses et m'intimider par des menaces; mais que l'on me connaissait peu! si j'avais un habit de bure, si je portais des sabots, mon cœur était noble et fier. Je ne m'amusai pas à combattre ces raisonnements; mais, m'étant levé et ayant salué sans dire un seul mot, je me retirai. Mon action était si peu attendue, qu'ils restèrent stupéfaits. Nul d'entre eux ne songea à m'arrêter; ce ne fut que rendu au milieu de l'avenue, que je fus rejoint par M. Le Laër, qui me dit, tout essoufflé, que

j'aurais lieu de me repentir, si je ne retournais pas faire mes excuses au manoir. L'indignation m'avait exaspéré, et un vigoureux moulinet que je fis faire à mon bâton engagea le prudent huissier à ne pas persévérer dans sa mission.

L'avocat de Madec approuva ma conduite et m'adressa même beaucoup trop de félicitations pour une chose aussi naturelle.

Pendant les deux procès marchaient de front, et coûtaient énormément. L'honnête homme était sacrifié.

Le papier timbré est fort cher ; on y met le moins de lignes possible, afin d'en faire vendre davantage. Le fisc allonge sa griffe ; peu lui importe que les plaideurs, même celui qui a raison, soient ruinés. — Puis viennent les droits d'enregistrement, le droit du greffe et de jugements, les témoins qu'il faut payer fort cher, etc., etc.

Et tout cela est si bien arrangé, que les droits du fisc sur les procédures sont les mêmes pour le riche et pour celui qui n'a rien.

C'est ce qui se nomme la **justice gratuite**, et encore je ne parle ni des honoraires des avocats, ni de ceux des avoués. Il en résulte qu'un pauvre diable, dont un riche veut prendre la moitié de la fortune, a peut-être avantage à le laisser faire, pour que les frais de justice ne dissipent pas le reste.

Tel est le plus grand fléau que nous a donné la monarchie et ce dont les vrais républicains veulent nous débarrasser, surtout dans l'intérêt de la classe si nombreuse des cultivateurs.

Le mot **la justice est gratuite en France** ne sera

plus sous la vraie République un mensonge de la loi, une cruelle dérision pour le malheureux qu'elle ruine.

Voilà ce que veulent les républicains, voilà ce que veut la République ; c'est aux habitants des campagnes à les appuyer, car, dans leur isolement, ils sont plus exposés que les autres citoyens à tomber dans les pièges que l'on tend à leur bonne foi. Et comment la justice ne serait-elle pas ruineuse, lorsque les notaires, les avoués, les huissiers achètent leurs offices des sommes énormes ? Ne sont-ils pas dans la nécessité de pressurer leurs clients, sous peine de succomber sous le fardeau ?

Madec était donc complètement ruiné avant le jour où il parut devant la cour d'assises comme un grand criminel d'état : vieux, infirme, brisé par les douleurs morales dont il était accablé, il se traîna de la prison jusqu'au tribunal. Sa bonne réputation, bien établie dans le public, ses cheveux blancs, la croix des braves qui brillait sur sa poitrine si souvent labourée par le fer ennemi, tout lui conciliait les sympathies de la bonne et patriotique population du pays. Lorsqu'il parut, on le salua avec respect, et un murmure d'indignation se fit entendre contre ses accusateurs. J'étais là ; j'embrassai mon vénérable ami avec toute l'effusion de la reconnaissance.

Mon sang bouillonnait dans mes veines en écoutant l'acte d'accusation perfidement élaboré par le ministère public, qui, à propos d'une image et de quelques propos enflés, trouva le moyen d'échaffauder, non pas une accusation de tendance, mais de complot contre l'état. Il représenta Madec comme un sangui-

naire Catilina, l'œil en feu, la physionomie farouche, le poignard à la main, ne rêvant que le massacre et l'incendie, la ruine de la propriété, de la famille et de la religion. Ces mots sacrés lui servaient à faire de l'effet et à vernir la calomnie.

Il le représenta ensuite comme ayant voué une haine éternelle à cette noblesse illustre, véritable soutien de l'état, modèle de fidélité à son Dieu et à son roi; il le montra hostile à ce vénérable clergé, vivant de privations (Note 2), image de Dieu sur la terre, sanctuaire de toutes les vertus, seul rempart contre les envahissements des doctrines dissolvantes de la philosophie et des empiètements de cet esprit révolutionnaire vomis par les enfers. Le Marchangy en herbe, en faisant ainsi l'éloge exagéré du clergé, qui alors était tout puissant, espérait arriver à un poste plus élevé, bénissant en lui-même la soi-disant conspiration qui lui permettait de faire du zèle et de la flagornerie dans l'intérêt de son avancement.

Aussi fallait-il le voir, grossissant sa voix, arrondissant le geste, jouant l'indignation, comédien en robe noire, rechercher l'effet et se poser en homme qui mendie des applaudissements. — Découvrir la vérité, était le moindre de ses soucis; triompher d'un adversaire politique, tel était son but : il y arriva.

Les jurés avaient été triés avec un soin particulier parmi les probes et honnêtes de l'époque, c'est-à-dire des ennemis passionnés, résolus d'avance à condamner. L'avocat de Madec ne s'était fait aucune illusion à cet égard; le tribunal suait la haine par tous les pores. Lorsque le défenseur prit la parole avec mesure et dignité, on chercha par tous les moyens à

l'en faire sortir : le parquet l'avait mis en jeu personnellement, et le président, baillant, haussant les épaules, donnait sans cesse des témoignages d'impatience, espérant sans doute par là décontenancer le défenseur ou le pousser à quelque sortie violente qui eût été une bonne fortune pour ses ennemis; plusieurs fois même il lui imposa le silence, tronquant ainsi une plaidoirie qui par le fait devenait fort inutile pour les juges, mais qui était un grand enseignement pour la partie saine du public.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le pauvre Madec fut déclaré coupable avec la plus touchante unanimité, et qu'on lui appliqua toutes les rigueurs de la pénalité. Le vieux et loyal soldat fut reconduit dans sa prison, où, un mois après, je reçus son dernier soupir. — Mon ami, me dit-il quelques heures avant d'expirer, je pardonne à mes ennemis. La seule vengeance que je veuille en tirer, je t'en donne le soin : c'est de répandre, autant que tu le pourras, la lumière de la démocratie parmi le pauvre peuple des campagnes; c'est ainsi que l'on peut préparer son émancipation et son bonheur.

Maintenant fais prier l'aumônier de la prison de venir me voir; lui du moins ne s'occupe pas de politique, son cœur est pur de toute rancune; il peut, sans rougir, me parler de Dieu.

Ayant perdu mon bienfaiteur, je restai à la ville, car j'aurais rencontré trop d'hostilités dans ma commune. J'avais froissé dans leur amour-propre M. de Coëtbihan et le recteur, qui, par la terreur qu'ils inspiraient, s'y étaient formé un parti puissant; l'un, propriétaire d'une partie du sol, agissait comme s'il

eût été propriétaire des individus et des consciences; l'autre, devenu par ambition son âme damnée, n'avait que de l'encens pour le château et des foudres pour la chaumière.

A la ville du moins je trouvais quelques journées chez les libéraux du pays, mais elles n'étaient pas régulières. J'avais grand'peine à gagner de quoi vivre, quoique je me fusse mis en pension chez de pauvres ouvriers qui se nourrissaient presque exclusivement de farineux et d'un pain noir bien dur; encore se regardaient-ils comme très heureux, lorsqu'il y en avait sur la planche. Ces gens-là étaient aussi économes que laborieux; mais ils avaient une nombreuse famille, et, malgré leurs efforts continus, la misère retombait sur eux comme le rocher de Sisypphe. Nulle part il n'y eut cependant plus d'ordre, plus de conduite, plus de dévouement que dans cette famille ouvrière; mais l'incertitude du travail, la vénalité de la main d'œuvre, l'augmentation du prix des denrées et des loyers étaient autant de vers rongeurs pour ces braves gens. Et telle est, il faut le dire, la triste condition que la monarchie a faite à nos ouvriers des villes et des campagnes, en ne cherchant jamais à adoucir les souffrances d'en bas. C'est à la République que revient cette œuvre de régénération sociale, et elle l'accomplira, si ceux qui souffrent ne remettent pas le soin de leurs destinées aux hommes qui posent en principe : **que le travail est un frein et la misère une nécessité.**



## CHAPITRE VI.

### DÉPART.

*Mon pays sera mes amours,  
Toujours.*  
(Châteaubriand.)

Ne trouvant pas toujours du travail, jeune et célibataire, je pris la résolution de quitter le pays et d'aller, selon l'expression vulgaire, chercher fortune ailleurs, un peu au hasard, à la grâce de Dieu, comme le font tant d'ouvriers. Mais, ne faisant partie d'aucun corps d'état, ne pouvant espérer l'appui que donne le compagnonage, je ne devais compter que sur mes bras, mon économie, ma résignation et surtout la Providence.

J'étais pauvre, isolé, sans appui dans mon pays, et cependant la pensée de le quitter me déchirait le cœur. Pourquoi? il m'eût été fort difficile de le dire; mais j'avais une peine extrême à me détacher de cette nature qui, depuis mon enfance, frappait mes yeux et que je n'avais jamais autant appréciée que depuis le moment où j'avais pris la résolution de partir.

Nous entrons dans la belle saison ; le doux soleil de mai réveillait toute la nature. Rien n'est beau comme nos vallées bretonnes, à cette époque de l'année : les arbres sont couverts de feuilles d'une fraîcheur charmante, partout des fleurs, les pommiers roses et blancs, les genêts et les ajoncs couverts de touffes d'or, les aubépines odorantes blanches comme la neige, les pâquerettes, les violettes cachées sous l'herbe, les marguerites étoilées, et, au milieu de ces gracieuses productions, écloses au souffle des vents tièdes du printemps, partout l'image de la vie et du mouvement ; l'abeille butinant pour son trésor, mille oiseaux de bocage travaillant avec activité aux nids qui doivent abriter leurs petites familles ; les bœufs ruminant dans les gras paturages où de robustes cavales galoppent et s'ébattent en liberté.

Ces images bucoliques disent peu de chose aux personnes nées et élevées dans les grandes villes ; elles peuvent les intéresser, charmer un instant leurs regards, mais l'âme reste froide ; il faut, pour les apprécier, avoir un cœur qui frémissse au seul nom du pays, des yeux qui laissent s'écouler des larmes en entendant, après une absence, le son de la cloche du village.

C'est ce que j'ai toujours senti avec vivacité, et cependant je ne pouvais presser dans mes bras ni père, ni mère, ni sœur chérie ; je ne laissais, après moi, que des tombes déjà disparues sous l'herbe et les mauves du cimetière.

La veille de mon départ, me trouvant sur la place, j'entendis toutes les cloches qui sonnaient en volée ; une population empressée se dirigeait vers l'église. Il

était facile de voir, à l'animation des causeries, que quelque grande préoccupation agitait le public. Je suivis instinctivement la foule qui se pressait dans la nef toute resplendissante de lumière ; on y voyait les apprêts d'un mariage du grand monde, solennité qui a toujours le privilège d'attirer les curieux pour voir les mariés, faire des commentaires sur leur tournure, leur toilette, leur fortune, leur avenir. Après quelques minutes d'attente, le cortège entra ; il était nombreux et remarquable par l'éclat des parures. Ayant jeté les yeux sur la mariée, je reconnus mademoiselle Lydie de Coëtbihan, et près d'elle son futur, M. de Montorgueil, marchant la tête haute avec un de ces sourires vainqueurs qui devaient être de tradition à l'OEil-de-Bœuf ; autant Lydie était fraîche et gracieuse, autant M. de Montorgueil était jaune et gourmé : la toilette la plus irréprochable, les soins les plus grands ne pouvaient en rien diminuer sa laideur et sa décrépitude. Aussi la foule laissait-elle échapper un murmure improbateur, en voyant une union aussi disproportionnée ; des quolibets malins qui circulaient étaient accueillis avec gaité, malgré la sainteté du lieu, par le peuple qui montait sur les chaises, se poussait et se repoussait pour mieux voir. Les conviés n'étaient pas plus épargnés que le **jeune marié**, ainsi que le nommaient ironiquement les ouvriers : et, en effet, il y avait matière, tant il s'y pavait de ridicules vanités, de suffisance, de laideurs satisfaites, se posant comme sur un théâtre ; si c'est là ce que l'on nomme le **beau monde**, qu'est donc le reste de la race humaine ? Quelques jeunes dames et cinq ou six beaux hommes formaient cependant une

agréable exception à ces aristocratiques laideurs.

Je restai jusqu'à la fin de la cérémonie, et j'éprouvai un inexprimable serrement de cœur, lorsque j'entendis la jeune mariée prononcer, d'une voix assez assurée, le oui qui l'unissait irrévocablement à ce vieillard presque momifié. Était-ce un sentiment de commisération pour cette victime de la vanité et de la cupidité? était-ce un reste de ce premier amour si péniblement arraché de mon cœur? Je l'ignore, mais je croirais plutôt à ce dernier sentiment.

Quoi qu'il en soit, lorsque la noce sortit de l'église, je me trouvai sur le passage de madame de Montorgueil; elle me vit, me reconnut, me regarda d'un air distrait et passa outre.

L'orgue jouait des airs joyeux, et je pleurais.

Le lendemain, au point du jour, je partis le sac au dos et mon bâton à la main.

Je ne vous entretiendrai pas des incidents très vulgaires de mes voyages, ni de mes tentatives vaines trop souvent, pour utiliser mes bras et mon intelligence.

Rennes fut la première ville qui m'offrit un travail régulier dans une imprimerie, où je fus d'abord admis comme toucheur. Ce travail, purement mécanique, était rude; mais enfin j'étais loin de me plaindre, car, quelque faible que fut la rétribution qu'il me rapportait, elle suffisait pour me faire vivre. Voyant que les compositeurs gagnaient de meilleures journées, et mù d'ailleurs par ce sentiment élevé qui pousse les hommes à faire une meilleure application de leurs facultés, je demandai la permission de con-

sacrer mes soirées à la casse, ce qui me fut accordé. Un camarade obligeant voulut bien me servir de guide, et il le fit avec un dévouement bien rare. En peu de temps, je parvins à acquérir une grande habileté à lever la lettre, et je composai assez correctement, ce qui me valut d'être mis à la composition. Je passai ainsi à Rennes quelques années, et j'y fis la connaissance d'une jeune orpheline, nommée Marie, de bonnes mœurs et d'une charmante douceur de caractère, que j'épousai, afin de trouver dans la vie de famille le repos après lequel j'aspirais depuis longtemps. J'espérais éviter ainsi les écueils où les âmes jeunes et sympathiques viennent si souvent échouer. Ma femme, élevée par une vieille tante, pauvre ouvrière comme elle, en avait reçu de bons principes qui avaient servi à la garantir des pièges sans nombre qui entourent les jeunes filles pauvres, particulièrement dans les villes où il existe une nombreuse garnison et des écoles. Je m'étais entouré, à ce sujet, des renseignements les plus positifs.

La première année de notre union fut parfaitement heureuse. Une seule chose m'inquiétait: c'est que ma femme, d'une complexion délicate, paraissait souvent souffrante; elle ne se plaignait pas, de crainte de m'affliger, mais je la devinais, et j'avais soin de faire tous les travaux un peu rudes du ménage, afin de lui en éviter la peine.

Lorsque je comparais mon sort à celui de la plupart des ouvriers de Rennes, je ne pouvais cependant que me féliciter; car j'avais de l'ouvrage, et Dieu sait combien est pénible la position de l'ouvrier qui, plein de force et de bonne volonté, demande vainement

l'emploi de ses bras. Longtemps j'avais cru que les villes offraient plus de ressources que les campagnes, mais je n'avais pas tardé à perdre cette illusion. Je vis à Rennes la misère triste et hideuse, la misère à côté du luxe. Que de pauvres familles sans pain et sans bois, confinées dans les sombres masures des faubourgs, gouffres où la charité publique, quelque soit son zèle, n'apporte à tant de douleurs qu'un léger adoucissement ! Ces maisons humides, entassées et obscures, ne sont-elles pas propres à faire naître et à développer toutes les maladies ? Et c'est là que végètent des êtres humains, pâles, étiolés, n'ayant jamais un lendemain bien assuré, en proie à toutes les incitations du besoin, le désespoir dans le cœur et maudissant l'humanité dont ils ne connaissent que les misères. Quelques ouvriers, il est vrai, plus heureux que les autres, ont de l'ouvrage et vivent au jour le jour ; mais une mécanique nouvelle, le caprice du maître, un mouvement politique, aussitôt des métiers chôment, des journées sont diminuées, des travailleurs sont renvoyés. C'est alors que le chef de famille rentre sombre et soucieux ; sa femme, le regardant avec inquiétude, n'ose l'interroger ; les enfants, dont la naïveté connaît peu les détours, demandent du pain. Un long soupir s'échappe de la poitrine du père, qui croit dissimuler sa douleur par une réponse brusque et négative. Le crédit lui-même, cette dernière ressource du malheur, disparaît. Que faire ? que devenir ? Vendre pièce à pièce un chétif mobilier ? Et puis ..., que faire ?

Allez-vous au bureau demander des secours ? il est assiégé par des infortunes aussi respectables que la vôtre. Frappez-vous à la porte de certaines sociétés ?

on vous demande d'abord un billet de confession, presque un certificat d'hypocrisie, puisqu'on vous en fait une obligation. Etes-vous malades et vous présentez-vous à la porte d'un hôpital ? souvent toutes les places sont prises, et l'on vous dit : attendez, si l'on ne renvoie pas pour vous admettre un pauvre diable à moitié guéri. Attendez-vous le soir pour venir en suppliant, la voix tremblante, solliciter la charité des passants ? combien de fois vous dit-on : **je n'ai rien**, jusqu'au moment où un sergent de ville, vous rappelle, en vous empoignant, que la faim qui sollicite est un délit.

C'est lorsque la misère, cette triste conseillère, s'est assise au foyer glacé d'une famille, que les plus funestes incitations arrivent et torturent le cœur ; on les repousse, elles reviennent à la charge ; on s'habitue enfin à les écouter, on succombe. Tel homme rangé dépensera au cabaret, pour s'étourdir, ce qui le ferait vivre pendant plusieurs jours ; tel autre cherchera dans le suicide un remède à ses maux ; tel autre, poussé par cette voix qui crie sans cesse, marche ! marche ! ..... volera et ira peupler les prisons. La jeune femme deviendra adultère ; la jeune fille s'apercevra que certaines de ses compagnes, moins jolies qu'elle, vivent dans l'abondance et le luxe sans travailler ; elle leur demandera le secret de leur bonheur factice, elle suivra leur exemple et gaspillera follement sa vie, jusqu'au jour des regrets, au jour où il faudra mourir dans un hôpital.

Et ce que je vis à Rennes se voit dans toutes les villes, surtout dans les cités manufacturières, où les grandes fabriques attirent la population des champs.

C'est là surtout que quelques centimes par jour de différence, pour ceux qui ont le bonheur d'avoir du travail, sont une somme énorme, c'est là que l'on peut aussi regarder comme une vérité ce qu'a dit M. Blanqui, après avoir visité les caves humides et malsaines, où l'industrie entasse une partie de la population ouvrière de Lille.

« J'ai visité, dit-il, la plupart de ces caves, une à une, en y descendant, en interrogeant les spectres qui les habitent, en inventoriant le mobilier indescrutable qui s'y trouve, quand ce mobilier n'était pas, comme presque toujours, une affreuse litière d'ordures. Ah ! Monsieur, si je publiais ces sinistres inventaires, rue par rue, cave par cave, d'après mes notes écrites sur place, au crayon, qui donc voudrait y croire ! Je n'en croyais pas mes propres yeux, presque mouillés de larmes en écrivant ! » (Note 3.)

Voilà ce qui se voit chez les filtiers et dentelliers de Lille, chez les fileuses de Bretagne, chez les canuts de Lyon, dans les faubourgs de toutes nos grandes villes, de Brest à Besançon, de Douay à Perpignan. Et que l'on vienne après nous dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; que l'on nous dise pieusement qu'il n'y a rien à faire, que la misère est dans les décrets de la providence ! N'y a-t-il pas de quoi révolter un cœur d'honnête homme ? Oui, tant qu'un pareil état de choses durera, on ne devra pas être surpris de voir surgir d'une barricade le drapeau noir de la révolte avec cette inscription trop significative : **Vivre en travaillant, ou mourir en combattant.**

Chaque jour, la mélancolie de ma femme augmentait ; je la surprénais quelquefois laissant tomber des larmes sur le linge auquel elle travaillait. Sa situation m'inquiétait, et je craignais de l'interroger. Cependant, un jour, un de mes camarades d'atelier, à qui je faisais part de ma peine, me dit qu'il ne serait pas étonné que le patron fût pour quelque chose dans tout cela. Il est riche, ajouta-il, et malgré sa position de père de famille, qui devrait lui imposer une grande réserve, son inconduite est notoire. Comme plusieurs autres de ses pareils, il nomme cela galanterie ; il décore du nom de bonnes fortunes les faveurs arrachées à quelques pauvres femmes, qui craindraient, en le refusant, de perdre le pain de leur famille. C'est bas, vil, atroce, et cependant combien voit-on de nos bourgeois, se disant libéraux, qui agissent ainsi : et ces hommes-là, pourvu qu'il payent exactement leurs billets aux échéances, sont réputés honnêtes gens.

A ces paroles de mon camarade, je fus éclairé comme d'une lumière subite ; je me rappelai que le patron cherchait toutes les occasions de se trouver avec ma femme, lorsque dans les moments de presse elle m'apportait mon repas : il ne manquait jamais alors de lui adresser des compliments, c'est-à-dire des banalités qu'il croyait flatteuses. Le démon de la jalousie s'empara de mon âme, et je rentrai le soir, ayant l'intention d'avoir une explication avec Marie. L'occasion s'en présenta naturellement, et il s'en suivit une scène trop violente de ma part, pour que ma femme, qui n'y était pas habituée, pût contenir l'expression de sa douleur.

La voyant toute en pleurs, je me sentis ému, agité, le cœur brisé. La pressant entre mes bras, je lui demandai pardon de ma violence et de mes soupçons.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, en m'embrassant avec transport, je suis coupable de mon silence ; mais mon cœur et mon âme n'ont jamais cessé d'être à toi. Je n'ai jamais eu qu'un amour, c'est toi ; et cet amour-là, qui fait la joie et le bonheur de ma vie, me suivra au ciel, bientôt peut-être, si, comme ma pauvre mère bénie, je succombe au mal lent mais cruel dont j'éprouve les atteintes.

Oui, mon ami, ton patron est un misérable ; il a cru pouvoir compter une victime de plus, il s'est trompé. Depuis longtemps déjà, il m'avait fait parler par une intermédiaire, me faisant des offres que je rejetai avec indignation. Il me menaça ensuite de te renvoyer ; puis, voyant que j'étais inébranlable, il cessa ces poursuites qui m'affligeaient d'autant plus que je dissimulais avec toi pour ne pas te causer un inutile chagrin, me sentant assez forte pour résister.

Depuis quinze jours environ, ses obsessions ont recommencé, et hier il a été assez hardi pour venir me voir, me disant qu'il établirait chez lui un atelier de réglure et de brochage, à la tête duquel il me placerait, et qu'il espérait bien que je ne serais pas toujours aussi farouche. Je lui ordonnai de se retirer ; il refusa, et je fus obligée de prier notre voisine de venir chez moi. C'est alors seulement qu'il partit, en me disant qu'il reviendrait aujourd'hui à la même heure. Le moment approche ; ainsi, mon ami, entre chez la voisine, et là tu verras comme je le congédierai tout d'abord.

Je fis ce que ma femme désirait, et, une demi-heure après, mon patron arriva comme il l'avait annoncé. J'écoutai attentivement ; je l'entendis se plaindre avec amertume de la manière dont il avait toujours été éconduit, et dire que, lorsque l'atelier de réglure serait établi, il ferait disposer chez lui-même un logement pour nous. Je respirais à peine ; j'étais là, haletant, étouffé par la colère, et mon cœur battait avec une violence à me briser la poitrine. Une pareille situation ne pourrait durer longtemps, sans donner la mort ; je le sentis, et, rompant enfin toute retenue, je me précipitai dans la chambre, où j'attaquai immédiatement le suborneur avec une violence qui l'effraya ; les coups se succédaient avec une telle rapidité, qu'en un instant il fut meurtri, contusionné, renversé, foulé aux pieds ; je ne savais ce que je faisais, tant la rage maîtrisait mon être. Comment se tira-t-il de ma rude étreinte ? C'est encore un mystère pour moi ; je suppose que des voisins, qui étaient accourus à ses cris, étaient parvenus, non sans peine, à le sauver, car je tenais entre mes mains crispées des lambeaux de vêtements, lorsque la raison me revint.

Je regrettai alors de m'être laissé emporter à une colère aussi furieuse, et je ne m'occupai plus que de donner des soins à ma femme encore toute effrayée de cette scène.

Comme vous devez le penser, il n'y avait plus, après cela, à retourner à l'atelier ; cet événement fit du bruit ; les uns me donnaient raison et disaient que mon patron avait reçu la correction qu'il méritait ; d'autres, au contraire, me représentaient

comme un jaloux brutal, n'ayant d'autres arguments que des poings vigoureux.

Quant à mon bourgeois, battu, contusionné, il porta plainte en guet-à-pens et violences graves, se donnant comme un philanthrope qui, animé pour nous des meilleurs sentiments, après avoir fait des projets pour notre bonheur, en avait été récompensé par une tentative d'assassinat.

Je fus arrêté et incarcéré. Comme j'étais le plus pauvre, le moins bien posé, les préventions furent d'abord toutes contre moi. Cependant l'instruction de l'affaire ayant été faite par un homme impartial, tout cet échaffaudage fut bientôt réduit à ses véritables proportions, c'est-à-dire des coups et blessures avec des circonstances extrêmement atténuantes.

Il fallut cependant me résigner à passer de longs jours en prison, loin de ma famille, car on commence par placer l'accusé sous les verroux, sauf à lui dire après : vous êtes acquitté, et si vous avez perdu votre clientèle, si votre famille a souffert de la faim et du froid, si vous êtes sans domicile et sans crédit, j'en suis bien fâché, votre conscience vous consolera.

Ma détention me sembla bien longue, malgré les petites douceurs que me faisait tenir ma femme et les rares visites qu'on lui permettait de me faire. Mon patron, de son côté, remuait ciel et terre contre moi ; je le sus par quelques camarades qui obtenaient la faveur de venir clandestinement me visiter, car ils craignaient d'être renvoyés, si on avait appris leur fraternelle démarche.

Enfin, après une longue et pénible attente, le jour de la justice arriva ; je racontai les faits tels qu'ils

s'étaient passés : mon anxiété, mon désespoir, l'entraînement irrésistible qui m'avait porté à me venger moi-même. Mon avocat, jeune homme qui débutait, déploya une grande habileté dans ma défense ; il insista sur les précédents de mon patron qu'il était parvenu à connaître de point en point, et prouva que, tôt ou tard, il devait rencontrer un mari ou un père qui le corrigerait rudement, qu'il n'avait eu en définitive que ce qu'il méritait, et qu'il n'y avait pas un seul de mes juges qui n'en eût fait autant à ma place.

Je fus cependant condamné, mais avec le moins de rigueur possible.

A ma sortie de prison, je me trouvai sans place, et ma pauvre Marie avait été dans la nécessité de vendre quelques pièces de mon chétif mobilier, pour vivre pendant ma détention. Mon avocat, se montrant digne en tout point de cet ordre si patriotique, refusa la rétribution que je lui offrais en le remerciant avec effusion ; il me conseilla même de me rendre à Paris, où les travaux d'imprimerie marchaient assez bien, et où je n'aurais pas contre moi, chez les patrons, certaines préventions qui pourraient exister à Rennes.

Je trouvai son avis bon, et, m'étant muni des lettres de recommandation qu'il voulut bien me donner, je partis pour Paris avec ma femme qui chaque jour me devenait plus chère par sa modestie, sa douceur et ses aimables qualités. Oh oui ! on a eu raison de le dire : il n'est pas bon que l'homme soit seul ; une femme qu'on aime, qui partage nos peines et nos plaisirs, est un ange qui marche à nos côtés et

vit de notre vie. Quelle félicité, lorsqu'on la voit sourire, lorsque ses yeux voilés s'attachent sur vous avec une indicible expression de tendresse, lorsque sa voix harmonieuse et douce fait vibrer tous les fibres de votre cœur ! Qu'il est facile alors d'oublier les pénibles labeurs de la journée, le tracas des affaires, le travail continu de l'esprit ! C'est l'oasis frais et couvert de fleurs qui s'offre au voyageur exténué d'une longue route dans le désert. Aussi, lorsque je voyais ma femme calme et souriante, ma vie était doublée, je respirais le bonheur, je la regardais avec des yeux semblables à ceux de l'avare qui couve du regard son trésor.

Un des motifs qui me faisaient m'éloigner de Rennes avec plaisir, c'était le désir de dépayser ma femme, car elle y connaissait plusieurs femmes et jeunes filles qui n'avaient ni sa pureté ni ses principes solides. Il était difficile, impossible même de renoncer à ces connaissances qui dataient de l'école et qui n'étaient pas sans danger. Dans la classe ouvrière, on attache en général trop peu d'importance aux relations que l'on forme ; il en résulte très souvent que des femmes très vertueuses ne sont nullement choquées de se trouver en contact avec des femmes de mauvaises mœurs.

Il est vrai que le même inconvénient existe aussi fréquemment dans ce que l'on nomme le grand monde. J'ai connu telle femme de préfet, de colonel, de banquier dont l'inconduite était notoire, qui eut pu rivaliser avec une lorette du quartier Bréda, et qui n'en était pas moins reçue chapeau bas, avec force révérences, dans tous les salons ; que l'on dé-

chirait en secret et que l'on adulait en public. Il est vrai que ces belles dames, courtisanes titrées, avaient équipage, robe de velours, soirées et grands dîners. Ainsi la vertu se mesurait aux broderies du mari et à la toilette de la dame.

Ce qui est pardonnable dans la femme du peuple, sans éducation, maîtrisée par les circonstances, en contact journalier, par des nécessités de profession, avec des femmes moins pures, l'est-il également dans la dame du grand monde qui ferme volontairement les yeux, dans l'intérêt de la position de son mari ou de ses plaisirs ? Non, celle qui n'a pas le courage de rompre avec la corruption qu'elle connaît, dont elle apprécie toute la portée, est bien près de l'imiter.

Lorsque nous arrivâmes à Paris, nous n'avions que fort peu d'économies, car ma détention et notre voyage avaient absorbé une partie de notre modeste avoir. Nous nous logeâmes dans une mansarde et, après avoir organisé notre modeste intérieur, nous nous mîmes en quête d'ouvrage. Ma femme ne tarda pas à en trouver chez une lingère qui faisait des pascotilles. Cet ouvrage était assez courant, mais très mal rétribué : les journées qui s'élevaient à douze ou quinze sous étaient réputées bonnes. Après une assez longue attente, je parvins aussi à trouver du travail et, dès lors, le bonheur visita encore notre petit ménage. Le dimanche était pour nous un heureux jour, employé, après la messe, par une lecture à haute voix, lorsque le temps était maussade, et par une promenade, lorsque le soleil brillait.

Notre intérieur était des plus modestes ; peu de

meubles, très simples, mais que je nettoyait avec le plus grand soin. Ma femme, qui était pleine de goût et d'intelligence, avait gracieusement drapé les rideaux bien blancs de notre lit et de notre unique fenêtre. Sur cette fenêtre même nous avions formé un petit parterre dont les fleurs nous réjouissaient la vue, tandis que quelques arbustes grimpants, tels que capucines, chèvre-feuilles, nous offraient leur verdure, sans intercepter l'air ni les rayons du soleil. Ma femme cultivait aussi avec un soin tout particulier quelques myosotis. Ce petit jardin suspendu qui, certes, n'avait rien de la magnificence de ceux de Sémiramis, était avec deux moineaux francs, mutins et colères, les délices de Marie, qui prodiguait à ceux-ci des soins attentifs; elle aimait beaucoup à observer leurs jeux, leurs amours, leurs petites querelles, aussi promptement apaisées que commencées. Ils avaient une cage, mais dont la porte était toujours ouverte, car ma femme ne voulait pas la moindre trace d'esclavage autour d'elle. Si ses oiseaux favoris ne prenaient pas leur volée, c'est qu'ils étaient retenus près d'elle par la reconnaissance et l'affection, qui sont les chaînes les plus légères et les plus fortes.

Nous eussions bien désiré joindre un berceau à notre ménage, mais c'est un bonheur que Dieu ne nous accorda jamais.

**Contentement passe richesse :** dit un vieux proverbe bien connu; nous en éprouvions la vérité, car nos désirs étant très bornés nous pouvions les réaliser. Notre petit intérieur était le séjour de ce calme, de cette félicité douce qui naît du devoir accompli,

du repos de la conscience et d'un amour mutuel. Lorsque je rentrais le soir de mon ouvrage, les soins empressés de ma femme devenaient ma récompense la plus recherchée et jamais elle ne se faisait attendre. Il me semblait, en la voyant près de moi, attentive et souriante, voir l'ange de la consolation descendu du ciel.

Si Marie me prodiguait les témoignages de sa tendresse, j'y répondais aussi de toutes les forces de mon âme; il eut fallu n'avoir ni cœur ni sentiment pour ne pas aimer une aussi bonne et gracieuse créature. Aussi, nos voisins nous citaient-ils comme un ménage modèle, et si quelque chose les étonnait, c'était de voir se prolonger cette tant douce et mystérieuse lune de miel dont la poétique dénomination exprime toutes les joies de la vie.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le cabaret me voyait rarement; on ne le visite que lorsqu'il n'y a pas de bonheur au foyer domestique.

Pendant les beaux jours d'été, nous allions le dimanche nous promener, soit à Vincennes, soit sous les ombrages du Luxembourg; alors nous redevenions enfants, nous courions sur la pelouse, comme le feraient de petits pensionnaires. Marie devenait d'une gaieté folle; nous formions des bouquets de fleurs champêtres, nous interroguions les marguerites dont les oracles nous trouvaient souvent incrédules; nous examinions avec intérêt les nids remplis de duvet, d'où une couveuse inquiète nous regardait. Ma femme aimait à s'en approcher discrètement, sans bruit, sur la pointe du pied, en retenant son haleine, tandis que de son doigt effilé posé

sur ses lèvres; elle m'invitait au silence, puis elle revenait vers moi un peu moins gaie. Je viens de voir, me disait-elle, un petit ménage comme le nôtre, même union, même amour, même fidélité; ils ont cependant un bonheur de plus: espérons.

Nos soirées d'hiver étaient également occupées d'une manière agréable, car je tenais à éviter la monotonie qui se fait ressentir même dans le bonheur. Le dimanche nous visitions ou nous recevions quelques voisins, gens laborieux comme nous et de la conduite la plus irréprochable. Le loto si calomnié, ou quelque autre jeu de même force était le prétexte de la réunion, où on bavardait sans déchirer personne et où quelques fois on chantait des romances achetées dix centimes au joueur d'orgue de barbarie. Ma femme avait une voix charmante, mais faible; elle chantait sans méthode, il est vrai, mais avec goût et sentiment; c'était tout ce qu'il fallait pour un auditoire peu connaisseur, mais sympathique.

Puis, lorsque rentrés à la maison, nous nous retrouvions seuls, je la priais de chanter pour moi la romance qui me plaisait le plus. Elle venait alors s'appuyer gracieusement sur mon bras, et, tandis que je passais mes doigts dans sa chevelure blonde et soyeuse, elle chantait avec une expression de tendresse qui me faisait répandre des larmes de bonheur.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi avec des alternatives tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Cependant, malgré le chômage, nous parvenions à vivre c'est-à-dire à ne pas nous endetter. Il est vrai que nous vivions avec une sobriété d'anachorètes, car le pro-

blème de la vie à bon marché n'est pas encore trouvé, surtout pour l'ouvrier qui, achetant au détail, paie tout le double de sa valeur et qui ne consomme que des produits avariés ou sophistiqués, grâce à l'incurie de l'administration.

Comme je vous l'ai déjà dit, ma femme était d'une santé délicate; elle cherchait à maîtriser et à me cacher le mal qui la consumait. Il fallut cependant s'arrêter, ses forces la trahirent. Le médecin que je consultai ne me dissimula pas qu'elle était atteinte d'une incurable maladie de langueur: cette révélation fut un coup de poignard pour moi.

Dès ce moment, il me fut impossible de travailler; je confondais une lettre avec l'autre: ma main distraite les laissait échapper du composteur. Mon cœur, ma pensée, tout était loin de là, dans la mansarde où je savais Marie seule, triste, abandonnée.

Dans cette situation, je dus quitter l'atelier et me renfermer chez moi pour donner des soins à ma femme. N'ayant pas d'économies, je me vis forcé de vendre, pièce à pièce, mon chétif mobilier, pour satisfaire toutes les fantaisies de la pauvre malade, et ici, je dois rendre un hommage éclatant aux sœurs de charité, ces admirables femmes si pleines de dévouement et d'abnégation: elles nous visitèrent souvent, nous vinrent en aide par tous les moyens, et cherchèrent à nous inspirer la résignation dans le malheur.

La prédiction du docteur se réalisa, j'eus la douleur de perdre ma femme; cette douleur-là, je renonce à la dépeindre: rien ne peut m'en consoler que l'espérance de nous retrouver un jour dans un

séjour inaccessible à la mort. Ainsi, de nouveau, je me trouvai pauvre, isolé, n'ayant plus un oreiller pour reposer ma tête ; car les maladies ruinent, vous le savez. Je fus chercher un asile dans un garni où je payais deux sous par nuit pour coucher sur un mauvais grabat, côte à côte avec des êtres aussi misérables que moi.



## CHAPITRE VII.

—  
1830.  
—

### DÉCEPTIONS ET MALHEUR.

*En avant ! marchons !  
Contre leurs canons ;  
A travers le fer, le feu des bataillons,  
Courons à la victoire.*

(C. de la Vigne.)

*Si la vanité ne renverse pas entièrement les  
vertus, du moins elle les ébranle toutes.*

(La Rochefoucault.)

C'était au mois de juillet 1830 ; tout était assez calme à la surface, les heureux du siècle se pressaient sur nos promenades publiques, les voitures brillantes brûlaient le pavé, les chevaux de luxe emportaient comme l'éclair les élégants cavaliers, on ne parlait dans le monde de l'aristocratie que de plaisirs et de jouissances. Le vieux roi Charles X, entouré de courtisans, ne voyant de près que la France officielle, jugeait le pays d'après les flagorneurs qui l'enivraient d'encens, et ne se doutait pas que les masses, saturées d'humiliations et menacées

des chaînes de l'ancien régime, frémissaient sous le joug, n'attendant que l'occasion de le briser.

La conquête d'Alger fit tressaillir tous les cœurs, en exaltant les sentiments belliqueux du pays; en cette circonstance, nos soldats n'eurent pas la douloureuse mission de combattre, comme en Espagne, des frères en libéralisme. C'était une victoire de la civilisation sur la barbarie, et la Cour y cherchait une victoire du despotisme sur la liberté. Le bandeau s'épaissit sur les yeux du roi, le cabinet fut saisi de l'esprit de vertige et d'erreur dont parle le poète : les ordonnances parurent.

Après un premier instant de stupeur, toute la population courut aux armes; le combat dura trois jours, et j'y brûlai plus d'une cartouche citoyenne. C'est là que je pus, pour la première fois, admirer la noblesse et la générosité du peuple, lorsqu'il est livré à ses propres instincts : c'est un point sur lequel je n'ai pas besoin d'insister.

Des hommes mal vêtus, pâles et hâves par suite de nombreuses privations, encore tout bouillants de l'ardeur du combat, respectèrent avec scrupule les propriétés, et ne laissèrent tomber de leurs bouches noires de poudre que des paroles de clémence; les aristocrates, au contraire, lorsqu'elles sont victorieuses, se montrent impitoyables.

Peu de jours après, le peuple avait abandonné le fusil et repris ses travaux, se confiant à de royales promesses qui devaient plus tard être trahies.

Depuis que je me trouvais à Paris, bien des fois mes pensées et mes souvenirs m'avaient transporté vers le petit coin de terre qui m'avait vu naître; aux

jours de tristesse et de découragement, j'aimais à songer à mon village, à notre pauvre chaumière où tant de fois ma mère m'avait endormi sur ses genoux : je croyais voir encore sa figure douce et pâle, ses grands yeux bleus qui me regardaient avec tant d'amour; elle déposait un baiser sur mon front, son souffle soulevait ma blonde chevelure, et un frémissement parcourait tout mon être. Alors des larmes s'échappaient de mes yeux, douces larmes qui s'écoulaient au souvenir d'une personne chérie.

Lorsque je rencontrais quelque soldat, enfant de mon pays, c'était un jour de fête pour moi : je l'accablais de questions sur les personnes et sur les choses, car même les objets inanimés deviennent précieux par les souvenirs qui s'y rattachent.

C'est ainsi que j'appris le départ du pays, pour venir habiter Paris, de madame de Montorgueil, à la suite d'un procès des plus scandaleux contre son mari. Cette union disproportionnée avait porté ses fruits naturels : la jeune femme s'était lancée à corps perdu dans un monde futile et léger, où la flatterie dénatura son caractère; elle devint coquette comme les femmes dont elle faisait sa société habituelle; à sa timidité succéda une assurance qui approchait de la hardiesse, et le marquis de Montorgueil ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'occupait pas la première place dans son cœur. Sa vanité, blessée plus que son amour, car il n'en avait plus qu'un faible reflet, ne garda aucun ménagement. Il eut la sottise d'éclater et de révéler au public malin un de ces secrets dont un mari prudent cherche toujours à épaissir les voiles. Lui aussi n'était pas sans reproches; mais fort

indulgent pour lui-même, il l'était très peu pour les autres. Si son âge avancé avait calmé des habitudes passablement régence, il était resté joueur effréné. Cette passion, la plus onéreuse, la plus insatiable et la plus sottise de toutes, le possédait corps et âme; il perdit une partie de sa fortune. Cette situation produisit son effet ordinaire : refroidissement, brouille, récriminations, mauvais ménage, procès qui révéla au public des faits d'une nature peu édifiante, car les avocats assez peu charitables ne laissèrent échapper aucune occasion de déchirer leur partie adverse.

Une séparation de corps et de biens fut prononcée. Monsieur resta dans ses terres, pour faire enrager les paysans; madame partit pour Paris avec sa fille, encore enfant. Deux ans après, la mort de son mari la laissa veuve et fort peu affligée.

Ce drame intime, qui me fut raconté dans tous ses détails, laissa dans mon âme une impression de profonde tristesse. Je disais avec Racine : « Comment en un plomb vil l'orpure s'est-il changé ? » et je me rappelais mon vieil ami Madec, me prédisant que la douce et timide Lydie serait entraînée sur la pente fatale de l'orgueil et des erreurs du grand monde.

La France avait changé de gouvernement; des cœurs généreux et confiants croyaient, comme Lafayette, avoir trouvé la meilleure République : erreur fatale, qui nous valut une nouvelle expérience de la foi que l'on doit avoir dans la parole des rois. Le peuple avait repris ses rudes labeurs, espérant que la charte, devenue une vérité, serait la source des institutions démocratiques indispensables à son bien-être.

Je cherchai aussi du travail et fus frapper à la porte de toutes les imprimeries de Paris. — N'ayant trouvé, pendant la première année, que des occupations temporaires, et étant fatigué de chercher inutilement une position fixe, je réunis plusieurs ouvriers, comme moi sans occupation, et je leur donnai connaissance d'un projet d'association que j'avais longuement élaboré, dans le but d'établir une imprimerie-fonderie économique et fraternelle. Mon projet fut approuvé dans son ensemble, la réunion nomma une commission pour examiner les détails, faire un rapport sur les améliorations à y apporter; puis s'occuper des voies et moyens, surtout de la question financière qui est toujours la plus difficile à résoudre.

Nous eûmes plusieurs séances et l'affaire marchait, lorsque tout à coup la police, faisant irruption dans nos demeures, nous jeta brutalement en prison, sans daigner répondre à aucune de nos questions. Quelques jours après, seulement, l'instruction m'apprit qu'on nous accusait de comploter contre le gouvernement et que, sous ce prétexte, que rien ne pouvait justifier, une nuée de sbires et d'estafiers avait été lancée contre nous, absolument comme cela se pratiquait sous le gouvernement déchu. La vérité, dans toute cette affaire, c'est que notre projet avait alarmé certains intérêts qui voyaient dans une association ouvrière le prélude de la chute des monopoles.

Il existait, alors comme aujourd'hui, quelques patrons pour qui l'ouvrier est une matière exploitable, absolument comme le serait une machine que l'on

brise pour la jeter au rebut, dès qu'elle ne rend plus autant de services. Pour ces hommes-là, qui sont tout aussi aristocrates que les ex-nobles, la pensée de voir l'ouvrier devenir un confrère, est un cauchemar d'autant plus insupportable qu'ils craignent, la diminution de leurs bénéfices.

Une dénonciation avait donc été faite à la police, qui s'empressa, comme de coutume, de préjuger en faveur des riches et des puissants. Des hommes en habit noir peuvent se réunir dans des cercles, convenir de leurs faits, tarifier le travail selon leur bon plaisir; mais l'homme en veste ou en blouse, s'il s'avise de convoquer ses camarades pour s'occuper des moyens de diminuer sa misère par le travail n'est qu'un séditieux. On nous le fit bien voir.

L'accusation de complot ne pouvait supporter un examen sérieux; rien, dans nos papiers ni dans notre conduite, ne pouvait la justifier: elle fut écartée. Mais l'important était d'empêcher le mauvais exemple de l'association ouvrière de porter fruit; il fallait l'étouffer en germe; c'est ce qui eut lieu, car nous fûmes renvoyés devant les tribunaux sous l'inculpation de coalition,

L'instruction traîna en longueur, et nous fûmes, pendant plusieurs mois, confondus avec des voleurs, des meurtriers, des hommes enfin dont toute la vie se passait dans les prisons et dans les bagnes. On ne faisait aucune distinction entre ces gens-là et d'honnêtes ouvriers dont le seul crime était de vouloir vivre en travaillant. Cela s'explique de reste, car nous avions encore les parquets et les juges de la restaura-

tion; le peuple avait oublié de nettoyer les écuries d'Angias.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous fûmes condamnés et que j'eus l'honneur, je m'en vante aujourd'hui que la République nous ouvre une ère nouvelle, d'être frappé de la condamnation la plus forte, comme auteur et promoteur du projet.

Pendant l'année que je passai en prison, je fus fort malheureux, car mes camarades étant eux-mêmes renfermés ou dispersés, ils ne pouvaient pas me venir en aide. J'étais donc réduit à l'ordinaire de la maison de détention, c'est-à-dire mal couché, mal nourri et livré aux plus tristes réflexions. Je bénissais presque le ciel d'avoir accordé à ma pauvre femme le repos de la tombe, puisqu'elle n'avait pas la douleur de me voir encore injustement persécuté.

A ma sortie j'étais faible, exténué, sans asile et dans la disposition d'esprit la plus triste. Pour la première fois, une pensée fatale, celle du suicide, fermenta dans mon esprit; je m'y complaisais; elle semblait me montrer le port après l'orage. Mais je ne tardai pas à reculer épouvanté, et je m'éloignais toujours du rivage de la Seine, pour éviter cette main invisible qui me poussait à transgresser la volonté de Dieu. La grande question de l'autre vie se dressait alors devant moi de toute sa hauteur, je croyais voir le juge suprême me demander compte d'un acte coupable, me reprocher d'avoir douté de sa miséricorde infinie. Oh oui, il faut qu'une bien grande douleur étreigne un homme plein de vie pour qu'il en cherche le terme dans les bras de la mort. La femme surtout, la jeune fille qui demande le repos au

brasier qu'elle allume dans sa mansarde a dû éprouver un de ces désespoirs profonds qui brisent le cœur, égarent la raison et ne peuvent être exprimés en aucune langue humaine. Que l'on recherche avec soin les causes qui ont conduit, pas à pas, ces tristes victimes au terme de leur existence, et l'on trouvera toujours que notre organisation sociale n'y est point étrangère.

Après avoir longtemps sollicité du travail dans les imprimeries, sans pouvoir en trouver, je m'adjoignais à un commissionnaire qui avait une nombreuse clientèle, pour porter les paquets et scier du bois.

Un jour, j'étais près de la porte d'un magasin en vogue, occupé à scier du rondin, lorsque je vis descendre d'une élégante calèche, une jeune femme, une petite fille de sept ou huit ans et un monsieur à la tournure militaire. Croyant reconnaître dans la dame Lydie de Coëtbihan, madame de Montorgueil; je me promis de l'examiner plus attentivement à sa sortie du magasin. Bientôt elle parut précédée d'un commis qui portait dans la calèche les objets qu'elle venait d'acheter. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était toujours la même physionomie fine et blanche, mais la timidité en était bannie et l'orgueil s'y montrait peint en caractères indélébiles. Mon cœur battait fortement en revoyant cette femme qui me rappelait tant de souvenirs de jeunesse, les plus doux de la vie, lors même qu'ils sont obscurcis comme les miens de nuages de tristesse et de larmes.

Madame de Montorgueil ayant tourné les yeux de mon côté, j'ôtai ma casquette et la saluai; elle dit quelques mots à l'oreille de son cocher qui était des-

cendu sur le trottoir : celui-ci s'approchant de moi, me demanda si je connaissais madame.

— Oui, lui répondis-je, depuis son enfance.

Je l'entendis alors qui disait : Faites approcher cet homme.

— Où donc m'avez-vous connue et qui êtes-vous, mon brave homme ? me dit-elle :

— Je suis Job, et je vous ai connue bien jeune.

Elle passa sa main blanche sur son front, comme pour y chercher un souvenir.

— Ah ! oui, dit-elle, je me souviens. Eh bien, qu'est-ce que vous faites à Paris ?

— Vous le voyez, madame, je gagne mon pain en travaillant, lorsque je trouve de l'ouvrage.

— Ah ! et vous buvez peut-être un peu, car vous ne paraîsez pas heureux.

— Oui, madame, répondis-je en rougissant, je bois de l'eau.

— Ah ! .... je ne dis pas cela pour vous désobliger... mais vous savez... dans le peuple... et vous êtes scieur de bois ?

— Non, madame, je suis typographe ; mais, en attendant une place qui m'est promise, je travaille au métier que vous voyez.

— Allons, c'est bien, mon ami... ayez toujours de la conduite, voilà une pièce de vingt francs que vous boirez à ma santé.

En parlant ainsi, elle tirait une pièce d'or de sa bourse. Je la refusai comme vous devez le penser.

— Madame, lui dis-je, vous vous trompez, je n'accepte rien de personne, je travaille.

— Ah ! reprit-elle en souriant j'oubliais, monsieur, que vous êtes fier.

— Oui, madame, surtout avec ma sœur.

— Votre sœur ?

— Notre ressemblance le dit assez.....

A ces mots, je vis une indignation mal contenue briller dans les yeux de la marquise : on abattit le marchepied de la voiture, et j'entendis la petite fille qui disait à sa mère : — N'est-ce pas, maman, que ce vilain homme sale n'est pas ton frère ? — Non, non, mon amour, dit-elle en l'embrassant, et caressant de ses doigts effilés les cheveux bruns qui se déroulaient en boucles ondoyantes sur les épaules de l'enfant.

La voiture partit, et je demeurai comme atterré de cette scène dont le cavalier qui accompagnait madame de Montorgueil était resté l'impassible témoin, se bornant à me regarder avec hauteur.

Mais à peine la voiture eut-elle fait cinquante pas, que les chevaux ayant pris peur d'une charrette se cabrèrent avec violence ; la voiture reculait ; une des roues était sur le trottoir, le cocher ne pouvant maîtriser son attelage, un malheur devenait imminent. Je m'élançai aussitôt, et, saisissant les rênes près du mors, je parvins, à l'aide de quelques autres citoyens, à retenir un instant les chevaux. Mais ces animaux étaient tellement effrayés, qu'ils se levaient sur les pieds de derrière en m'entraînant avec eux ; je retombai malheureusement, car ma main droite fut prise sous la roue et mutilée. La douleur fut si vive que je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, chez un pharmacien du voisinage, on m'apprit que la voiture

était repartie sans autre accident et que la marquise avait remis dix pièces d'or pour moi, en laissant l'adresse de son intendant qui était autorisé à m'en compter autant à ma sortie de l'hôpital.

Ma position était tellement déplorable, que je me vis dans la nécessité d'accepter cet or qui n'était d'ailleurs qu'une très faible indemnité d'un accident qui m'ôtait les moyens de travailler. En effet, il ne fallait plus penser désormais à la typographie, la raideur de mes doigts mutilés devenait un obstacle insurmontable.

A ma sortie de l'hôpital, je fus recevoir les dix pièces d'or ; l'intendant m'apprit que la marquise était allée habiter l'Italie et qu'elle avait fait vendre une partie de ses biens en France.

Ma position était plus difficile que jamais, car je n'étais pas homme à exploiter cette situation en écrivant à madame de Montorgueil pour solliciter des secours. Si j'avais trouvé du travail immédiatement, j'aurais distribué à de plus pauvres que moi l'argent que j'avais été contraint de recevoir.

Mon infirmité paralysait ma bonne volonté ; je ne pouvais même pas devenir ce qu'avec une triste justesse d'expression on appelle **un homme de peine**. Mon existence fut une espèce de problème pendant un grand nombre d'années ; mais je puis dire hautement que je parvins à rester honnête, probe et bon citoyen, pendant cette vie de Bohême à laquelle j'étais voué par la fatalité. J'usai de tous ces moyens d'existence appelés les petits métiers inconnus ; mais ceux seulement qui ne laissent aucune tache dans la vie, tout en procurant quelques ressources à la mi-

sère. Je me trouvai à connaître ainsi une grande quantité d'ouvriers des faubourgs qui m'initièrent à la propagande démocratique par laquelle on préludait au renversement d'un gouvernement parjure. Je connus, avant leur exécution, toutes les levées de boucliers qui agitèrent la capitale, en préparant les esprits au grand mouvement de 1848.

Les échecs étaient fréquents et prévus par les bons esprits; c'est toujours ainsi que cela se passe. Une, deux, trois, dix tentatives sont réprimées, la onzième éclate et emporte tout; c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Une des missions qui m'étaient dévolues par mes amis politiques, c'était de chanter des chansons patriotiques dans les cabarets des barrières et de la banlieue, ce qui n'était pas sans périls pour ma liberté, car la police nous traquait avec une grande activité. — Ce fut dans un de ces cabarets que je rencontrai un pauvre diable que j'avais connu en prison, lors de mon procès en coalition; il était à cette époque malade et sans un sou vaillant, je lui étais venu en aide autant que je l'avais pu. Depuis longtemps je l'avais oublié, lorsqu'il m'accosta, me demandant de mes nouvelles et m'offrant chaleureusement ses bons offices. Il n'eut pas besoin de m'attester ses bonnes intentions, car je pense comme Swift : **Toutes les fois que je trouve un pauvre diable reconnaissant, je songe que certainement il serait généreux s'il était riche.**

J'entrai, par son intermédiaire, dans une vaste filature de coton, un véritable enfer de l'industrie; c'est là que je vis, pour la première fois, cette triste milice de femmes, de jeunes filles et d'enfants, livrés

à un travail de tous les instants, de jour et de nuit, sans trêve ni repos. Pour ces malheureux êtres, pas de famille, pas de sourires, pas de ces joies du foyer qui consolent de tant de peines. Leurs oreilles ne sont frappées que du bruit strident des machines qui grincent et du roulement continu des milliers de bobines; l'atmosphère qu'ils respirent est embrasé et méphitique; rien ne détruit la monotonie de leur misérable existence, si ce n'est que l'on entend dire quelquefois : un tel a eu le bras broyé par la mécanique, la chaudière a brûlé un tel, un enfant est à moitié asphyxié, une jeune fille se meurt de la phtisie cotoneuse. — Et quelquefois le maître impitoyable reste impassible en présence de ces douleurs. — Oui, l'ouvrier, dans beaucoup de fabriques, est plus malheureux que le nègre esclave : ce dernier du moins est nourri par un maître qui a intérêt à augmenter ses forces; le rotin du commandeur se repose souvent; il voit des arbres, des fleurs, la mer bleue; il sent le soleil ruisseler sur ses membres de bronze; il danse aux jours de fête, et l'air circule sans altération dans sa poitrine. Oui, si l'on savait ce que coûte souvent de sang et de larmes le coton et la soie que l'on porte, on les jeterait avec indignation dans les flammes. La République bienfaisante réglera un jour l'abus du travail qui réduit l'homme à l'état de machine et le tue.

C'est elle qui prend la noble mission de rendre à l'homme sa dignité morale, en améliorant sa condition physique.

En effet, l'homme accablé par la misère, dès son enfance, abruti par un travail mécanique incessant,

devient timide, honteux même de sa position inférieure ; s'il absorbe une personne riche et bien vêtue, il le fait avec une humilité réelle ou feinte, comme s'il s'adressait à un être supérieur à lui. C'est la position de l'esclave en présence du maître.

La République veut que tout Français marche le front haut, que nul ne dépende que de la loi ; elle veut que tout citoyen soit sainement logé, vêtu convenablement et nourri d'une manière suffisante, car les logements humides et sans air, source de mille maladies, empêchent les forces de se développer, tandis qu'une nourriture insuffisante, appauvrissant le sang, laisse les hommes exposés à la fureur des épidémies.

Sous une République vraiment démocratique, les citoyens étant tous dans de bonnes conditions hygiéniques, le choléra n'eût pas fait le quart des victimes qui ont signalé son passage. On eût compris que le meilleur médecin n'est autre **qu'une bonne nourriture, des vêtements chauds, de l'air et de la propreté.** On pourrait ensuite fermer la moitié des hôpitaux et des prisons.

Mais je me suis éloigné de mon sujet ; j'y reviens.

Après avoir travaillé pendant quelques années dans cette fabrique, j'en sortis à la suite de la faillite du patron qui se retira en Belgique avec une assez ronde fortune. Les créanciers et les ouvriers s'arrangèrent comme ils purent.

Je me trouvai de nouveau presque sans ressources, car, malgré ma sobriété, je n'avais pu mettre de côté que soixante ou quatre-vingts francs ; condition en-

core plus avantageuse que celle de plusieurs pauvres diables chargés d'enfants.

Je trouvai bien quelques journées par-ci par-là, qui m'empêchèrent littéralement de mourir de faim ; mais je regardais l'avenir avec effroi. La vieillesse de l'ouvrier est un enfer anticipé ; c'est presque toujours la vie du mendiant et la mort dans un hôpital. Triste fin d'une existence de misère et de rudes labeurs ! Ah ! c'est pour lui surtout que la pensée d'une vie future et d'un monde meilleur s'offre comme une douce consolatrice, éloignant le vase d'absinthe de ses lèvres.

En 1846, le hasard, plus encore que la réflexion, me fit découvrir un moyen économique de cliquer les caractères d'imprimerie. Je savais que chaque jour on cherche à perfectionner ces utiles procédés, et surtout à éviter la mise de fonds considérable que les moyens connus nécessitent. Quelques expériences que je fis sur une petite échelle réussirent parfaitement ; mais je ne pouvais pas cependant me rendre un compte bien exact des résultats, et je travaillais avec le plus grand mystère, comme si j'avais fait de la fausse-monnaie, tant je craignais de voir un parasite s'emparer de mon secret. Il fallut bien cependant m'adjoindre quelqu'un qui eût des fonds suffisants pour terminer les expériences et établir une petite fabrique. C'était fort difficile à rencontrer, car l'ouvrier intelligent et laborieux n'a encore aucune institution de crédit. On trouve de l'argent pour des chemins de fer fantastiques, des mines problématiques et des opérations inqualifiables. Le gouvernement même vient en aide aux riches ban-

quiers, tandis que l'ouvrier ou le paysan ne trouve d'autre bourse que celle de l'usurier, et encore pas toujours.

Après avoir cherché longtemps, je fus mis en rapports avec un de ces êtres amphibies, qui, n'étant ni notaires, ni avoués, ni huissiers, font cependant, sous le nom d'agents d'affaires, un peu de tous ces métiers, au grand détriment des malheureux qui tombent entre leurs griffes : quand on sait comment Boileau définissait un intendant, quand on connaît l'histoire de voleurs racontée par Voltaire, on sait ce que sont en général les agents d'affaires.

Celui auquel je fus adressé demeurait dans un bouge décoré du nom de cabinet; c'était un petit vieillard sec, râpé, dont l'œil faux était presque caché sous des sourcils fauves; il avait le nez tout barbouillé de tabac, des mains longues et maigres d'une remarquable saleté.

Il me reçut d'un air important, me parla longuement de la rareté du numéraire, et termina enfin par me dire qu'il avait bonne espérance, mais qu'il fallait, pour qu'il pût parler avec fruit à ses capitalistes, que j'expérimentasse devant lui.

Quelques jours après, il vint chez moi, accompagné de son clerc, grand gaillard osseux et jaune, ayant toute la désinvolture d'un marchand de chaînes de sûreté; bottes éculées, pantalon frangé, col de chemise absent, chapeau indescrivable.

En voyant cet étrange acolyte, je me demandai s'il habitait dans la forêt de Bondy. Enfin, mon agent d'affaire me rassura en me disant qu'il avait un millionnaire fort bien disposé pour mon affaire. Dans

ma naïve confiance, je fis devant lui toutes les expériences dont il prit des notes, après avoir exécuté lui-même.

Il partit alors en me promettant toute son activité et ses bons soins. Mais les semaines et les mois s'écoulèrent, rien ne vint; j'allais quelquefois chez l'agent d'affaires, il était toujours absent, et je ne rencontrais que le grand escogriffe qui me recevait assez brutalement. Enfin, un jour il me dit que monsieur n'avait encore rien trouvé, et que je lui devais cinquante francs pour ses recherches et démarches. Je me récriai; pour toute réponse, le clerc, se munissant d'un gourdin, m'invita à passer la porte, en me disant que si je ne payais pas, on me ferait des frais. Je me retirai.

Près de six mois avaient été perdus ainsi en prétendues démarches; il fallut me mettre de nouveau en campagne. Je trouvai un ancien prote d'imprimerie, qui, possédant quelques fonds, se décida à mettre mon projet à exécution.

Nous nous mîmes activement à l'œuvre, et nous commençons à vendre nos premiers produits, afin de prendre un brevet avec nos petits bénéfices, lorsque nous reçûmes une assignation; on pratiqua une saisie dans la fabrique, et on nous fit un procès en vertu d'un brevet d'invention pris il y avait cinq mois.

Je vis alors clairement que mon agent d'affaires, en véritable pirate, s'était emparé de ma propriété et en avait trafiqué.

Nous plaidâmes; mais nous avions le fait contre

nous, et ce fut en vain que je racontai comment j'avais été trompé, nos adversaires triomphèrent.

J'étais désespéré ; j'accusais la providence, la société, moi-même ; enfin je devins à moitié fou de douleur et de colère pendant plusieurs jours.



## CHAPITRE VIII.

1848.

### RÉVOLUTION.

*Liberté ! liberté chérie !  
Combats avec les défenseurs.*  
(Marseillaise.)

*O mes pères, venez, prenez-moi par la main !  
De la Bastille encor savez-vous le chemin ?*  
(Barthélemy.)

Cependant les événements politiques se pressaient et allaient bientôt régénérer la vieille société.

Louis-Philippe, confiant dans sa politique et sa fortune, levait peu à peu le masque qui l'avait fait accepter quoique Bourbon, lorsque Lafayette dans sa candeur eut prononcé ces décevantes paroles :  
**Voici la meilleure des républiques.**

Ce n'était plus le roi citoyen se promenant dans Paris, le parapluie sous le bras et donnant la fraternelle poignée de main à l'ouvrier et au garde national.

Louis-Philippe jouait à l'absolutisme, il eut dit volontiers comme Louis XIV : L'état c'est moi ; il avait une cour, une aristocratie tout aussi avide et flagorneuse que celle des anciens rois. Une partie des ex-nobles allaient à la cour, car pour beaucoup d'entre eux, une livrée et des courbettes sont une nécessité ; il leur faut un maître quelconque, fût-il illégitime.

Le duc de Nemours, aussi, avait sa petite cour encore plus épurée, plus insolente et plus rampante que celle de son père. Ici la haute bourgeoisie était à peine regardée ; on en riait tout haut ; on ne se gênait guère envers les Turcarets et les messieurs Jourdain.

Entourés de cette race vénale et corrompue, les hôtes des Tuileries ne voyaient la France que dans ce monde officiel, vivant des sueurs du peuple.

Aussi rien ne troublait la sécurité, ni les fêtes du roi et des princes. Ils étaient forts de leurs alliances à l'étranger, d'une armée formidable, du dévouement apparent des chambres et des fonctionnaires qui rampaient à plat ventre dans les antichambres.

Louis-Philippe avait justement prévu que les légitimistes, cessant de bouder, se rallieraient peu à peu à sa fortune. Pour lui c'était une question de temps ; déjà plusieurs d'entre eux avaient oublié leur idole.

Les royalistes, en effet, quelle que soit leur couleur, en les prenant en masse n'ont pas de principes mais des intérêts.

Ils finissent tôt ou tard par se rallier à tout pouvoir de fait, excepté à la République qui repousse seule les inégalités sociales.

Les royalistes se composent généralement :

De gens qui ont des richesses et veulent des honneurs et des titres ;

De gens qui ayant des honneurs et des titres veulent des richesses ;

De gens à vendre au plus offrant ;

Ils se rallient tôt ou tard à tout maître qui peut distribuer un budget, des places, des titres, des cordons.

La République ne se rallie pas, elle commande à tous de par la loi.

Louis-Philippe comptait donc sur ses fêtes et ses salons pour se faire pardonner sa haute fortune, en jetant une part du gâteau à toutes ces avidités corrompues et courtisanesques.

Oui, mais derrière cela, il y avait la garde nationale froissée, indignée de toutes ces lâchetés exhumes du passé. On payait les services qu'elle avait rendus à l'ordre par l'ingratitude et l'oubli ; elle voyait des aristocraties surgir comme de mauvaises herbes parasites, et ses instincts de radicalisme en étaient révoltés.

Le peuple des villes et des campagnes aussi, ne voyait-il pas chaque jour le joug s'apesantir ? Une multitude de petits tyranneaux, fonctionnaires de toutes les couleurs, fonctionnaient si bien qu'ils desséchaient les sources de la prospérité publique, vivant dans le luxe, la mollesse et la linéantise, tandis que le peuple travaillait nuit et jour pour payer un budget qui chaque année allait en augmentant.

On n'avait pas oublié les mystères de Chantilly qui

avaient frappé les esprits lors de l'inauguration du nouveau règne.

L'abandon de la Pologne et les ridicules démonstrations de la chambre à son sujet, les affaires d'Espagne et de la Suisse avaient froissé nos instincts nationaux, en nous faisant courber le front devant l'étranger. La voix de la France qui doit se faire entendre haut et ferme était devenue tremblante.

L'affaire importante pour Louis-Philippe était d'être admis dans la famille des rois et de bien établir ses enfants. Pour arriver à ce but il faisait bon marché des libertés de la France et de la dignité nationale.

La cour dansait, la noblesse dansait, l'administration dansait ; d'imbécilles et glorieux bourgeois se pavanaient avec un bout de ruban, mais le peuple bouillonnait dans le cratère du volcan.

Nous connaissions la valeur des soi-disant hautes classes qui ont des prétentions au monopole des vertus ; la *Gazette des Tribunaux*, indiscreète révélatrice, nous montrait chaque jour le crime sous le velours et le vice couvert de soie. Le peuple ne daignait plus haïr ces gens-là, il les méprisait comme on méprise les sycophantes, les pharisiens et les jésuites.

En effet, quel autre sentiment peut-on éprouver pour ces affaires de pôts de vin, de vaisseaux de carton, de privilèges de théâtres concédés à des journalistes vendus ; aux affaires Teste et Pellaprat ; à ce prince escamoteur de jetons ; à cet aide-de-camp du duc de Nemours, tricheur au jeu ; le tout couronné par l'horrible drame de l'hôtel Praslin ?

Tout alors était à vendre ; les consciences se tarifaient ; les préfectures, les recettes particulières se payaient en billets de banque, ou en douces faveurs dont des maris complaisants détournaient les yeux pour la forme.

Tandis que tout cela se passait dans les hautes sphères, le peuple nettoyait ses armes et faisait des cartouches.

Les banquets, vous le savez, devinrent à cette époque une agitation politique et légale, un moyen dont on se servait pour signaler au pouvoir l'abîme vers lequel il marchait à grands pas. Un grand nombre de citoyens, se faisant encore illusion, pensaient que le gouvernement ouvrirait enfin les yeux, ferait de larges réformes, puis viendrait s'appuyer sur le peuple et la révolution.

Nous autres ouvriers, nous ne partagions pas ces espérances, car nous savions que toute réforme concédée n'est qu'une tromperie ; il faut les arracher à la pointe de la baïonnette et à la fumée de la poudre.

Un soir, un de mes camarades, surnommé Maza-gran, vint me prendre dans ma chambre, peu après la sortie des ateliers.

Job, me dit-il, d'une voix émue par la colère, il va y avoir du nouveau ; ces gredins d'aristocrates veulent décidément nous baillonner, mais les sections sont à leur poste et nous verrons bien !

— Que s'est-il donc passé depuis ce matin ?

— Tu sais que demain doit avoir lieu le banquet du douzième arrondissement ?

— Oui.

Eh bien, Hébert a déclaré à la chambre qu'il n'au-

rait pas lieu et ce gros Duchâtel est venu dire en face de tous ces beaux messieurs qu'il ferait dissiper la réunion par la force.

— Et, sans doute, les députés ont déclaré qu'ils s'y rendraient tous ?

— Non pas, ils ont beaucoup parlé, beaucoup parlé, et Barrot, lui même, bat en retraite de crainte de voir commencer la danse de casse-bras, par humanité, dit-il : mais tout cela c'est de la phrase ; nous irons à nos risques et périls ; il faut apprendre aux danseurs des Tuileries qu'ils ne sont que les serviteurs du Peuple Souverain.

Lamartine, lui, a juré qu'il se trouverait au poste de l'honneur, dût-il être seul. D'autres, je l'espère, suivront son exemple, il y en a déjà dix-huit qui en ont pris l'engagement.

— Dis donc, mon vieux Mazagran, est-on bien décidé à la résistance ?

— Jusqu'à la mort !... maintenant, viens avec moi, rue du Temple, tu sais, où nous avons vu, il y a quelques années, Raspail et le brave Kersausic, ton compatriote, avant qu'il ne fût forcé de s'exiler ?

— Allons !

Partant aussitôt, nous nous rendîmes lentement en remontant le boulevard jusqu'à la maison où nous devons trouver une conférence des chefs de sections. On y adopta à l'unanimité la résolution de combattre jusqu'à la dernière extrémité pour soutenir les droits du Peuple et nous apprîmes avec satisfaction qu'une sourde fermentation régnait aussi dans les rangs de la garde nationale.

En revenant vers le faubourg nous aperçûmes des

groupes stationnant en face de larges affiches que l'on venait de placarder ; éclairés par quelques bouts de chandelle, des lecteurs improvisés donnaient connaissance au public d'une proclamation menaçante contre les attroupements. Des sifflets protestaient contre cet ultimatum qui était aussitôt déchiré et foulé aux pieds.

Il n'y avait, du reste, aucun déploiement apparent de force armée, mais nous savions que Paris contenait plus de vingt-cinq mille hommes de troupes, que l'artillerie de Vincennes était sur le qui vive et que quarante mille hommes des garnisons voisines, infanterie et cavalerie, pouvaient en peu de temps franchir l'enceinte de la ville.

Mais nous comptions sur Dieu et la bonté de notre cause.

Le lendemain le temps était sombre, un ciel gris couvrait toute la ville, rien ne trahissait l'émotion du Peuple ni les craintes du pouvoir.

Vers dix heures cependant des ouvriers en blouse, des gardes nationaux en uniforme, descendus dans la rue, prenaient paisiblement et isolément la route de la place de la Concorde ; ces petits groupes affluant de toutes les directions, ne tardèrent pas à former une masse compacte et mobile au-dessus de laquelle on voyait étinceler les casques des dragons et des municipaux qui empêchaient les abords du pont ; derrière eux encore on apercevait une forêt de baïonnettes et de sabres.

Une colonne d'étudiants venant du Panthéon arriva bientôt à la Madeleine, en chantant la Marseillaise, des milliers de citoyens se joignirent à ces jeu-

nes patriotes, puis tous s'ébranlèrent en marchant avec ordre vers la chambre des Députés ; ils faisaient entendre alternativement la Marseillaise et le Chant des Girondins.

Cette colonne ayant trouvé au pont de la Concorde un obstacle insurmontable s'arrêta. Bientôt des charges furent faites ; la garde municipale fit évacuer la place par la foule frémissante de colère et d'indignation. Une vieille femme avait été tuée et un homme blessé fut transporté chez un pharmacien de la rue Saint-Honoré. L'irritation de la foule s'accroissait à chaque instant de l'attitude provocatrice de la garde municipale dont les cavaliers la poursuivaient le sabre haut jusque sur les trottoirs. Un autre spectacle acheva de l'exaspérer, ce fut la présence de quelques compagnies d'élite de la ligne qui portaient derrière le sac des pics et des haches pour enfoncer les portes. La foule y vit la menace d'une guerre d'extermination, et elle l'accepta.

Des commencements de barricades eurent lieu dans la journée sur plusieurs points de Paris ; quelques coups de feu furent échangés, nous brisâmes les grilles de l'Assomption et du Ministère de la Marine, pour nous armer de barres de fer et, le soir, nous regagnâmes les faubourgs par nos rues tortueuses, après avoir incendié un corps de garde et des masses de chaises aux Champs-Élysées. Pendant la nuit, nous fîmes des barricades dans les rues étroites à l'aide de charriots renversés et de pavés entassés à la hauteur d'un premier étage. On confectionna des cartouches ; hommes, femmes, enfants, tout le monde y travailla.

Des hommes intelligents et résolus allaient en reconnaissance pour étudier les dispositions des troupes et activer la défense ; d'autres sortant de Paris furent dans la banlieue enlever des armes, se formèrent en colonnes et bivouaquèrent militairement en attendant le jour.

Pendant la journée une multitude d'engagements partiels eurent lieu sur plusieurs points de la ville ; des milliers de tirailleurs surgissaient dans tous les quartiers, se dispersaient, puis se réunissaient de nouveau comme par enchantement.

Aux cris : **A bas les ministres ! A bas les municipaux !** venaient se joindre ceux de **Vive la ligne ! vivent les dragons !** Ces soldats, en effet se montraient généralement modérés ; on lisait sur leurs physiologies graves et tristes qu'ils accomplissaient péniblement un devoir que leurs cœurs français repoussaient ; ils se rappelaient qu'ils étaient peuple, qu'ils voyaient devant eux des frères dont ils avaient partagé toutes les misères et au milieu desquels ils devaient rentrer un jour.

Dans cette journée le peuple fit des progrès ; le réseau des barricades marquaient la conquête de chaque rue, s'avancait vers les Tuileries et l'Hôtel de Ville, où le pouvoir avait concentré une véritable armée munie d'une formidable artillerie.

Cependant, vers le soir, le bruit se répandit et fut bientôt confirmé que le roi, effrayé surtout par l'attitude de la garde nationale qui criait : **Vive la Réforme !** avait cédé et constitué un nouveau ministère. Aussitôt une partie de la ville, spontanément illuminée, offrit aux regards un spectacle féérique :

la joie se peignait sur les visages ; toute la population circulait dans les rues comme dans un jour de fête.

Les républicains seuls (et le nombre en était grand) ne partageaient pas cette allégresse. Des flots de sang avaient coulé, des centaines d'hommes étaient morts en combattant vaillamment pour la Liberté, et ces sacrifices héroïques allaient être inutiles. Telle était la pensée dominante parmi eux, car ils savaient, par une triste expérience que le pouvoir ne recule jamais que pour mieux avancer, et que s'il est un principe d'une incontestable vérité, c'est que : **lorsqu'on a tiré l'épée contre lui, il faut jeter le fourreau.**

La pensée contraire dénoterait une véritable niaiserie.

Nous n'acceptons pas, nous, cette transaction et le hasard précipita la marche des événements.

Vers dix heures du soir, une colonne éclairée par des torches venant des faubourgs remontait les boulevards. Arrivée à l'Hôtel des relations étrangères, elle rencontra un bataillon de troupes de ligne qui barrait le passage ; le cheval de l'officier supérieur qui commandait ce bataillon se cabra, effrayé par la vue d'un drapeau rouge. L'officier rentra dans les rangs ; aussitôt les armes s'abaissèrent, une détonation se fit entendre et la chaussée fut jonchée de morts et de blessés. Un mouvement de panique eut lieu, les citoyens, sans armes, prirent la fuite dans toutes les directions en faisant entendre des cris de vengeance.

Bientôt la foule se reforma, les cadavres furent entassés sur des tombereaux, et le cortège funèbre,

à la lueur rougeâtre des torches, se dirigea d'abord vers les bureaux du National, puis tout le long des boulevards, jetant partout l'horreur et le désir de la vengeance.

Dès ce moment, Paris fut une vaste fournaise en fermentation ; tout le monde courait aux armes et le tocsin de tous les clochers annonçait la chute d'une royauté.

Chose étrange ! ... on reposait en pleine sécurité dans la demeure royale, lorsque des milliers d'hommes résolus, suivis d'autres milliers d'hommes, venaient à flots pressés l'investir et l'envahir. La garde nationale aussi, qui jusqu'à ce moment avait temporisé, prit les armes et se porta en masse à la conquête de la liberté. Les troupes, immobiles au milieu de cette grande manifestation nationale, perdues parmi des milliers de barricades, sans ordres, sans direction, ne pouvaient opposer une résistance utile. Aussi étaient-elles avec l'insurrection qu'elles regardaient faire.

Au Château-d'eau, en face du Palais-Royal, le poste fortifié fit seul une résistance sérieuse et nous tint en échec pendant une partie de la matinée ; la fusillade, vive et sans interruption, décimait nos combattants dont les balles s'aplatissaient sur d'énormes pierres de taille, sans pouvoir atteindre un ennemi invisible.

La galerie d'Orléans était transformée en ambulance et le docteur Pellarin, notre digne compatriote, en établit une autre dans la boutique d'un marchand de vin où il donna des soins pressés aux blessés. C'est-là que fut transporté le général

Lamoricière, blessé lui-même au moment où il essayait de faire cesser le feu.

Enfin, des voitures royales et des matières combustibles ayant été transportées contre le poste, par des hommes courageux qui bravaient une grêle de balles, on y mit le feu. Alors un spectacle étrange, affreux s'offrit à nos yeux. Des tourbillons de flammes, une fumée noire, épaisse, fétide, enveloppèrent la petite forteresse d'où partaient des éclairs qui donnaient la mort. L'incendie s'y développa, rugit sous les voutes, déchira la toiture qui bientôt s'abyma au milieu d'un nuage d'étincelles. La résistance cessa ; une partie des militaires avait fui par des cours de derrière ; d'autres avaient péri sous des décombres enflammés. Triste résultat d'une défense aveugle mais héroïque que les vainqueurs admirèrent.

Tandis que ces faits se passaient, des masses armées se portaient aux Tuileries par d'autres directions et les envahissaient. Le roi, pressé par les événements, avait perdu le sangfroid qui le caractérisait.

M. Thiers crut pouvoir, par une proclamation, endormir la vengeance du peuple ; il était trop tard. Tandis que tout était trouble et confusion au château, l'insurrection marchait toujours. Louis-Philippe, balotté entre la crainte et l'espérance, tombait de concessions en concessions. Enfin, Emile Girardin parut comme le spectre de Banco, et parla d'abdication. Le roi hésita, mais le peuple frappait aux portes ; la fusillade faisait vibrer les vitres ; les minutes devenaient des heures. Louis-Philippe, accablé, vaincu, donna le bras à la reine et quitta les

Tuileries en fugitif pour n'y plus revenir. Je me trouvais au château, lorsque le peuple y entra d'un côté, tandis que la troupe se retirait de l'autre, pour se masser sur la place de la Concorde et dans les Champs-Élysées. Tout fut brisé, saccagé, lacéré ; tableaux, statues, meubles, livres, papiers, objets de luxe : rien ne fut respecté. On brisait, mais on ne volait pas.

Ce fut alors qu'un ouvrier, tenant à la main un drapeau rouge, monta sur le trône avec ses souliers couverts de boue et, le premier, proclama la République. Au même instant un coup de fusil brisa le buste du roi.

Vous savez que le trône fut alors arraché, porté sur la place de la Bastille et brûlé aux acclamations d'une immense population.

Vous n'ignorez pas non plus ce qui se passa à la Chambre, les discours prononcés pour ou contre la régence ; l'attitude pleine de dignité de la princesse Hélène qui s'y trouvait avec ses deux fils et le duc de Nemours. Mais, tandis qu'au milieu d'une vive émotion, on faisait des discours, on proposait des expédients, le peuple, lui qui parle peu, mais qui agit beaucoup, fit lui-même ses affaires, marcha, envahit la Chambre, dispersa les députés, repoussa toutes les transactions, nomma un gouvernement provisoire qu'il installa à l'Hôtel de Ville, et fit proclamer la République.

Ainsi fut rapidement terminée cette révolution d'où date un ère nouvelle pour l'humanité.

Louis-Philippe et sa famille parvinrent à se ré-

fugier à l'étranger et le peuple, généreux dans sa victoire, respecta leur infortune.

Tandis que la révolution marchait ainsi dans Paris à pas de géant à la conquête de la liberté, il me sembla qu'une nouvelle vie m'était donnée. L'énergie redoubla mes forces et l'exemple des actions héroïques dont je fus témoin exalta mon courage au plus haut point.

Des enfants, des femmes jeunes et délicates bravaient sans sourciller les dangers les plus grands et puisaient dans l'exaltation de leurs sentiments une intrépidité qui serait enviée par les vieux soldats. Je vis, entre autres, mademoiselle Lopez, actrice de l'Odéon s'élançant sous une grêle de balles, relever des blessés et les conduire chez elle pour leur prodiguer les soins les plus dévoués.

Par un hasard très grand, j'avais rencontré la veille mon agent d'affaires, qui, pâle et défait se glissait le long des maisons de la rue Montmartre. Comme je tenais à la main mon fusil noirci par la poudre, le misérable en m'apercevant se mit presque à genoux, car ces gens-là, si arrogants dans leur cabinet, sont d'une lâcheté révoltante, lorsqu'ils se trouvent face à face avec un honnête homme qu'ils ont spolié.

Au premier moment la colère s'empara de moi, mais, à l'instant même, des sentiments plus élevés prirent le dessus. Je regardai une facile vengeance comme indigne du noble caractère d'un républicain ; je me contentai de lui faire du doigt un signe impératif qu'il comprit en se retirant immédiatement.

La République proclamée fit briller à mes yeux un rayon d'espérance ; n'est-elle pas pour le peuple un véritable Messie ? Son avènement, inattendu par une grande partie de la population, fut bientôt regardé comme la circonstance la plus heureuse pour la cause de l'ordre. Les masses l'acclamèrent avec enthousiasme ; les classes bourgeoises, le clergé, l'ancienne aristocratie même, dans la personne de plusieurs de ses membres, lui rendirent un hommage plus ou moins sincère.

Les royalistes qui, peu de jours auparavant, fanfaronnaient comme de coutume, ne parlaient que de chasser le peuple à coups de cravache, avaient disparu comme en 1830. Leur dévouement pour les deux dynasties s'était donné carrière en menaces de matamores ; mais la prudence arrêta leur ardeur guerrière. Ils disaient, il est vrai : Faites avancer des canons, portez les régiments sur la ligne, mais ils se gardèrent bien de s'y joindre et d'aller se faire tuer sur les marches du trône.

Les seuls défenseurs des deux royautés malheureuses furent quelques soldats, enfants du peuple, enchaînés par la religion du drapeau ou de la reconnaissance.

Les autres aimèrent mieux aller boudier ou intrigailler dans leurs châteaux.

A-t-on vu ces hardis légitimistes en 1830, ces ardens orléanistes en 1848, qui se prétendent si nombreux à Paris, quitter leurs hôtels, descendre dans la rue et venir, le fusil au poing, se joindre aux troupes qui défendaient le château pour leur communi-

quer leur ardeur belliqueuse ? Mon Dieu non ; ils avaient disparu.

C'est cependant ainsi qu'ils pouvaient par des faits prouver leur inaltérable attachement à la cause de leurs rois. Mais ils aimèrent mieux se claquemurer, car la populace est si brutale que ce serait se compromettre que de vouloir lutter contre elle. Alors seulement chacun

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Puis, comme le dit Barthélemy :

Puis, quand la rue est calme et la ville seraine,  
Le noble chevalier redescend dans l'arène ;  
Il vient au Luxembourg maudire nos exploits,  
Il pleure sur les lys dont la tige est coupée,  
Et jette fièrement le poids de son épée  
Dans la balance de nos lois.

La duchesse de Berry a pu avoir, en 1831, la mesure du dévouement des héroïques défenseurs de l'autel et du trône ; on sait l'insuccès de toutes les tentatives pour grouper autour d'elle une armée vendéenne et bretonne : on commence à y voir clair dans l'Ouest.

Vous savez les événements qui se succédèrent à Paris, dans les départements et à l'étranger. L'étincelle électrique parcourut rapidement toute l'Europe. Les tyrans pâlirent sur leurs trônes ébranlés ; les peuples comme Spartacus brisèrent leurs chaînes séculaires et s'en firent des armes. Si notre gouvernement eut montré à cette époque la moitié de l'énergie que développa la Convention, s'il avait agi au lieu de discourir et de faire des bulletins, l'affranchissement de l'Europe était assuré. Mais, malheu-

reusement le gouvernement provisoire n'eut pas l'intelligence de la situation révolutionnaire : rempli de bonnes intentions, il hésita, se montra optimiste et joua le même rôle que Lafayette après la révolution de juillet.

Vous connaissez aussi les journées à jamais funestes de juin, œuvre de la misère et de l'imprudence gouvernementale. Je me trouvais à Paris, lors de cette affreuse bagarre qui fit saigner mon cœur patriote.

Peu de jours après, le hasard me fit rencontrer quelques gardes nationaux bretons qui faisaient le service dans le quartier des Petits-Pères. Nous fîmes connaissance, et comme j'exprimais le regret de n'avoir pas vu mon pays depuis longtemps, quelques uns d'entre eux me proposèrent de faire ce voyage à leurs frais, en apôtre de la démocratie. Leur but était de faire faire en Bretagne une propagande active dans l'intérêt de la République, comme gage d'ordre et de conciliation. Il fallait faire comprendre à nos villageois que la République est toute dans leur intérêt, mais qu'il était nécessaire, pour qu'elle portât des fruits qu'elle fut dirigée par des républicains.

Il n'y a pas de paysan qui ne sache fort bien qu'un champ cultivé par des avocats et des notaires ne produirait rien ; il faut des laboureurs pour cela.

Je partis donc pour la Bretagne, avec la mission politique qui pouvait m'être la plus agréable, celle d'éclairer mes concitoyens en combattant par de simples et franches paroles les efforts de la réaction et des royalistes qui, s'unissant dans un but de destruction, calomnient la République et la Constitu-

tion qui en est la base impérissable.

Il serait impossible de vous dire le bonheur que j'éprouvai en revoyant mon village. Comme nous étions dans la belle saison, la campagne étalait une luxuriante végétation ; la verdure était d'autant plus belle et les fleurs avaient d'autant plus de fraîcheur que nous étions éloignés des routes nationales dont la poussière flétrit ce qui les approche. D'ailleurs, nous avons rarement en Bretagne un ciel brûlant ; les pluies bienfaisantes, les rosées et la brise de mer alternent pour empêcher la température de s'élever comme dans le centre de la France.

Il en résulte une verdure plus durable et des parfums plus doux dans nos campagnes. A l'odeur un peu amère des genêts à touffes d'or, à celle de l'aubépine blanche, avaient succédé les parfums des sureaux dont les larges fleurs s'épanouissent dans nos haies à côté du chèvre-feuille et de l'églantier.

J'éprouvais un sentiment de bonheur si vif en revoyant certains lieux, que j'avais peine à m'en arracher. Près de l'ancienne demeure de Madec, il existe un site ravissant comme on en va chercher souvent bien loin, en Suisse ou en Italie. A chaque pas la perspective y change, tantôt âpre et sauvage comme pourrait le désirer un Salvator Rosa, tantôt verte, riante, agreste comme une œuvre de Berghem ; ici on voit une vallée profondément encaissée, des rochers abruptes couverts de mousses jaune ou vert-éméraude ; dans leurs anfractuosités, des houx et des bruyères à fleurs de pourpre : la rivière resserrée fuit en mugissant, puis, à quelques pas plus loin, elle étend ses eaux aussi paisibles que limpides

dans de vastes prairies que l'iris, la marjolaine et le myosotis émaillent successivement. Plus loin un vieux château dont les tourelles dominant les bois, plus loin encore les montagnes d'Arré dont les cimes nues et pelées bornent l'horizon en se confondant avec le ciel.

Il me fallut cependant m'éloigner de mon Arcadie et regagner la ville, l'inexorable nécessité et la politique l'exigeaient. Je le fis, mais en soupirant, tant il est dans ma nature d'aimer le calme et les douces émotions du cœur.

Je me mis donc à la disposition des patriotes du pays qui me firent l'accueil le plus franc et le plus loyal.

Nos réunions furent fréquentes et nous convînmes que je commencerais ma mission dans mon village même qui se trouvait toujours sous l'empire de l'aristocratie et la fêrule du curé. Ce dernier loin de s'améliorer était devenu le type des réactionnaires.

Nous convoquâmes les villageois pour le dimanche au soir.



## CHAPITRE IX.

### PROPAGANDE.

*Quand vous êtes enclume, prenez patience; quand vous êtes marteau, frappez droit et bien.*

(Proverbe arabe.)

Mon public était presque exclusivement composé de cultivateurs auxquels s'étaient joints quelques ouvriers de la ville ; j'étais certain de la sympathie de ces derniers ; mais je craignais les habitants de la campagne qui, vivant isolés, sans autres rapports entre eux que ceux d'affaires, étaient beaucoup moins au courant des questions politiques dont ils ne comprenaient même pas toute la portée pour leur avenir. Je n'ignorais pas d'ailleurs que j'avais été noirci à leurs yeux, car la calomnie marche vite : et qu'on m'avait déjà représenté sous les couleurs les plus odieuses.

Il fallait donc un certain courage pour se faire l'apôtre de la République, devant un auditoire ainsi prévenu contre elle et dont les intentions hostiles, à mon égard, ne se dissimulaient pas.

Cependant je comptais si bien sur le bon sens du peuple, que je ne doutai pas un seul instant de mon succès si je parvenais à me faire entendre sans une opposition trop vive.

Lorsque j'arrivai dans la grange où se tenait notre club improvisé, je fus contraint de fendre la foule qui s'y pressait, au milieu de laquelle je reconnus notre recteur qui me fit le plus agréable sourire, en me souhaitant le bon jour, ce qui m'indiquait quelque trahison inévitable.

Les cultivateurs me regardaient avec une curiosité fort embarrassante pour moi. Plusieurs disaient : — Tiens ! c'est le petit Job. — Je crois, Dieu me pardonne, que c'est le fils de la pauvre Yvonne. Ainsi parlaient quelques anciens qui m'avaient connu dans ma jeunesse ; il y en eut même trois ou quatre, vieux amis de Madec, qui vinrent me presser la main. Cet accueil de quelques-uns m'ayant encouragé, je montai sur un banc.

— Mes amis ! mes frères ! m'écriai-je. Aussitôt le recteur ayant levé la main : Taisez-vous ! — Retournez à Paris ! — Laissez parler ! — Si ! — Non ! Telles furent les exclamations qui se croisèrent, et il en résulta un grand tumulte. Enfin, un riche fermier, très considéré dans le pays, ayant fait signe qu'il voulait parler, le silence se rétablit : — Laissez-le donc dire, pourquoi sommes-nous venus ici, si ce n'est pour l'écouter ? S'il parle mal, on pourra lui répondre ; mais il ne faut pas juger sans entendre.

Des cris : Bien ! bien parlé ! furent alors proférés de toutes parts. Le silence se rétablit et le recteur par-

tit en laissant voir sur sa physionomie empourprée le dépit et la colère.

— Ecoutez ! m'écriai-je aussitôt, je ne viens pas ici vous faire des phrases, mais vous apporter la vérité.

La République existe ; beaucoup sont prévenus contre elle, parce qu'elle est calomniée ou parce qu'ils ne la comprennent pas. Je veux la justifier à vos yeux et vous démontrer, clair comme le jour, que c'est la forme de gouvernement la plus favorable non seulement à votre dignité, mais encore à vos intérêts ; il faut pour cela remonter un peu loin, mais je ferai en sorte d'être bref.

Vous avez tous entendu parler du bon vieux temps, du temps féodal où le roi n'était que le premier parmi les seigneurs ; où ces derniers, bardés de fer, réfugiés dans ces donjons dont nous voyons les ruines sur les rochers escarpés, n'en sortaient que pour piller le paysan, détrousser les marchands et commettre des actes d'un brigandage rendu légal par les institutions. Alors chaque ville était dans la nécessité de s'entourer d'une enceinte de remparts qui ne la garantissaient pas toujours des déprédations de ces dangereux voisins ou de celles des soldats chargés de la défendre. — Alors la guerre était presque continue, le laboureur semait et récoltait pour d'autres que pour lui ; on mangeait son bœuf, ses poules, son blé et on le tuait, s'il se permettait de murmurer. Puis arrivaient fréquemment la peste, la lèpre et la famine, suites naturelles d'un semblable état de choses. Quel bon temps ! N'est-il pas à regretter ?

Il arriva cependant quelque fois que le pauvre peuple, fatigué de cette odieuse tyrannie se révolta,

il y eut alors ce que l'on nomma par dérision des **Jacqueries**. Les longues souffrances amassent les vengeances ardentes. Les paroisses se levèrent en armes, attaquèrent les manoirs des nobles, incendièrent, tuèrent tout ce qui tomba en leur pouvoir. Les paysans-serfs firent alors ce que plus tard les nègres ont fait à Saint-Domingue : incendie pour incendie, supplice pour supplice, mort pour mort. Bien des innocents périrent dans les châteaux, mais combien d'innocents avaient péri dans les chaumières !

Plus tard, après les guerres de la Ligue, Richelieu voulant établir la domination royale sur des bases plus solides, comprit qu'il fallait attirer à la cour la haute noblesse et le haut clergé pour les y assimiler par la corruption. Il fut convenu dès lors que tout bien émanait du roi. Ce fut un honneur d'être valet de chambre ou maîtresse du roi ; les plus grands seigneurs endossèrent la livrée, les plus grandes dames rivalisèrent avec les courtisanes.

Mais Richelieu et Louis XIV, en détruisant ainsi la puissance et l'anarchie féodale, le firent dans l'intérêt du trône seulement, sans se préoccuper du peuple qui resta, comme devant, taillable et corvéable à merci. Et vous devez bien penser que les nobles faisaient payer à leurs vassaux, par mille avanies, les humiliations qui souvent les attendaient à la cour ou près des gouverneurs royaux des provinces.

Si le paysan n'était plus serf de nom il ne l'était pas moins de fait. (Note 4.)

Qui payait l'impôt foncier de la *taille* très arbitrairement levé ? — Le paysan.

Qui payait les aides ou contributions indirectes encore plus arbitraires ? — Le paysan.

Qui payait les devoirs de toute nature et une multitude de droits seigneuriaux et fiscaux ? — Le paysan.

C'était le plus faible, et c'était lui qui supportait les charges les plus lourdes. La *gabelle*, par exemple, établie par le dévot Philippe de Valois, obligeait tout individu âgé de plus de huit ans à prendre par an sept livres de sel et à les payer neuf fois leur valeur.

La fraude du sel vous envoyait tout simplement aux galères.

Le seigneur vous forçait de moudre à son moulin, de cuire à son four et vous astreignait à mille corvées humiliantes. (Note 5.)

Malheur à qui se permettait de vouloir jouir du plaisir de la chasse, plaisir royal et aristocratique. L'édit de 1769, confirmant les précédentes ordonnances, punissait la deuxième récidive de la part de tout paysan, marchand, artisan, bourgeois, etc., de trois heures de carcan et de trois années de bannissement.

Les uns avaient tout, les autres n'avaient rien. A ces causes de ruine pour le peuple, venaient se joindre les *dîmes* ecclésiastiques, les quêtes des curés, les quêtes des moines mendiants et les spoliations des jésuites.

Cependant il y avait très peu de paysans propriétaires; quelques-uns étaient à la part; les marchands étaient mal payés par les grands, et les ouvriers, ren-

fermés dans le cercle étroit des corporations, restaient ouvriers toute leur vie.

Ainsi le peuple payait *en nature, en argent et de sa personne*; il semait et d'autres récoltaient.

Si la répartition des devoirs et des charges offrait une inégalité choquante, la répartition des richesses en offrait une tout aussi grande.

La famille royale et la noblesse, propriétaires d'une grande partie du sol, tenaient les laboureurs dans une dépendance absolue.

Le clergé, non moins avide, était propriétaire de presque tout le reste, obtenu par confiscation sur les hérétiques et les Juifs; dons plus ou moins volontaires des seigneurs qui croyaient ainsi racheter leurs crimes, captations et mille fraudes pieuses. Le tout s'élevait à près de *quatre cents millions* de revenu, lorsque ces biens furent déclarés propriété nationale. Si l'on joint à ce revenu les dîmes et un casuel des plus ronds, on conviendra qu'il y avait loin de là à la pauvreté apostolique. Certainement le Christ n'eut pas plus reconnu alors son église qu'il ne la reconnaîtrait de nos jours.

A cette époque, si préconisée par certains individus qui seraient intéressés à la voir renaître, il n'était même pas permis à un homme d'adorer et de prier Dieu à sa manière.

L'inquisition qui brûlait, torturait et dépouillait les hérétiques, n'avait pas pu s'acclimater en France, grâce aux efforts des parlements; mais on n'en trouva pas moins le moyen de les persécuter et même de les brûler un peu.

Les Templiers et les Juifs firent connaissance avec

les bûchers ; les Albigeois furent saintement exterminés par le fer et le feu ; la Saint-Barthélémy massacra les protestants pour leur salut. Les dragonnades des Cévennes annoncèrent au monde la conversion de Louis XIV, et la révocation de l'édit de Nantes proscrivit une partie de notre plus saine et plus intelligente population. L'époque où les serfs de Saint-Claudé existaient dans le Jura et qui vit périr l'innocent et jeune Labarre, pour un crime imaginaire, n'est pas loin de nous : nos grands pères l'ont connue. Alors, comme toujours, les hommes d'église étaient impitoyables et vindicatifs.

Combien en est-il qui voudraient encore pouvoir se servir de l'excommunication, ce vieux fantôme qui ne fait plus même peur aux enfants !

Je n'en finirais pas, si je vous disais tous les abus qui fourmillaient sous l'ancien régime, ce régime des rois et des grands seigneurs qui passaient leur vie avec des valets chamarrés et des courtisanes titrées, tandis que le peuple gémissait sous l'oppression et dans la misère.

Mais si la justice de Dieu se fit attendre, elle fut éclatante ; des hommes de génie, de grands écrivains avaient retrouvé les titres de l'humanité ; leurs écrits circulèrent malgré toutes les entraves, leur propagande pénétra profondément dans toutes les couches de la société française. C'était l'aurore qui annonce la lumière ; mais combien de sombres nuages devaient passer sur le soleil de la Liberté avant qu'il ne brillât de tout son éclat !

Volney, un grand écrivain, a décrit en peu de

mots l'état de la société française et les causes de la révolution que firent nos pères ; écoutons-le :

« Dans la soif insatiable des jouissances, les tri-  
« buts ordinaires ne suffisaient plus, ils furent aug-  
« mentés ; et le cultivateur voyant accroître sa peine  
« sans indemnité perdit courage ; et le commerçant,  
« se voyant dépouillé, se dégouta de son industrie ;  
« et la multitude, condamnée à demeurer pauvre,  
« restreignit son travail au seul nécessaire, et toute  
« activité productive fut anéantie.

« La surcharge des impôts rendant la possession  
« des terres onéreuses, l'humble propriétaire aban-  
« donna son champ ou le vendit à l'homme puissant ;  
« et les fortunes se concentrèrent en un moindre  
« nombre de mains ; et toutes les lois et les institu-  
« tions favorisant cette accumulation, les nations se  
« partagèrent entre des groupes d'oisifs opulents et  
« une multitude de pauvres mercenaires. Le peuple  
« indigent s'avilit, les grands rassasiés se dépravè-  
« rent ; et le nombre des intéressés à la conservation  
« de l'état décroissant, sa force et son existence de-  
« vinrent d'autant plus précaires. — Peuples ! sa-  
« chez donc que ceux qui vous gouvernent sont vos  
« chefs, et non pas vos maîtres ; vos préposés, et  
« non pas vos propriétaires ; qu'ils n'ont d'autorité  
« sur vous que par vous et pour votre avantage ; que  
« vos richesses sont à vous et qu'ils en sont compa-  
« rables ; que rois ou sujets, Dieu a fait tous les hom-  
« mes égaux, et que nul mortel n'a le droit d'oppri-  
« mer son semblable. »

C'est l'oubli de ces vérités qui produisit la révolu-  
tion française et qui révolutionnera le monde entier.

Si l'étincelle électrique est partie de la France, aucun pouvoir humain ne peut plus arrêter le travail incessant qui s'opère dans les esprits, ni l'explosion qui en résultera dans toute l'Europe.

Plusieurs de vous ont vu la grande révolution : vous en avez tous entendu parler ; mais combien ignoraient qu'elle fut la suite d'une oppression de plusieurs siècles, pendant lesquels, rois, nobles, évêques regardaient le peuple comme un vil troupeau et le traitaient en conséquence. J'ai pensé qu'il était utile de vous rappeler ce que l'on nomme le bon vieux temps et de le mettre en regard de ce que la République a fait et veut faire dans l'intérêt du peuple, c'est-à-dire de tous, bourgeois, ouvriers des villes et cultivateurs.

Les rois, même les meilleurs, car il y en eut quelques-uns qui ne furent pas de trop grands oppresseurs, ne purent jamais remédier radicalement aux maux du pauvre peuple. Les nobles et les évêques empêchaient la vérité d'arriver jusqu'au trône et trouvaient le moyen de paralyser les meilleures intentions.

La République seule, enfant de la première révolution, établit les grands principes d'égalité et de fraternité ; tous les titres héréditaires, tous les privilèges, la vénalité des charges furent abolis ; la liberté individuelle fut proclamée, la loi fut la même pour tous, chaque homme ne releva plus que de Dieu et de la Loi. Une nouvelle division du territoire fonda l'unité de la France ; les lois, les monnaies, les poids, les mesures furent les mêmes partout ; et, tandis que ces grandes réformes s'effectuaient, au mi-

lieu de la guerre extérieure, de la guerre civile et des intrigues des aristocrates, quatorze armées lancées à la frontière entouraient le drapeau tricolore de cette auréole de gloire qui ne s'effacera jamais.

On ne voyait plus alors des officiers de naissance, enfants portant l'épaulette parce qu'ils étaient fils de marquis ou de barons ; mais de rudes soldats devenus officiers à force de courage, de privations et de blessures. De cette pépinière on vit sortir Ney, Masséna, Lefebvre, Murat, Bernadotte, Kléber, Augereau, etc., etc., enfin Napoléon lui-même.

Voilà ce que l'on n'eut même pas osé supposer sous les rois. La République seule, comme le soleil, possède une intarissable puissance fécondante, et, seule aussi, sait mettre les hommes de génie à leur place.

Ainsi, de la première république, datent les grandes conquêtes du peuple et elles se fussent réalisées pacifiquement, si la réaction et les traîtres ne se fussent efforcés d'étouffer la révolution dans son berceau : celle-ci, comme Hercule, les étreignit de ses bras puissants et les brisa. Le lion excité rugit, s'élança sur ses ennemis qui, victimes à leur tour, furent impitoyablement décimés. Bien des innocents périrent sans doute, mais combien d'autres innocents avaient été sacrifiés, pendant quatorze siècles de royauté absolue ou féodale !

L'empire tenta de reconstituer la vieille société et ce fut sa perte ; le chaînon de la gloire l'unissait au peuple ; mais il se brisa lorsqu'une nouvelle aristocratie vint s'unir à l'ancienne. L'empereur, vaincu de Waterloo, hésita à se confier aux faubourgs de

Paris, parce qu'ils parlaient de liberté, et se fia à l'Angleterre dont l'aristocratie lui donna l'esclavage, le martyr et la mort.

Vous avez été témoins des efforts de la restauration pour nous ramener peu à peu l'ancien régime. Mais Louis XVIII, plus rusé que son successeur, craignait davantage de froisser l'opinion et savait se courber devant l'orage pour se redresser quand il était passé.

Bientôt l'odieuse loi du sacrilège nous dota d'une Sainte Inquisition déguisée ; le milliard de l'indemnité vint enrichir l'émigration et lui donner des armes contre la démocratie ; l'espionnage, cortège obligé des jésuites, se glissa partout ; toutes les hautes positions furent réservées pour des gens titrés, qu'ils y fussent aptes ou non (c'est ce que prouve de reste l'Almanach royal) ; on tenta de rétablir le droit d'aînesse : enfin, Charles X, croyant le moment favorable, viola la Charte, et fut expulsé en trois jours par le Peuple Souverain.

Louis-Philippe fut appelé au trône, quoique Bourbon, et, suivant la pratique invariable des rois, il se montra prodigue de promesses qu'il ne tint pas.

La Charte devait être une vérité.

Le gouvernement devait être à bon marché.

Les impôts injustes devaient être abolis.

L'Age d'Or allait renaître pour la France.

De toutes ces promesses que résulta-t-il ? Un gouvernement ignoble et bas, où tout se tarifait, conscience, honneur, vertu ; des agioteurs, des gens dont le bague eut été la véritable place, prirent le haut du pavé, et la corruption fut un moyen gouverne-

mental ; la France devint alors un bazar de traficans trompeurs, de concussionnaires, de corrupteurs publics. On trafiquait de son nom, de sa femme, de sa fille ; on faisait échange de trahisons et de hontes, mais l'or couvrait tout. Une nuée de solliciteurs entassaient pétitions sur bassesses et bassesses sur pétitions, pour augmenter la France officielle et absorbante.

Si la presse honnête élevait une voix courageuse contre ceux qui vivaient du sang et des larmes du peuple, on la bâillonnait ; on jetait ses rédacteurs dans les cachots.

D'autres journaux, rédigés par des misérables passant leur vie avec des escrocs, des courtisanes, des faiseurs d'affaires, des faux témoins, étaient subventionnés pour gangrèner les masses et les abaisser au niveau des grands de l'état. A ces gens-là, on donnait non seulement de l'or, mais encore cette noble croix sur laquelle rayonnent les mots d'honneur et de patrie. La croix des braves prodiguée à des misérables, à des nullités, à des freluquets..... honte !

Et combien de ces hommes tarés, de ces gentils-hommes de la quasi restauration, dont la complaisance administrative a voilé les méfaits ; mais aussi combien de procès remplis de scandales et, hideux, suant le vol, l'adultère et le sang, ont précédé le tocsin du peuple. — Oh oui, la révolution de 1848 a été une nécessité ; sans elle, notre France, notre glorieuse France tombait avilie au dernier rang des nations.

Mais la République, notre république de 1848 que

peut-on lui reprocher ? Trop de générosité, trop de magnanimité peut-être.

Jamais le peuple français se montra-t-il plus noble et plus grand que pendant ces journées ? Je dis le peuple français intentionnellement, car nous voyons des gens qui répètent avec perfidie que Paris fait les révolutions, que les provinces ne doivent pas être subordonnées aux Parisiens. Ils voudraient ainsi susciter des divisions entre des gens dont les cœurs battent à l'unisson ; ils savent fort bien, cependant, que lorsque Paris se lève, c'est la France qui fait entendre sa voix, puisque la plus grande partie des habitants de Paris sont des hommes venus de tous les points de la France, et réunis comme dans une vaste fournaise où s'élabore chaque jour le grand œuvre de l'émancipation universelle.

Paris ne s'émeut avec **unanimité** et ne prend les armes que lorsque la coupe de l'iniquité est pleine, aussi les départements s'unissent-ils aussitôt à lui.

Quels furent les hommes que le flot populaire porta instinctivement aux affaires ? Ce furent les citoyens : Dupont de l'Eure ; Lamartine ; Arago ; Crémieux ; Ledru-Rollin ; Armand Marrast ; Garnier-Pagès ; Louis Blanc ; Albert ; Ferdinand Flocon.

Ils eurent pour secrétaire du gouvernement provisoire le citoyen Pagnerre.

Nul n'offrait plus de garanties pour l'ordre uni à la liberté que les élus du Peuple ; et ce peuple qui pouvait procéder révolutionnairement, qui en avait le droit et le pouvoir, qui pouvait s'écrier : **Væ victis !** Que fit-il ?

Il procéda légalement, sans violence et sans récriminations.

Toutes les propriétés furent respectées ; très peu de vols furent commis par quelques malfaiteurs à la faveur du tumulte, mais lorsqu'ils étaient pris on les fusillait.

Des biens qui pouvaient être confisqués par la loi de la force, furent conservés et protégés.

Point de crimes, point d'assassinats. Le peuple fit la police et la fit admirablement.

Quels furent les premiers actes des membres du Gouvernement provisoire ?

Ils proclamèrent le suffrage universel, ce droit naturel et imprescriptible de tout français. Chaque citoyen, le plus obscur comme le plus riche, eut ainsi sa part dans le gouvernement du pays.

La peine de mort fut abolie en matière politique, et la République répondit par cet acte à ceux qui parlaient de sa cruauté.

Les élus du pays furent appelés pour faire la loi des lois, la Constitution démocratique, et on décréta que chaque représentant recevrait une indemnité, afin que le Peuple pût envoyer à l'Assemblée le plus pauvre ouvrier ou laboureur qui aurait sa confiance. c'est malheureusement ce que l'on ne comprit pas assez.

Le Peuple eut donc par la République la véritable égalité politique ;

- Le droit de nommer ses représentants ;
- Ses conseillers généraux ;
- Ses conseillers municipaux ;
- Ses officiers de garde nationale.

On lui rendit tous ses droits confisqués par les aristocrates ; on ne lui retira rien ; on ne froissa en rien ses croyances et ses sympathies.

Jamais le clergé ne fut plus respecté ni la religion plus honorée. Les prêtres vinrent bénir les arbres symboles de la Liberté ; on crut un instant qu'ils étaient gagnés à la cause du Peuple.

La République étant un gouvernement d'honnêtes gens, elle garantit la dette publique.

La liberté des cultes fut proclamée.

La liberté d'association et celle de manifester sa pensée par la presse et par la parole furent également proclamées.

La République naissante, au milieu des embarras de toutes sortes, de l'effervescence populaire, de besoins sans cesse renaissants, d'une dette publique effrayante léguée par les gouvernements royaux, des difficultés de rentrées, suite du mauvais vouloir des capitalistes, tint à honneur de remplir tous les engagements d'un passé qui n'était pas le sien.

Elle s'occupe avant tout du sort des classes pauvres. — Elle raye l'esclavage de nos codes.

On la voit diminuer des deux tiers l'impôt qui pesait sur le sel, cette substance si nécessaire à la vie.

Elle diminue l'impôt onéreux du transport des lettres.

Elle ouvre un crédit de trois millions aux associations ouvrières et commence une enquête dans toute la France sur les souffrances de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, et sur les moyens d'y remédier.

Elle augmente le traitement des pauvres desser-

vants des campagnes, voulant ainsi abolir les quêtes qui pèsent sur les cultivateurs.

Elle augmente le traitement insuffisant des instituteurs chargés par elle de propager dans les campagnes l'éducation morale et religieuse.

Elle organise des crèches et des salles d'asile pour les enfants pauvres.

Elle réduit une partie des gros traitements qui ruinent le pays et proscriit le cumul des places qui fait qu'un seul absorbe ce qui ferait vivre trois ou quatre citoyens.

Elle fait enfin, en peu de mois, plus pour le peuple que les rois ne firent en quatorze siècles.

Lisez attentivement et méditez le préambule de notre constitution républicaine ; pesez la valeur de tous les principes émis dans cet admirable symbole de foi politique ; puis, la main sur la conscience, comme d'honnêtes gens que vous êtes tous, en honneur et en vérité, vous me direz si jamais il a existé dans le gouvernement des hommes quelque chose de plus noble, de plus pur et de plus saint.

C'est que tous ces principes dérivent du livre de la sagesse et de la science, de l'évangile. Ecoutez :

## **CONSTITUTION**

### **De la République française,**

*Décritée par l'Assemblée nationale le 4 novembre 1848.*

#### **PRÉAMBULE.**

En présence de Dieu, et au nom du Peuple français, l'Assemblée nationale proclame :

I. La France est constituée en République. En adoptant cette forme définitive de gouvernement,

elle s'est proposé de marcher plus librement dans la voie du progrès et de la civilisation, d'assurer une répartition de plus en plus équitable des charges et des avantages de la société, d'augmenter l'aisance de chacun par la réduction graduée des dépenses publiques et des impôts, et de faire parvenir tous les citoyens, sans nouvelle commotion, par l'action successive et constante des institutions et des lois, à un degré toujours plus élevé de moralité, de lumière et de bien-être :

II. La République française est démocratique, une et indivisible.

III. Elle reconnaît des droits et des devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives.

IV. Elle a pour principe la Liberté, l'Égalité et la Fraternité.

Elle a pour base la famille, le travail, la propriété, l'ordre public.

V. Elle respecte les nationalités étrangères, comme elle entend faire respecter la sienne, n'entreprend aucune guerre dans des vues de conquête, et n'emploie jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple.

VI. Des devoirs réciproques obligent les citoyens envers la République, et la République envers les citoyens.

VII. **Les citoyens doivent** aimer la patrie, servir la République, la défendre au prix de leur vie, **participer aux charges de l'État en proportion de leur fortune** ; ils doivent s'assurer par le travail des moyens d'existence, et, par la prévoyance, des ressources pour l'avenir ; ils doivent concourir au bien-

être commun en s'entre aidant fraternellement les uns les autres, et à l'ordre général en observant les lois morales et les lois écrites qui régissent la société, la famille et l'individu.

VIII. La République doit protéger le citoyen dans sa personne, sa famille, sa religion, sa propriété, son travail, et mettre à la portée de chacun l'instruction indispensable à tous les hommes ; elle doit, par une assistance fraternelle, assurer l'existence des citoyens nécessiteux, soit en leur procurant du travail dans les limites de ses ressources, soit en donnant, à défaut de la famille, des secours à ceux qui sont hors d'état de travailler.

En vue de l'accomplissement de tous ces devoirs, et pour la garantie de ces droits, l'Assemblée nationale, fidèle aux traditions des grandes assemblées qui ont inauguré la révolution française, décrète ainsi qu'il suit la Constitution de la République.



## CHAPITRE X.

### CE QUE VEUT LA RÉPUBLIQUE.

*La République est immortelle ;  
Elle brave tous les tyrans.*

(F. Milliet.)

*La classe ouvrière ne possède rien, il faut la rendre propriétaire. Elle n'a de richesse que ses bras, il faut donner à ses bras un emploi utile pour tous. Elle est comme un peuple d'ilotes au milieu d'un peuple de sybarites, il faut lui donner une place dans la société et attacher ses intérêts à ceux du sol. Enfin, elle est sans organisation et sans liens, sans droits et sans avenir, il faut lui donner des droits et un avenir, et la relever, à ses propres yeux, par l'association, l'éducation, la discipline.*

L.-N. BONAPARTE.

(Extinction du Paupérisme.)

Lorsque j'eus fini de lire lentement le texte du préambule de la Constitution, je m'arrêtai pour me reposer et juger de l'effet qu'il aurait produit sur mon auditoire.

Un jeune marin fendit aussitôt la foule, vint me presser la main et, montant lestement sur le banc, s'écria : — Oui, Job a raison ; la Constitution est l'évangile politique du peuple ; nous ne voulons plus de rois ni d'aristocrates, il est temps que nous fassions nous-mêmes nos affaires et que nous ne cui-

sions pas le biscuit pour que d'autres le mangent. La République est le salut du peuple ; ceux qui disent le contraire, je les tiens pour des infirmes et des badernes... et voilà... Vive la République !

Ce cri que j'avais hésité à proférer, de crainte de ne pas trouver d'écho, fut répété avec un ensemble formidable. Les conversations s'animent alors et je reçus de nombreux témoignages de sympathie ; c'était à qui me presserait la main, à qui m'interrogerait, sur Paris, sur les luttes du peuple en faveur de la liberté. Je voyais dans les regards des jeunes gens qu'ils éprouvaient le regret de n'avoir pas brûlé une amorce pour fonder cette république dont ils commençaient à comprendre la nécessité, l'origine, le but et les avantages.

Après un repos d'une demi-heure, encouragé par le succès que je venais d'obtenir, je remontai sur ma grossière tribune et je repris en ces termes :

L'établissement de la République a surexcité bien des haines et fait propager bien des calomnies. Vous devez penser que tous les grugeurs du peuple, les gens qui vivaient de privilèges et de rapines ne pouvaient voir avec plaisir un gouvernement égalitaire où tous tous les hommes sont égaux.

Ils commencèrent par resserrer leurs capitaux, afin que, prenant les ouvriers par la famine et le manque de travail, ils pussent les pousser dans la voie des émeutes, des troubles et des révolutions nouvelles, dont les habiles profiteraient.

Ils proclamèrent bien haut que le suffrage universel était impraticable.

Ils crièrent sur les toits que la République était un

gouvernement onéreux ; que les quarante-cinq centimes étaient la ruine du pays (il eut été mieux en effet de n'imposer que les riches).

Oui, mais ils ne disaient pas : que la République avait trouvé les coffres vidés par leurs dilapidations, et l'avenir même engagé ; ils ne disaient pas, que le nouveau gouvernement avait repoussé avec indignation la mesure plus désastreuse encore de la banqueroute.

Ils ne disaient pas qu'il avait fallu faire face à la réorganisation de l'armée, pour tenir l'étranger en respect ; augmenter la flotte, faire des avances aux sociétés ouvrières sans travail et sans pain : tout cela indépendamment des dépenses courantes.

Ils ne disaient pas que les citoyens dont les ressources étaient insuffisantes furent exemptés de cet impôt onéreux, mais rendu nécessaire.

Ils ne disaient pas, que le premier budget de la République avait été de deux cents millions moins élevé que le dernier budget de la royauté.

Ce qu'ils disaient moins encore, c'est que la Restauration avait grevé beaucoup plus la France, déjà épuisée par une guerre européenne d'un quart de siècle.

La monarchie coûta, en effet, des milliards pour sa restauration, et livra nos forteresses, nos canons, nos vaisseaux aux ennemis de la France. Quant à la dernière famille royale, ne possédait-elle pas, tant en fonds qu'en revenu, un actif qui la rendait la plus riche famille du monde ? (Note 6.)

Et tous ces gouvernements pressuraient le pays

pour en tirer des budgets de quatorze à seize cents millions annuellement.

Les royalistes n'ont-ils pas bonne grâce, en vérité, de venir parler d'un impôt passager imposé pour combler le gouffre qu'ils avaient creusé ?

Vous savez maintenant ce que, malgré tous les obstacles, la République a fait pour diminuer les charges du peuple. Je vous en ai fait connaître assez pour que vous puissiez juger entre elle et la royauté que vous pourrez apprécier par ses œuvres.

La République, dès les premiers jours, a éprouvé des obstacles sans nombre et cependant elle a fait beaucoup de bien, parce qu'elle avait le désir d'en faire, parce qu'elle regardait les souffrances d'en bas.

Elle en fera encore davantage, lorsque les aristocrates ne seront plus au timon des affaires ; on sait que pour ces gens-là, **exploiter c'est gouverner**.

La République repousse cet axiôme monstrueux, car elle est le gouvernement **de tous par tous** ; aussi l'avez-vous vue inscrire sur son drapeau cette admirable devise : **Liberté ! Egalité ! Fraternité !**

Ces trois mots sont la joie et l'espérance du peuple, mais ils sont le **Mané ! Thècel ! Pharéz !** de l'aristocratie.

Les aristocrates, en effet, veulent la liberté pour eux, et l'esclavage pour les autres ; l'égalité, ils l'ont en horreur. — Quoi ! un paysan, un ouvrier serait mon égal à moi, noble vicomte ou banquier gorgé d'écus ! Allons donc ! Cela aurait comme nous le sentiment du beau et du bon ! quelle horreur ! C'est déjà trop que la providence ait fait ces êtres grossiers à notre image.

Quant à la fraternité, vous devez bien penser qu'on la repousse de gens dont on ne veut pas même être les égaux.

C'est une fatalité attachée à toutes les aristocraties et qui entraîne à leur insu des cœurs naturellement nobles et généreux ; ces idées pénètrent tellement les âmes, dès l'âge le plus tendre, dans certaines castes, qu'elles y usurpent le nom et la place de la justice. L'intérêt sans doute est le seul mobile de plusieurs des plus égoïstes ; chez d'autres, c'est un vice de l'éducation. Mais, comme dans l'un et l'autre cas, il n'est pas juste que le peuple souffre, la République entendra sa volonté et courbera toutes les résistances.

Je vous ai fait connaître une partie du bien qu'elle a opéré malgré les obstacles sans nombre et les pièges que lui ont dressés ses ennemis.

Ils étaient nombreux ces bienfaits, réalisés en quelques mois, lorsque les royalistes, en se glissant au pouvoir, sont venus tout interrompre, tout gâter, comme c'est leur habitude.

Que de réformes est-elle encore destinée à réaliser, lorsque les républicains reprendront le pouvoir !

Les représentants du peuple seront toujours soumis à la censure de leurs commettants, et lorsqu'une majorité plus considérable que celle qui les a nommés demandera leur destitution, ils rentreront dans la vie privée, et seront de droit immédiatement remplacés.

La garde nationale, c'est-à-dire le peuple armé pour la garde du territoire, ne pourra être désarmée sous aucun prétexte par le pouvoir exécutif ni l'As-

semblée ; seulement, dans certaines circonstances déterminées, un haut jury, élu dans toutes les gardes nationales de France, prescrira, s'il le juge convenable, le désarmement ou la dissolution.

La justice sera gratuite dans toute la force du mot ; le papier timbré sera vendu sa valeur réelle et les frais judiciaires ainsi que les actes des officiers ministériels seront réduits autant que possible.

La vénalité des offices et des charges sera irrémissiblement détruite.

Toutes les falsifications sur les denrées alimentaires, ainsi que sur toutes les marchandises, les faux poids, les fausses mesures, seront punis avec une telle sévérité que le commerce ne sera plus l'art de tromper le public sur la qualité et la quantité. La République veut l'honnêteté et la loyauté dans les relations des citoyens. — Tout marchand pris en fraude sera par cela même déclaré incapable d'être commerçant, car la fraude n'est que trop souvent un empoisonnement public.

Tout corrupteur ou corruptrice de la jeunesse sera exilé du territoire de la République.

Des banques nationales seront organisées dans les villes et dans les campagnes : elles auront pour objet de venir en aide aux cultivateurs et aux ouvriers laborieux, qui souvent sont arrêtés dans leurs industries, faute de quelques écus qu'ils seraient obligés d'emprunter à des usuriers.

Ces banques feront baisser le taux de l'intérêt dans les campagnes, de manière que le petit cultivateur pourra défricher son coin de landes, acheter du bétail ou des instruments de labour, sans se ruiner.

La République prendra cependant les mesures conservatrices nécessaires pour sauvegarder le trésor, c'est-à-dire la fortune publique.

Au commencement de la République, certains avantages, certaines exemptions furent accordés aux propriétaires de maisons commencées et élevées jusqu'au premier étage, dans un délai déterminé.

Eh bien ! des mesures analogues seront prises en faveur de ceux qui défricheront utilement les landes encore si nombreuses, planteront de vastes étendues de terrain, créeront des prairies, dessècheront des marais. C'est un moyen certain d'augmenter la richesse du pays et d'occuper une grande quantité de bras.

La consommation du vin sera généralisée, par la diminution de l'impôt et la suppression des formes vexatoires de sa perception. On ne verra plus le débitant dans la nécessité de payer les droits d'octroi, de débit, de patente, de licence, de circulation, des poids et mesures, outre la cote personnelle, la cote mobilière, les portes et fenêtres, etc.

L'impôt sera simplifié pour lui comme pour tous, et, par suite, moins d'employés, moins de paperasserie.

Le vin étant à bon marché, il n'y aura pas plus d'intérêt à le falsifier qu'à falsifier le pain. L'ouvrier ne sera plus empoisonné par les affreux mélanges, décorés du nom d'eau-de-vie, de vin, de cidre et de bière.

La République ne vendra pas le tabac dix fois sa valeur : car elle sait que le cultivateur, le matelot et l'ouvrier le regardent, en général, comme leur plus

grande jouissance. On ne veut pas empêcher le riche de fumer la cigarette fin, mais il faut que le plus pauvre puisse remplir sa pipe.

Le droit du sel sera entièrement supprimé.

Le sucre aussi sera vendu à bas prix, car il est nécessaire à tous les ménages.

Des médecins soigneront gratuitement les indigents dans les campagnes comme dans les villes et ne leur feront point payer leurs remèdes.

Les écoles militaires seront réservées aux sous-officiers et soldats qui rempliront certaines conditions d'aptitude. Nul n'y sera admis qu'après deux années au moins de service actif dans un régiment. Ce seront, enfin, des écoles gratuites de perfectionnement, mais nul n'y sera reçu pour de l'argent ; c'est le moyen de démocratiser l'armée et la marine.

L'impôt sera réparti de manière que celui qui n'a que ses bras ne paie rien ; celui qui possède peu paie peu et celui qui possède beaucoup paie beaucoup. Il sera enfin en proportion de la fortune de chacun.

On ne verra plus payer pour la porte ou la fenêtre d'une misérable chaumière un impôt aussi fort que pour la vaste croisée ou la porte d'un château qui vaut deux cent mille francs.

Les capitaux placés en rentes sur l'état ou de toute autre manière, qui ne paient rien, absolument rien, s'élèvent à plusieurs milliards par année ; ils produisent sans aucun travail un intérêt élevé à leurs heureux possesseurs. — Une loi les atteindra et leur fera supporter une large part des charges publiques. — Il n'est pas juste que des gens qui n'ont d'autre peine que de placer leur argent ne paient rien et re-

çoivent un fort intérêt, tandis que le pauvre paysan qui sue sang et eau à bêcher sa terre paie beaucoup et reçoive peu. C'est ce que la République ne souffrira pas.

L'impôt personnel fait peser sur tous les citoyens trois journées de travail, **au pauvre journalier comme au millionnaire**, est-ce juste ? Non. Eh bien, la République, qui ne veut que ce qui est juste, proportionnera cet impôt à la fortune de chacun et en affranchira les journaliers.

Aujourd'hui encore, les places et emplois publics sont arbitrairement accordés à la faveur, aux gens qui ont de la fortune, aux solliciteurs de profession, race parasite qui s'imagine que le peuple doit payer largement des messieurs à habits noirs ou brodés, qui écrivaillent ou signent, rien de plus.

Et remarquez bien que cela se tripote toujours dans les mêmes familles, de père en fils, d'oncle en neveu ou par cousinage, ce qui forme dans la France une France officielle et galonnée, qui boit, mange, dort, danse, fait les beaux bras, aux dépens du peuple.

La République déracinera cet abus, elle repoussera d'une main ferme ces parasites rampants. Les places seront accordées à **des patriotes sans fortune**, mais ne serviront jamais de titres pour leurs enfants. En outre, tous les candidats seront soumis à des examens de capacité et à une enquête publique, au point de vue d'une vie politique et privée, honnête et irréprochable.

Tout employé, depuis le président de la Nation jusqu'au garde-champêtre, n'est que le commis du

Peuple Souverain qui le paie et qui, par conséquent, a le droit d'exiger de ses agents des garanties de capacité et de moralité.

Il en exigera de plus, la politesse et les égards que **ses employés** oublient trop souvent qu'ils doivent au public.

L'enseignement primaire sera obligatoire et gratuit.

Le sort des femmes et des enfants sera surtout l'objet de la sollicitude de la République ; elle ne souffrira pas que les femmes et les filles des citoyens soient assujetties à des travaux trop rudes, incompatibles avec la faiblesse de leur sexe, ni que des tyrans domestiques établissent dans leurs foyers l'esclavage banni de nos lois et de nos mœurs.

La femme plus honorée, élevée dans sa propre opinion, verra ses misères diminuer et ses mœurs s'épurer.

On ne verra pas, dans certaines fabriques, des enfants, martyrs de l'industrie, fleurs flétries en s'épanouissant ; faibles, débiles, sans joies et sans sourires, brisés par un travail excessif, corrompus par de funestes exemples, à l'âge où l'innocence doit être le parfum de la vie.

La République généralisera non seulement l'instruction primaire, mais aussi les connaissances sans lesquelles l'homme vit machinalement dans un cercle restreint d'idées ; des bibliothèques choisies seront établies sur tous les points, et l'accès en sera rendu facile à tous les citoyens ; les livres même, moyennant certaines garanties, seront confiés aux familles.

La République fera disparaître l'excès de la centralisation administrative qui empêche tant de bien de s'effectuer. Les départements et les communes peuvent faire exécuter une multitude de travaux sans qu'il soit nécessaire de consulter trente commissions boîtesuses, composées de véritables trainards qui, pour se donner de l'importance et avoir l'air de gagner leur argent, passent des années à élaborer des décisions qui demanderaient deux jours d'étude. Cela a été inventé pour donner des places et des appointements, rien de plus. Les départements et les communes peuvent bien marcher sans brassières.

Quant à l'unité politique, c'est bien différent; elle fait la force et la puissance du pays.

Si le remplacement est conservé dans l'armée nationale, on l'épurera en faisant disparaître ces faméliques intermédiaires, toujours suspects à juste titre.

C'est pour arriver à ces résultats et à plusieurs autres aussi utiles pour le peuple, que la République a été établie.

Jamais on n'y parviendrait avec une royauté; car il faut aux rois une grosse liste civile, beaucoup de courtisans, véritables mendiants qui tendent toujours la main; une armée d'employés de toutes livrées et de tous les noms, qui travaillent peu, mais sont dévoués à la Majesté; un cortège de sauteurs, baladins, poètes en habit noir ou en robe de velours, historiographes, flagorneurs à la journée qui guettent des pensions, des subventions, des porte-crayons, des bouts de rubans, et qui vivent dans un

pareseux gaspillage, tandis que le pauvre peuple travaille pour tous.

A tout cela, la République donnera le coup de baïonnette démocratique; elle abolira les fonds secrets, les fonds de secours et autres fonds de même nature qui servent aux ministres à dorer leurs flatteurs ou leurs maîtresses.

La République veut être sérieuse, économe de l'argent du Peuple; elle ne paiera que des services bien réels, bien constatés, dans l'intérêt de tous.

On a trouvé autrefois le moyen de gouverner la France avec la moitié moins d'argent et la moitié moins d'employés; on y arrivera encore en tranchant largement dans le vif des abus.

Vous comprendrez facilement comment l'argent de l'état s'engloutit, lorsque vous saurez que le nombre des agents de tous grades s'élève à **cinq cent trente-cinq mille trois cent soixante-cinq**.

En les mettant l'un portant l'autre à mille francs par an, voilà **cinq cent trente cinq millions trois cent cinq mille francs absorbés**. C'est au moins de moitié trop cher.

Que l'on étudie les budgets de l'ancienne République et même de l'Empire, on verra qu'on peut faire beaucoup de besogne avec peu de monde.

Mais, mes amis, la nuit se fait et j'en aurais pour trop longtemps si je vous disais tout ce que la République veut faire pour le peuple, c'est-à-dire pour vous, pour moi, pour tous.

Avec elle disparaîtra la misère et la mendicité, honte de la civilisation; avec la misère qui dégrade, disparaîtront en grande partie les crimes, les dé-

lits, les infirmités précoces, qui peuplent nos bagnes, nos prisons et nos hôpitaux.

Oui, la liberté, l'égalité, la fraternité, telle est la loi de Dieu, tel est l'avenir de l'humanité. Vive la République !

Un formidable cri de vive la République parti de tous les coins de la grange me répondit et me prouva que mon allocution avait eu un plein succès.

On se précipita vers moi ; des mains vigoureuses étreignirent mes mains à les disloquer ; plusieurs de mes rustiques auditeurs, l'œil enflammé, la poitrine haletante, me criaient : Très bien, Job !... tu es un bon garçon ! nous voyons clair maintenant... Oui, vive la République !



## CHAPITRE XI.

### PERSÉCUTION.

*Ce peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, et la lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort.*

(Saint Mathieu. — Evangile.)

Le succès obtenu dans cette première séance me faisait bien augurer de ma mission patriotique. Aucune, en effet, ne méritait mieux ce nom, puisqu'elle était toute conciliatrice, en faisant apprécier à sa juste valeur une forme de gouvernement dont le paisible développement ne nuisait à personne et devenait avantageux au plus grand nombre.

La République nouvelle, en effet, débonnaire jusqu'à la faiblesse, avait respecté même les abus acquis ; de la même main dont elle avait brûlé le trône, elle avait brûlé l'échafaud politique ; elle n'avait proscrit personne, mais elle avait rappelé des bannis ; nul ne pouvait se plaindre même de sa justice, car elle oublia de nettoyer les administrations, comme la prudence la plus vulgaire le lui commandait.

Ses ennemis cependant ne lui ont pardonné ni leurs frayeurs insensées, ni sa générosité : ils ont payé par une haine sourde et de lâches calomnies la dette de la reconnaissance. Bonne leçon pour l'avenir.

J'en pus juger pendant le cours de ma mission ; je vis que partout on avait travaillé les esprits, semé la calomnie contre les personnes et les choses ; évoqué les fantômes sanglants de 93, représenté l'aristocratie décimée ou exilée, tandis qu'elle vivait grassement dans ses châteaux ; montré le clergé martyr, tandis qu'il ne fut jamais plus tranquille et plus heureux ; renversé les églises et les autels qui chaque jour reçoivent des ornements nouveaux. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces absurdités, dont chacun pouvait voir la fausseté de ses propres yeux, trouvaient des esprits assez bornés et assez crédules pour y ajouter foi. On eut voulu pousser ainsi les populations rurales à des révoltes, à des manifestations, tout en se tenant prudemment à l'écart. Mais elles firent défaut à toutes ces menées qui cependant ont eu pour résultat de lui faire confier ses destinées à ses propres ennemis, aux ennemis de l'égalité.

— Je ne vois pas trop pourquoi, me disait un vieillard dans une des conversations qui suivirent nos réunions, au lieu de se mettre en république, la France n'a pas conservé la royauté, quand ce ne serait que pour éviter les déchirements et les guerres civiles qui peuvent naître lors de la nomination du président.

—La République, lui répondis-je, est au contraire

la forme de gouvernement la moins propre à susciter ces guerres funestes dont vous me parlez. Un président élu pour quatre années seulement, ne pouvant être réélu, ayant un pouvoir limité et une liste civile restreinte, ne peut disposer dans son intérêt propre, que de peu de moyens, tandis que dans l'intérêt général, il a les forces incalculables du pays.

Les rois au contraire, comblés d'honneurs, gorgés de richesses, maîtres absolus du pays, ont une position enviée par toutes les ambitions qui n'hésitent pas, pour la conquérir, à sacrifier des milliers d'hommes.

L'histoire est pleine de guerres de succession qui ont ruiné les peuples et fait couler des flots de sang, et cela pour mettre sur le trône un oppresseur ; quelque fut le vainqueur, le peuple payait pour tous.

Ouvrez au hasard les annales de notre histoire, vous y voyez une longue série de meurtres et d'empoisonnements qui signalent le passage de Frédégonde et des rois fainéants.

Un jour, Chramse se révolte contre son père Clotaire, qui le fait brûler avec toute sa famille.

Les fils de Louis le Débonnaire renferment leur père et se divisent l'empire.

En 987, Hugues Capet se révolte contre le roi, usurpe la couronne et fait sanctionner son usurpation par sept grands barons.

Et tous ces drames se font avec l'accompagnement obligé de meurtres, d'adultères, d'empoisonnements, d'incendies, de guerres affreuses dont le pauvre peuple supporte les frais.

Nous voyons aussi une longue guerre civile pendant la captivité de Charles le Simple.

L'établissement de la branche de Valois est signalé par une horrible guerre civile, que fomentent Edouard III d'Angleterre et Philippe de Valois.

À la mort de Henri II nouvelle guerre civile, qui ne dure pas moins de trente ans.

Sous Henri IV la guerre civile de la Ligue ravage la France.

Sous Louis XIII, autre guerre civile.

Sous Louis XIV, après le traité de Westphalie, guerre civile de la Fronde ; ce qui n'empêcha pas le grand roi, par passe-temps, d'incendier le Palatinat et de ravager les Cévènes, au nom du ciel.

L'histoire a conservé le souvenir de l'horrible guerre de succession des Blois et des Montfort qui ravagea la Bretagne.

Tout le monde connaît la fameuse guerre de la succession d'Espagne après le testament de Charles II.

Nul n'ignore toutes les intrigues de la famille d'Orléans, pour s'emparer du trône, au détriment de la branche aînée des Bourbons.

Et, sans chercher si loin, n'avons-nous pas vu de nos jours le Portugal et l'Espagne ravagés pour Dona Maria, Dom Miguel, Dom Carlos et l'innocente Isabelle ? — Naples et la Sicile n'ont-ils pas été couverts de ruines par leur bien aimé souverain le roi Bomba, qui a fait, à lui seul, plus de ravages que les volcans le Vésuve et l'Etna ?

En Angleterre, en Allemagne, partout enfin où il y a des royautes, l'histoire nous montre des luttes

ardentes et passionnées dont le Peuple porte tout le faix.

Que l'on ne vienne donc pas se prévaloir contre la République de ces grands mots d'ordre et de tranquillité publique.

Nous l'avons vue à l'œuvre et on a pu en juger. Les citoyens ont déposé le fusil et, le bulletin à la main, ils ont nommé leurs représentants et le président de la République. Cet immense mouvement ne s'est-il pas opéré en pleine révolution, avec autant de dignité que de calme ? Le général Cavaignac était maître de la situation ; il avait un parti puissant, un nom victorieux ; Eh bien ! a-t-il cherché un seul instant à se perpétuer au pouvoir ? Non, il l'a noblement déposé sur l'autel de la patrie.

Les papes aussi sont-ils héréditaires ? Non, certes, eh bien ! leur élection ne se fait-elle pas paisiblement, sans guerre civile ? Il y a des intrigues nombreuses sans doute, la diplomatie s'agite et se remue ; mais la tranquillité publique ne souffre pas, et sans les puissances étrangères, dont l'ambition trouble ce petit état, on s'apercevrait à peine de la mort et de l'élection d'un successeur de Saint Pierre.

— Soit, mon cher Job, mais où sont le commerce et l'industrie depuis la République ?

— Ils ont éprouvé une fatale stagnation, inévitable résultat de toutes les commotions politiques, et d'autant plus forte, en cette circonstance, que tous les privilégiés de la naissance et de la fortune, furieux de voir la prépondérance leur échapper, se sont instinctivement entendus pour fermer leurs bourses et rendre la République responsable de leurs propres

actes. Mais que la République soit gouvernée, pendant dix années seulement, par de bons et loyaux républicains, et vous pourrez alors, mais alors seulement, juger des fruits qu'elle peut produire.

Croyez-vous que les arts n'ont pas brillé à Athènes, à Rome, à Florence ? Croyez-vous que le commerce n'a pas fleuri à Tyr, à Carthage, à Venise, dans la République Batave et aux Etats-Unis d'Amérique ? Ce furent ou ce sont cependant des républiques.

Le commerce et l'industrie changeront seulement de forme. Au lieu de produire des objets exceptionnels pour quelques privilégiés, ils produiront ce qu'il faut pour que les masses soient bien logées, bien vêtues, bien nourries.

On fera des statues, des tableaux, des palais, mais à l'usage de tous, puisque tous paient les impôts ; les départements en auront naturellement leur part.

Les fêtes ne seront plus aristocratiques et réservées pour de nobles parasites ; elles seront publiques et chacun en profitera.

On ne subventionnera plus de brillants théâtres où le peuple ne met jamais les pieds ; on ne pensionnera plus des artistes réservés pour les plaisirs des grands seigneurs.

Celui qui voudra s'amuser exceptionnellement le fera à ses frais : Libre à lui de dépenser son argent comme il l'entendra.

Mais nous n'aurons ni roi, ni courtisans, ni courtisanes royales pour manger notre blé en herbe, vivre de nos sueurs et absorber une immense liste civile.

— Bien, Job, je comprends cela ; mais enfin tous

les rois ne sont pas de méchantes gens et si un prétendant, ayant de bonnes intentions, éclairé par l'expérience, arrivait vers nous avec un programme rempli d'idées généreuses, faudrait-il le repousser ?

— Oui, certes ; car il est de la nature de tout prétendant de se montrer prodigue de promesses, sauf à ne pas les tenir. Vous avez vu Louis XVIII chercher à fausser traitreusement la Charte octroyée par lui-même, et Charles X, lorsqu'il crut le moment favorable, la mutiler par un coup d'état, malgré son serment de Reims. — Louis-Philippe aussi ne fut point avare de promesses ni de poignées de main ; mais peu à peu le roi-citoyen voulut devenir roi comme les autres ; les élections furent faussées, la presse fut persécutée, les deux aristocraties furent élevées sur le piédestal de la corruption.

J'admets avec vous qu'un roi nouveau soit animé des meilleurs sentiments pour les libertés du pays, qui me garantit que son fils, qui n'aura pas connu le malheur, qui aura respiré l'air corrompu de la cour, pensera comme son père ? Il s'entourera de créatures ; sèmera l'or et brisera fil à fil le lien des libertés publiques. Alors, encore une révolution. Promesse de roi ou de prince veut dire : **Déception, mystification**. N'oubliez pas les paroles de Louis, XI dont les traditions se perpétuent dans les familles royales : **Qui nescit dissimulare nescit regnare**.

D'ailleurs le nouveau roi lui-même serait toujours placé dans un cercle vicieux, assiégé par des gens qui feraient sonner bien haut une fidélité de parade et un amour de contrebande. Bientôt toutes les défiantes noblesses viendraient à la cour tendre la main, puis

le népotisme, puis les vengeances particulières, et la liberté retomberait fatalement, garottée dans le cachot du bon plaisir. Non, mille fois non ; plus de rois en France, nous savons trop ce qu'ils coûtent, ce qu'ils valent, et surtout ce que vaut leur entourage.

C'est par de semblables conversations, que j'avais lieu de tenir chaque jour à la suite de nos séances publiques, que j'achevais de porter la conviction dans les esprits prévenus contre la République et travaillés activement par cette réaction qui sème le vent pour récolter la tempête.

Je ne réussissais pas toujours, car il existe des esprits rebelles qui repoussent l'évidence même, qui nieraient le soleil. Des prêtres infidèles à leur mission de paix et de charité, au lieu de se tenir dans l'église ou au chevet des malades, calomniaient, en la taxant d'irréligion, cette République qui avait augmenté leurs traitements et appelé les bénédictions de l'église sur les arbres de la liberté. C'était une ingratitude flagrante, et cependant un bon nombre de braves gens croyaient sur leur parole que la religion était persécutée ; ceux-ci étaient les plus inaccessibles à la vérité.

Quant à l'ancienne noblesse du pays, les cultivateurs n'en tenaient pas grand compte ; ils craignaient il est vrai, quelques individus riches, mais ils les aimaient peu. Il y avait cependant des exceptions, mais c'était en faveur de quelques ex-gentils hommes, bienfaisants, paisibles et sans morgue ridicule, comme il s'en trouve heureusement quelques-uns. Ils comprenaient aussi fort bien que l'impôt est trop

lourd et, surtout, trop mal réparti, et qu'il n'est pas juste que les uns supportent toutes les charges et les misères de la vie, tandis que les autres vivent en sybarites, dans un luxe insolent.

Cependant les réactionnaires dont ma propagande déjouait les projets subversifs se coalisèrent promptement pour l'entraver. Je démontrai clairement aux cultivateurs que les grands mots de Religion, de Famille et de Propriété dont on se servait à chaque instant, n'étaient qu'un stupide rabachage et une calomnie perpétuelle, stéréotypée dans les discours ; en effet, les rangs des républicains comptent des hommes fort religieux, d'excellents pères de famille qui certainement ont autant de moralité que messieurs les aristocrates, et des propriétaires qui veulent bien partager avec des frères malheureux, mais non pas en se dépouillant. Elever tous les hommes en dignité et en aisance sans vouloir abaisser personne : telle est leur volonté. N'est-elle pas raisonnable ?

Une pareille propagande, montrant les républicains sous leur véritable couleur, était propre à en augmenter le nombre. Aussi fallait-il se débarrasser de moi à tout prix.

Le temps que je ne donnais pas à mon apostolat politique, je le consacrais avec bonheur à parcourir les lieux où j'avais passé ma jeunesse. Peu d'entre eux m'offraient, il est vrai, des souvenirs rians, car mon enfance comme mon âge mûr avait été misérable. Mais ces images mêmes de mon triste passé n'étaient pas sans un charme secret. La pauvre chaumière où j'étais né était renversée, quelques ruines

indiquaient seules qu'il y avait eu là une chétive habitation ; mais le village existait avec sa petite église entourée du cimetière ; les ifs séculaires ornaient toujours cette dernière demeure de nos pauvres villageois, et la vieille croix de pierre grisâtre, rongée par le temps, protégeait encore les tombeaux. Je la saluai respectueusement et je priai, en revoyant, après une longue absence, le tertre verdoyant qui recouvrait les restes de ma mère, et l'humble pierre où les yeux distinguaient à peine le nom de notre ancien et vénérable pasteur.

Nos champs aussi, nos vallées fertiles, le grand bois suspendu au flanc de la montagne, le ruisseau dont je reconnaissais l'étroite passerelle furent tour à tour visités. Jamais ils ne m'avaient paru plus beaux, plus gracieux, plus séduisants.

En revoyant ces lieux si chers, en écoutant les vibrations lointaines de la cloche villageoise dont la brise portait le son dans les profondeurs des vallées, j'éprouvais ce calme, cet intime bonheur de l'âme que l'on cherche vainement dans le tumulte des grandes villes.

Un jour que j'étais plongé dans une longue rêverie et que, d'un regard distrait, je parcourais les campagnes environnantes, je fus tiré de ma méditation par un gendarme qui m'aborda avec beaucoup de politesse. Quoique je n'eusse aucun méfait à me reprocher, je tressaillis ; le militaire salua alors et me dit :

— Ecoutez-moi, monsieur Job, et profitez de mon avis. Je partage vos opinions ; comme tous mes frères de l'armée, je suis républicain sincère, car, enfants

du peuple, nous retournons presque tous tôt ou tard dans les rangs du peuple. On voudrait se servir de nous pour asservir nos pères, nos frères, nos amis, mais cela ne sera pas, notre dignité et notre intérêt ont rendu nos baïonnettes intelligentes, vous le verrez un jour. Quant à nous, soldats de la gendarmerie, prodiges de notre sang, en combattant les ennemis de la patrie et les malfaiteurs, on voudrait nous faire jouer un vilain rôle ; on a publié des ordonnances dont l'exécution serait propre à salir nos uniformes, mais nous les éludons autant que possible, croyez-le bien : car nous sommes des gens d'honneur.

Je sais que votre ancien recteur et certains aristocrates du pays remuent ciel et terre pour vous perdre ; plusieurs dénonciations ont été faites contre vous à des gens qui seront enchantés de trouver un prétexte pour faire du zèle. Tous ces gens-là, en 1848, étaient platement prosternés devant la République : on peut en juger par leurs professions de foi et les adhésions qui pleuyaient à cette époque. Il leur faut de nouvelles lâchetés pour faire oublier les anciennes, ils n'y manqueront pas, soyez-en certain.

On vous représente comme un ennemi de l'ordre, un tigre flairant l'odeur du sang, un démagogue qui prêche le renversement de la religion et de la famille. Tel est l'aimable portrait que ces hommes-là font de vous : Je guettais un moment favorable pour vous donner cet avis et n'oubliez pas qu'à notre époque, il n'y a pas loin de la dénonciation à l'arrestation.

Je remerciai avec effusion ce brave militaire qui

me pressa la main, puis s'éloignant rapidement ne tarda pas à disparaître derrière les massifs de verdure qui bornaient la prairie.

Le soir même, je fus voir mes amis politiques qui m'engagèrent à ouvrir une dernière conférence, spécialement destinée à éclairer nos concitoyens sur le choix à faire des représentants du département, afin d'éviter à l'avenir les pièges dans lesquels les habitants des campagnes, par suite de leur isolement, sont toujours plus exposés à tomber que ceux des villes.

Voici, en peu de mots, les conseils que je crus devoir leur donner :

Vous ne sauriez, mes chers concitoyens, apporter trop de circonspection dans le choix que vous ferez des hommes qui auront l'honneur de vous représenter.

Au moment des élections, une multitude de petites ambitions s'agitent et viennent, au nom de l'intérêt public, vous demander des suffrages dont on use dans des intérêts privés ; c'est-à-dire que vous en voyez beaucoup qui crient bien haut qu'ils veulent travailler pour le peuple et qui veulent tout simplement lui monter sur le dos pour attraper de l'argent, des places et des habits brodés.

Aussi, si vous êtes prudents, vous vous méfiez de ceux qui viendront s'offrir à vous. Un candidat patriote doit attendre qu'un comité le désigne et que ses concitoyens le recherchent ; il y a dans cette manière d'agir convenance et modestie.

La pierre de touche infallible pour reconnaître si un homme est digne de vous représenter, c'est de

l'étudier dans sa vie privée autant que dans sa vie publique.

S'il est mauvais fils ou mauvais père ou mauvais mari, ne le nommez pas.

S'il est dur envers les pauvres, s'il surcharge ses fermiers, s'il les presse, s'il profite des circonstances pour mal payer ses ouvriers, ses marins, enfin tous les gens de sa maison, ne le nommez pas.

S'il donne avec ostentation, pour se faire remarquer et s'il fait de l'hypocrisie religieuse, ne le nommez pas.

S'il est joueur et dominé par ses passions, ne le nommez pas, c'est un homme à vendre.

S'il est ambitieux et dominateur, s'il veut être le premier en tout et partout ; s'il veut que la raison des autres s'humilie devant la sienne ; s'il est aigre et cassant dans la discussion, s'irritant de toutes les contradictions ; si vous le voyez recherchant les honneurs et les regards, se poser en *factotum*, repoussez-le, c'est un ambitieux qui veut arriver à vos dépens.

Ne le nommez pas surtout, s'il n'est pas franchement et loyalement républicain, car le plus honnête royaliste, placé entre son mandat et ses sympathies finira tôt ou tard par obéir à ces dernières.

Il en est de même d'un homme très riche, à moins qu'il ne soit bien connu et qu'il n'ait donné à la démocratie des gages irrécusables, car dans les lois de finances, son intérêt sera souvent aux prises avec la justice et, en pareil cas, l'intérêt l'emporte souvent.

Une assemblée dont la majorité sera composée de

royalistes et de gens très riches, sera toujours à craindre pour la République et ne comprendra jamais ni les besoins du peuple, ni les idées nouvelles. Poussée malgré elle par le torrent, on la verra se cramponner à tous les abus, à tout ce qui a l'apparence d'un privilège. Ces hommes-là ont horreur du droit commun, car ils se figurent qu'ils sont d'une autre nature que nous.

Cette assemblée touchera peut-être timidement à quelques questions secondaires pouvant apporter un léger adoucissement aux souffrances des pauvres. Par exemple, elle facilitera les mariages, en les affranchissant de quelques frais onéreux ; elle diminuera les frais de justice en faveur des indigents ; elle fera peut-être quelque chose sur les questions de roulage, les logements insalubres, les Monts-de-Piété, etc., etc. Tout cela se fera, parce que nous sommes en république, et même d'assez mauvaise grâce. Mais ce qui se fera *proprio motu*, avec zèle, avec enthousiasme, ce sera une suite de ces lois passagères qui n'ont pour objet que de compromettre tout ce qui est noble et généreux, en ouvrant une large porte aux haines et aux rancunes des partis.

Ainsi une assemblée avec ces éléments vieillissés et sans énergie, se gardera bien d'aborder hardiment la question de l'impôt ; elle n'extirpera pas les abus d'une main vigoureuse ; elle ne touchera pas à ces myriades d'employés qui forment une France officielle et dont le nombre pourrait être réduit de moitié, au fur et mesure des retraites et des décès.

Les grandes réformes demandent pour être exécu-

tées un coup d'œil juste et net, une volonté ferme ; il faut pour cela des esprits éclairés, élevés et hardis, des hommes enfin qui ne soient pas juges dans leur propre cause.

Vous verrez encore, quand viendra l'époque des élections, des gens qui vous sont parfaitement inconnus et qui vous expédieront de Paris de magnifiques professions de foi. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces gens-là sont des ambitieux qui vous prennent pour des niais et qui ont l'outrecuidance de croire que nos départements ne sont pas assez riches en hommes de cœur et de talent pour trouver, dans le pays même, leurs représentants : à rejeter.

Vous devez faire le même cas de certains compatriotes qui, partis du pays, depuis un grand nombre d'années, n'y ayant plus ni liens ni relations, devenus totalement étrangers à nos habitudes, à nos vœux, à nos besoins, à notre agriculture, à notre marine, à nos souffrances, à nos espérances, se réveillent tout à coup d'un long oubli, s'éprennent pour leurs chers compatriotes d'un amour aussi subit que tendre et viennent nous promettre monts et merveilles.

Il n'est personne d'entre vous qui ne connaisse ces grands hâbleurs qui n'ont jamais vu de petits lièvres, dont la voix retentit sans cesse dans les réunions politiques, qui demandent toujours la parole, s'irritent des moindres interruptions et interrompent sans cesse les autres. La plupart de ces incommodes personnages, remplis de leur importance, se croient des aigles, et veulent le prouver, à force de

poumons. Ce sont, en général, de parfaites nullités en politique ; écoutez-les un instant, et vous ne tarderez pas à vous apercevoir qu'ils tiennent beaucoup plus aux mots qu'aux idées. Un mot devient facilement un cheval de bataille, une sorte de dada qui trouve toujours sa place dans le discours, surtout s'il est quelque peu sonore, retentissant et vide de sens ; une idée, au contraire, demande à avoir été bien élucidée et parfaitement comprise, pour être clairement définie et développée. Ce serait beaucoup trop de peine pour plusieurs : on veut faire de l'effet sans trop de dépense de travail et d'imagination. Repoussez-donc ces importuns bavards à vide ; ils ne seraient propres qu'à vous compromettre et à donner la plus pauvre idée de ceux qui les nommeraient.

Regardez ainsi attentivement autour de vous, avant de composer vos listes ; ne vous pressez pas ; pesez bien les hommes ; jugez-les par leurs actes, plus encore que par leurs paroles. Il ne suffira pas de se dire républicain pour obtenir votre confiance. Rien n'est plus facile que de prendre cette qualification ; rien n'est plus difficile que de la justifier. Que m'importe que vous vous disiez républicain, si vous êtes dur pour le pauvre monde, orgueilleux, ambitieux, sans bonne foi : eussiez-vous tous les talents réunis, vous n'obtiendriez pas nos suffrages, car vous n'en seriez que plus dangereux.

Il est bien facile aujourd'hui de faire un bon choix, le champ est vaste ; l'homme sans fortune peut être nommé, puisqu'une indemnité de vingt-cinq francs par jour lui est allouée.

Vous pouvez donc choisir dans toutes les positions sociales ; rien ne vous empêche d'envoyer à l'Assemblée un pauvre cultivateur, un ouvrier, un simple matelot. La question de fortune est écartée ; c'est à vous de trouver des républicains hommes d'honneur, de bonne vie, de cœur et d'intelligence. Ces conditions sont essentielles.

Si vous devez apporter une grande circonspection dans le choix des hommes qui auront l'honneur de représenter le pays, vous devez aussi vous prémunir contre les calomnies que des cœurs lâches sèmeront pour désunir notre faisceau patriotique ; elles atteindront surtout les hommes politiques qui, ayant rendu des services à la cause du peuple, sont naturellement appelés à lui en rendre encore. Tout citoyen qui se trouve dans ce cas doit s'attendre à être noirci par la calomnie. Plusieurs voudront par ce moyen s'affranchir du fardeau de la reconnaissance ; d'autres voudront détruire en lui un adversaire politique qu'ils redoutent.

Le Peuple repoussera ces lâchetés et accordera sa confiance à qui l'a méritée, en se dévouant à sa cause.

Quelques-uns dont la masse ne comprendra pas les vues élevées, seront traités de songe-creux.

D'autres seront en butte aux hostilités sourdes des petits esprits et des cœurs étroits, qui ne comprendront jamais qu'un homme puisse sacrifier sa santé, sa vie, sa fortune pour vulgariser les grandes lois de la justice et de la vérité. Pour eux l'abnégation la plus complète cachera un calcul d'intérêt.

Les hommes sont ainsi faits, en partie, et nous de-

vons les accepter avec leurs petites passions, résultat inévitable d'un passé qui a laissé de profondes traces dans nos mœurs, l'application sincère de la République corrigera ces défauts, en épurant les cœurs et en élevant les esprits.

En vous disant quels sont les hommes que vous devez repousser, je vous ai suffisamment indiqué quels sont les citoyens qui sont dignes de vos suffrages ; prenez-les où vous les trouverez, sans autre considération que celle du bien public. Ne repoussez pas plus un homme, par cela seul qu'il a de la fortune, que parce qu'il est pauvre.

N'oubliez pas surtout que vos représentants doivent être des hommes fermes, portant avec fierté le titre de Bretons et fidèles à notre devise : *Potius mori quam fœdari*. Il faut qu'ils aient assez de droiture et d'intelligence pour juger sainement les lois proposées ; assez de hauteur de vue pour suivre les questions politiques et peser dans la balance, lorsqu'on les traite : assez de finesse pour déjouer les pièges qui pourraient être tendus à leur bonne foi par les ennemis du Peuple.

Après cela, que Dieu les inspire et protège la France.

La Constitution de 1848, faite par dix-huit commissaires choisis parmi les hommes les plus honnêtes et les plus capables, acclamée par l'unanimité de la Constituante après un nouveau et sérieux travail, est aujourd'hui notre palladium. Ne nommons pour l'appliquer et la développer que des hommes qui en soient dignes.

Tels furent à peu près les principes généraux que

je développai dans cette séance, et je dois dire qu'ils furent généralement approuvés.

Le lendemain je partis pour Paris, muni d'un petit fonds de route qui fut fraternellement grossi par les patriotes du pays, au nombre desquels je vis avec plaisir quelques jeunes gens dont les pères avaient été les plus déterminés royalistes au temps passé. Ces jeunes gens, éclairés par une éducation large et libérale, comprenaient que, si leurs pères avaient obéi aux préjugés de leur temps, eux devaient suivre lumières de leur époque. C'est ainsi que s'opérera, peu à peu, une fusion désirable des anciennes classes qui ne formeront plus qu'un vigoureux faisceau avec le reste du Peuple.

Arrivé à Paris, depuis plusieurs mois, j'y ai cherché des occupations nouvelles et j'étais sur le point d'en obtenir, lorsqu'une longue maladie suite des privations et des souffrances morales m'a contraint d'entrer à l'hôpital, où je suis depuis deux mois environ. Ici même, vous le savez, j'ai fait avec succès la propagande démocratique, car je n'ai jamais oublié les paroles de mon vieux protecteur Madec : **Répands autant que tu le pourras les lumières de la démocratie parmi le pauvre peuple des campagnes. C'est ainsi que l'on peut préparer son émancipation et son bonheur.**

Ce qu'il me recommanda pour nos campagnes bretonnes, je l'ai fait même à Paris.

A ces mots Job se tut, et l'élève prenant la parole le remercia vivement, l'engageant à persévérer dans la voie qu'il avait suivie et lui faisant entendre des paroles d'espérance pour son avenir.

C'étaient des promesses de républicain, aussi furent-elles religieusement tenues. L'élève se mit en quête, fit agir ses amis, et parvint à trouver pour le pauvre deshérité une position modeste mais honorable dont, chaque jour, il se rend plus digne par son aptitude et sa moralité.



## NOTES.

### Note 1.

Voici quelques faits recueillis par le *Républicain du Vaucluse*, et qui ont épouventé le pays, seulement de 1815 à 1817. — Ils prouvent la douceur et l'humanité dont les royalistes font tant de fracas, car ils ont eu lieu sans aucune de ces tristes mais grandes nécessités politiques qui égarent et poussent les hommes dans les voies de la cruauté.

C'est à l'abri d'un demi-million de baïonnettes ennemies, en présence du pays sillonné par les cosaques, les Prussiens et leurs amis, que les Bourbons ont laissé la *terreur blanche*, terreur à froid, développer ses horreurs.

Nous ne parlons ni des proscriptions, ni des emprisonnements, ni de l'insulte prodiguée à nos vieux soldats, mais seulement de quelques faits saillants pendant deux années :

#### Dix-neuvième siècle. — Restauration.

1. Pillage et incendie de plusieurs maisons d'Avignon, notamment de celle du *grand Quinqu*, de Tissot, de Fabre-Montagne, et d'un café de la porte de l'Ouille et de celui du Méridien, rue Dorée.
2. Les soldats de l'ordre pendent trois *invalides* aux arbres de la porte du Rhône.
3. (2 août 1815). Assassinat du maréchal Brune.
4. Les femmes de la Fusterie et du Limas, jalouses des lauriers de leurs maris et de leurs frères, et non moins amies de l'ordre qu'eux, assomment à coups de cailloux les soldats qui revenaient de l'armée.
5. Pointu, Nadau, Magnan, Ginjourle, etc., sèment la terreur et l'effroi dans la ville, en assassinant les patriotes, en pillant et en in-

cendiant leurs maisons, encouragés par la garde urbaine, très-amie de l'ordre, qui assistait à ces sanglantes saturnales l'arme au bras, et par quelques-uns de ses chefs qui les soldaient.

6. Les amis de l'ordre massacrent, à Marseille, des bonapartistes et des Egyptiens réfugiés.

7. La bande des Trestailons, zélés défenseurs de l'ordre, pille et massacre les protestants et les patriotes de Nîmes.

8. Quatre-tailons s'illustre par les mêmes crimes à Uzès.

9. Assassinat du général Lagarde, à Nîmes.

10. — du général Ramel, à Toulouse.

11. Exécution des frères Faucher, à la Réole.

12. — du colonel Labédoyère, à Paris.

13. — du maréchal Ney.

14. Affaire de Grenoble; Drevot et Buisson guillotins; 22 condamnés fusillés, dont 8 l'ont été malgré la demande en grâce du conseil de guerre; exécution de Didier.

15. Affaire des patriotes de 1816; exécution de Plaignier, Tolleron et Carbonneau.

16. Procès et exécution du général Chartran.

17. Exécution de Mietton, aide-de-camp du général Bonnaire.

18. Procès et exécution du général Mouton-Duverney, à Lyon.

19. OEuvres sanglantes des cours prévotales; Beaux, Bolléry et Gardé, guillotins à Carcassonne.

20. Quatre bonapartistes exécutés à Lude (Sarthe).

21. Cinq gardes nationaux guillotins à Nîmes.

22. Hécatombe de cinq victimes politiques à Montpellier, parmi lesquelles il y avait deux femmes et deux vieillards septuagénaires.

23. Exécution de Desfontaines et de Raymond, à Alençon.

24. — de Bédrine, Cassaigne et Randon, à Bordeaux.

25. — de quatre paysans, à Melun.

26. Les fourriers Desbans et Chailloux, fusillés dans la plaine de Grenelle.

27. Nombreuses exécutions politiques à Lyon; en 1817, la guillotine est promenée dans six communes environnantes.

Ces grandes exécutions n'empêchaient pas les mille et une petites tracasseries, l'espionnage dans l'intérieur des familles, les dénonciations pour un geste, pour un mot, pour une tendance.

Le citoyen qui portait une violette, qui n'allait pas à confesse, qui ne suivait pas la mission, qui avait bravement fait son devoir sous la

République ou l'Empire, était rangé dans la catégorie des suspects et dès lors mis hors la loi, car il n'y avait plus de justice pour lui.

On a vu M. Paul Sassar, capitaine de gendarmerie retraité, à Saint-Brieuc, condamné par la Cour royale de Rennes à 5 mois de prison, 50 francs d'amende, 2 ans de surveillance de la haute police, 100 francs de cautionnement, aux frais, à l'impression et affiches de l'arrêt à 200 exemplaires, parce qu'un bouton à l'aigle avait été oublié par son tailleur sur un ancien uniforme.

Nous citons cet exemple entre cent, entre mille, pour prouver la haine aveugle et la basse cruauté des royalistes de la Restauration.

## Note 2.

Saint Jean, le précurseur, était vêtu de peaux de bêtes; il vivait, dans le désert, de miel sauvage et de sauterelles; les apôtres aussi furent pauvres, mais remplis de foi et de bonnes œuvres; les premiers chrétiens, les martyrs du cirque, les moines civilisateurs des premiers âges furent pauvres et méprisés des hommes: mais bientôt l'église militante devint riche et corrompue; les conciles et les réformateurs n'y purent rien, car les passions humaines devinrent plus fortes que la loi de Dieu. Ce fut alors que la religion fut un moyen entre les mains des rois et de l'aristocratie.

Le clergé catholique n'en prêchait pas moins avec ardeur le mépris des richesses. Le tableau suivant nous donne la mesure de la sincérité de ses sentiments:

En 1655, il y a 104 ans, l'église ou, pour mieux dire, tous les gens d'église en France possédaient ensemble:

Neuf mille châteaux et maisons, avec haute, moyenne et basse justice;

Deux cent cinquante mille métairies;

Dix-sept mille arpens de vignes, baillés à fermes ainsi que les métairies;

Plus, trois mille arpens où ils prenaient le tiers et le quart.

Le revenu de tous ces biens ecclésiastiques montait à 92 millions d'écus ou à 226 millions de livres.

Sans y comprendre les réserves des baux qui allaient à 12 millions d'écus ou à 36 millions de livres.

Ce qui faisait en tout 312 millions de livres de revenu.

Cette supputation (il n'y a pas moyen de la contester) est extraite des mémoires de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1655.

Mais, dit avec fierté un savant et historien, prêtre et docteur en

théologie, qui écrivait en 1728 : « Comme la France s'est depuis agrandie par les conquêtes de Louis XIV, il y a un plus grand nombre de paroisses et de cures, et les revenus se sont beaucoup augmentés depuis. »

Les abus croissants, les revenus de toutes sortes s'élevèrent, en effet, à près d'un quart en plus. On peut donc estimer les revenus des gens d'église en 1780, il y a tout juste 50 ans, à près de 580 millions.

Voici le curieux dénombrement des troupes ecclésiastiques qui, en 1655, mangeaient cet immense budget :

- 19 archevêques ;
- 111 évêques ;
- 140,000 curés ;
- 12,400 prieurés ;
- 250 commanderies de Malte ;
- 152,000 chapelles ayant toutes des chapelains ;
- 15,177 couvents de cordeliers, jacobins, carmes, augustins, chartreux, célestins, minimes, jésuites et autres religieux.

Aujourd'hui l'église se plaint avec amertume de sa situation ; à chaque instant elle nous entretient de ses *gémissements* et de ses *tristesses*. Voici cependant ce qu'elle reçoit, indépendamment d'un casuel incalculable :

- 11 archevêques à 15,000 fr. de traitement ;
- 66 évêques à 10,000 fr. ;
- 174 vicaires-généraux, ensemble à 565,000 fr. ;
- 660 chanoines, — 1,005,500 fr. ;
- 5,500 curés à 4,195,000 fr. ;
- 25,576 desservants de succursales, à 1,000 fr., 900 fr. et 800 fr. de traitement, — 21,000,000 fr. ;
- 6,200 vicaires à 550 fr., recevant une indemnité, — 2,000,000 fr. ;
- Bourses des séminaires, — 1,000,000 fr. ;
- Chapitre Saint-Denis, le seul restant, — 120,000 fr. ;
- Pensions aux anciens ecclésiastiques, — 1,000,000 fr. ;
- Pour service intérieur des édifices diocésains, réparations et achats de presbytères, etc., etc., — 2,500,000 fr. environ.
- Total du budget des cultes, en 1851, trente-cinq à quarante millions, dont deux millions pour les cultes juifs et protestants.

### Note 3.

La misère des classes laborieuses (nous parlons ici des hommes qui

ont de l'ouvrage, car ceux qui en sont privés sont encore plus malheureux) est déplorable presque partout.

Les loyers sont généralement plus élevés, les aliments sont plus chers et les salaires sont restés stationnaires, lorsqu'ils n'ont pas diminué par suite de l'établissement des machines et d'une concurrence effrénée ; d'un autre côté, le pauvre ouvrier, contraint de prendre à crédit et sou à sou chez le boulanger, le marchand de bois, l'épicier, etc., paie trois fois plus cher les objets de consommation que le riche qui fait ses provisions en temps opportun et en masse. C'est le cas de dire : *aux pauvres la besace*.

On connaît la position des journaliers de la campagne en Bretagne et dans plusieurs autres parties de la France, vêtus de toile ou de berlinge, quelque soit la température, gagnant à peine ce qui est nécessaire pour se nourrir de pain d'orge et de pommes-de-terre, mangeant très rarement de la viande. Ces malheureux croupissent dans l'ignorance la plus profonde, et plusieurs recherchent dans l'abus de l'eau-de-vie un instant d'oubli de leurs maux. Si dans les pays de labour, de paturage et de marine, une aussi grande misère atteint le laboureur et le pêcheur, ils ont au moins de l'air, du soleil, de l'espace, ils respirent à pleins poumons, ils voient le ciel et l'Océan.

Mais les infortunées créatures parquées dans les pays de fabrique sont dans une situation beaucoup plus malheureuse encore.

Louis-Napoléon s'exprime ainsi dans son livre sur le *Paupérisme* :

« L'industrie, cette source de richesse, n'a aujourd'hui ni règle, ni organisation, ni but. C'est une machine qui fonctionne sans régulateur ; peu lui importe la force motrice qu'elle emploie. Broyant également dans ses rouages les hommes comme la matière, elle dépouille le peuple les campagnes, agglomère la population dans des espaces sans air, affaiblit l'esprit comme le corps, et jette ensuite sur le pavé, quand elle n'en sait plus que faire, les hommes qui ont sacrifié pour l'enrichir, leur force, leur jeunesse et leur existence. Véritable Saturne du travail, l'industrie dévore ses enfants et ne vit que de leur mort. »

Cette vérité s'applique surtout aux grands centres de population où les hommes s'étiolent au point que les conseils de révision en ont signalé la dégénérescence au gouvernement.

Dès l'âge le plus tendre, de pauvres petits enfants y sont soumis à un long et fastidieux travail ; des jeunes filles, des femmes, y respirant un air vicié par le coton, sont fréquemment atteintes de maladies de langueur qui les font périr à la fleur de l'âge.

La lecture des rapports officiels de MM. Blanqui et Villermé ne donne qu'une faible idée de ces enfers nommés pays de fabrique.

« Chaque jour à Mulhouse, dit M. Villermé, on voit arriver dès le matin, des villages environnants, une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue; une multitude d'enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons tout gras de l'huile des métiers. Ils portent à la main ou cachent sous leur veste le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison. »

Et tous ces malheureux êtres travaillent pendant quinze heures par jour.

A Lille même misère, plus grande encore s'il se peut; il n'est pas rare d'y voir, dans la même cave, coucher dans l'unique lit des individus des deux sexes et d'âges très différents, la plupart sans chemise et d'une saleté repoussante.

Et ces habitations sont plus sales que des écuries, et les enfants des misérables parias qui les habitent sont maigres, chétifs, ridés, décolorés; leur ventre est ballonné, leurs membres sont émaciés, leur cou est garni de glandes, des insectes les tourmentent jour et nuit.

A Reims même tableau, même misère; on voit des femmes qui travaillent quinze heures pour gagner vingt-cinq centimes.

A Saint-Quentin de même. — A Paris, au siège du gouvernement, les conditions physique, hygiénique et morale de la population ouvrière ne sont guère meilleures; partout un travail excessif et incertain, un salaire insuffisant et des dangers de toute nature, depuis la mécanique qui vous attire et vous broie dans ses engrenages, jusqu'au blanc de ceruse qui vous empoisonne, et à la poussière ou duvet du coton qui attaque les poumons, donne une mort lente et prématurée par la *pneumonie cotonneuse*.

Des volumes ont été écrits sur ce sujet par les hommes les plus recommandables; tous s'accordent à signaler les mêmes misères. Ne serait-il pas temps de signaler et d'appliquer le remède?

La charité, comme elle se pratique de nos jours, n'est qu'un impuissant palliatif. « La charité, dit Wolowski, qui se traduit simplement par l'aumône, est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sorte de régime protecteur de la misère. »

Deux hommes, dont on ne récusera pas l'autorité, se sont exprimés comme suit :

« Je pense que le meilleur moyen de faire du bien aux paysans n'est pas de les mettre à l'aise dans leur pauvreté, mais de les tirer de cet état. »

FRANKLIN.

« Aucun plan pour secourir la pauvreté ne mérite attention, s'il ne tient à mettre les pauvres en état de se passer de secours. »

RICARDO.

Que l'on pèse bien ces paroles.

#### Note 4.

##### Situation des Laboureurs au bon vieux temps, vers 1560.

« Les pures laboureurs et villageois, après avoir labouré, semé, fumé les terres, travaillé tout le jour, enduré l'extrême chaleur du soleil, la rigueur du froid, quelquefois les morsures des serpents, sué sang et eau toute l'année pour accoustrer leurs champs, espérant en recueillir les fruits; soudain voici une gresle, une gelée, une tempeste, une bruine, un frimat qui les défraudera de toute leur espérance: à l'un, ses brebis et vaches mourront; à l'autre, les gens d'armes, pendant qu'il est au labour, luy rauront ce qu'il a, de sorte que, quand il est de retour à sa maison, au lieu de recevoir consolation et trouver repos, sa femme tempeste, les enfants pleurent, toute la famille se lamentent et crie la faim. Outre ces ulcères et playes, qui leur sont cautères pénétrant jusques en l'âme de leur âme, ils sont toujours en douleur perpétuelle: tantost ils ont matière et occasion de se plaindre d'une chose, tantost de l'autre, tantost de la pluye trop abondante, tantost de la sécheresse excessiue, tantost des chenilles, tantost des vents et tempestes; mais surtout des nobles, qui les rançonnent et battent, qui renuersent leurs bleds en chassant, et leur font mille autres inhumaines extorsions. Par cela se complaignant, disait le rustique :

« Les nobles me mangent mon bien,  
« En outre, me font mille alarmes;  
« Puis les sergents et les gendarmes,  
« Me battant, vont pillant le mien.

« Je ne puis contenir de dire que de toutes les angoisses que pourroient recevoir les laboureurs, les plus poignantes procèdent des nobles (qui font comme le monstre Endiriaque, lequel suçça et le lait et le sang de sa mère nourrice); ils en tirent ce qu'ils peuvent arracher, ils les rongent jusques aux os, et s'ils leur denyent quelque chose, voylà leurs serviteurs ou les gendarmes qui les vont tous de ce pas battre et piller. On serait mieux traité des Scythes, Getthes, Esclavons et toutes les autres nations barbares, cruelles et felonnées. Les pures laboureurs sont ainsi mal menez, sont ainsi tourmentez iornellement, et ne peuvent avoir raison de leurs droitts autour des juges pedanees,

si les seigneurs s'en meslent ; car les pures iuges n'oseroient bailler appointements ou sentence qui leur désagrèât. »

Joachim DUCHALARD,  
Avocat au Grand-Conseil.

Madame de Sévigné nous a laissé dans ses lettres un tableau saisissant de la situation des paysans et du peuple sous le soi-disant grand roi Louis XIV. Si le peuple réclame contre les impôts qui l'écrasent, nous voyons M. de Chaulnes, gouverneur de la Bretagne, faire ravager le pays par les soldats, fusiller et pendre par centaines les malheureux paysans, tandis que la noblesse danse et joue aux états.

Pendant la fronde, la misère fut si grande, que l'on vit sur le pont de Melun, aux portes de Paris, trois enfants sur leur mère morte, dont l'un la tétait encore.

Foulé, intendant de Limoges, pour forcer les rentrées, faisait ravager le pays, incendier les habitations, pendre ou envoyer aux galères les paysans.

Pendant ce temps, le surintendant Fouquet pressurait le royaume ; Louis XIV courtisait la belle Lavallière et faisait construire Versailles, où des milliers de soldats moururent des fièvres pour le bon plaisir du roi. O l'heureux temps !

Ecoutez cette grande voix du XVII<sup>e</sup> siècle, citée par M. de Lamennais, dans l'esclavage moderne : — « Ce pauvre peuple, qui n'a pour tout partage que le labeur de la terre, le travail de ses bras et la sueur de son front, accablé de la taille, d'impôt du sel, doublement retaillé par les recherches impitoyables et barbares de mille partisans, ensuite de trois années stériles, a été vu manger l'herbe au milieu des prés avec les brutes ; d'autres, plus impatients, sont allés à milliers en pays étrangers, détestant leur terre natale, ingrate de leur avoir dénié la nourriture, fuyant leurs compatriotes pour avoir impétueusement contribué à leur oppression. »

### Note 5.

Ils font grand bruit de leurs familles et de leurs blazons plus ou moins barrés, ces messieurs de l'ex-noblesse française, ceux surtout dont l'arbre généalogique ne supporterait pas l'examen d'un D'hozier.

Ils oublient tous que la plupart des familles dites nobles doivent leur soi-disant illustration à des services envers la personne et non envers l'Etat, c'est-à-dire à une haute domesticité.

Quant au service de guerre, nulle famille en France n'a le droit de s'enfler plus qu'un autre, car on en trouverait difficilement une dont quelque membre n'ait pas glorieusement répandu son sang pour la patrie.

Le sang du plus pauvre soldat est tout aussi précieux que celui de l'officier, et sous l'ancien régime comme aujourd'hui, le soldat marchait avec autant d'intrépidité à l'ennemi que l'officier de naissance qui le commandait.

Il possédait même un degré d'héroïsme plus élevé que ce dernier, puisque son sacrifice était complet et sans compensation. Nulle gazette ne venait prôner son nom ; la croix de Saint Louis et de brillantes épaulettes ne venaient pas exciter et récompenser son courage. Obscur enfant du peuple, il mourait héroïquement et inconnu. N'était-il pas aussi *gentis homo* ? Et cependant il ne portait dans sa giberne que le galon de sergent, une place aux invalides et trop souvent le bâton de mendiant.

En admettant ce que certains ci-devants soutiennent dans leur outrecuidance, que leurs aïeux étaient d'une race plus homérique que le commun des mortels, croient-ils que l'on hérite de la valeur et de l'intelligence comme d'un nom ? Ils en seraient bien capables.

Mais le satirique Boileau vient, hélas, élever une objection irréfutable :

Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,  
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles  
Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?  
Et comment savez-vous si quelque audacieux  
N'a point interrompu le cours de vos aïeux,  
Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,  
Est passé jusqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce ?

Le satirique trouvait avec raison que les prétentions de races sont appuyées sur une base bien fragile.

Ce serait une histoire édifiante et curieuse à faire, que l'origine plus ou moins entachée des prétendues grandes maisons de Paris et de nos provinces, qui parlent avec tant de dédain des *petites-gens*. Une histoire plus édifiante encore, serait celle de la ligne de conduite suivie par la plupart des descendants de ces illustrations : elle nous prouverait que les émaux et les blazons ne donnent pas *inmanquablement* le cœur et l'intelligence.

Il en résulterait peut-être moins d'empressement à se procurer des savonnettes à vilains ou à se charger de reliques, comme le quadrupède de la fable.

A ce sujet même, on nous permettra de citer quelques origines que nous voyons au folio 44 d'un recueil de pièces manuscrites du temps de la régence. C'est extrait d'une requête de messieurs du parlement au duc d'Orléans, au sujet des prétentions des ducs, et cela nous donnera la mesure des trois quarts des origines aristocratiques :

*Géraud Bastel*, ennobli par l'évêque de Valence en 1564, fils d'un apothicaire de Viviers, acheta la terre de Crussol et en prit le nom.

*Nicolas de la Trémouille* fut ennobli par Charles V, parce que, par sa gaité, il rivalisait avec les fous et les bouffons.

*Maximilien de Béthune*, gentilhomme, dut sa fortune à sa souplesse. Les trois frères *Luynes*, *Brantes* et *Cudenet*, étaient fils d'Albert, petit avocat du comtat à Mornas.

*René Vignerot*, joueur de luth et domestique chez le cardinal de Richelieu, en épousa la sœur, afin d'éviter un scandale ; cette jeune fille en étant devenue amoureuse, le cardinal le substitua à son duché.

*Saint-Simon*, de la plus mince noblesse et de la plus haute vanité.

*George Verd*, boucher, fut la tige de La Rochefoucault.

*Neufville-Villeroy*. Cette famille descend d'un marchand de poisson, contrôleur de la bouche de François Ier.

*Destrées*. Tout le monde connaît Gabrielle, courtisane royale.

*Beauvilliers* et *Boufflers* gentilhommes de province, services de courtisans et d'antichambre.

*Grammont*, inconnus avant leur grand'mère Corisande Dandoins, maîtresse de Henri IV.

*Noailles*, descendant d'un domestique de Roger, comte de Beaufort.

*Les Cambout-Coaslin*, gens peu connus, fortune obscure.

*Daumont*, descendant d'un sergent d'armes.

*Duc de Mazarin*, petit-fils d'un avocat, dont le père était apothicaire à Parthenay.

*D'Harcourt*, descend d'un bâtard d'un évêque de Bayeux.

*Les Montespan*, descendant d'un bâtard d'un chanoine de Lectoure.

*Camion de Villars*, a pour origine un greffier de Condrieux, en 1486.

*Jean de Mailly*, d'un conseiller sous Charles VI.

*Clermont-Tonnerre*. Cette famille descend d'un conseiller du Dauphin du Dauphinois.

L'auteur de ce mémoire, le président de Novion, presque aussi

gonflé de vanité que les familles dont il révélait les très modestes origines, était le fils d'un fourreur.

Ces piquantes révélations eurent un grand succès ; elles froissèrent plus d'une morgue intraitable, et donnèrent naissance à plus d'un couplet malin.

Et voici comment CES ILLUSTRATIONS parlaient du peuple : En 1614, sous Louis XIII aux états généraux, le tiers s'étant permis de dire que les trois ordres sont frères, la noblesse répond : *qu'il n'y a aucune fraternité entre elle et le tiers ; qu'ils ne veulent pas que les enfants de cordonniers et de savetiers les appellent leurs frères, et qu'il y a autant de différence entre eux et le tiers, comme entre le maître et le valet.*

### Note 6.

Les chiffres, plus éloquentes que les paroles, prouvent, d'une manière évidente, que, malgré une prospérité factice de quelques années, la France fut ruinée par la Restauration et le gouvernement qui lui succéda. Il faut quelle soit bien vigoureuse pour ne pas avoir succombé sous ces saignées multipliées. La République seule la sauvera des sangsues et des sauterelles qui l'épuisaient.

On en jugera par les menues dépenses de la Restauration, et que l'on dise après que les rois ne coûtent pas plus cher qu'ils ne valent !

On peut ajouter au budget normal et aux contributions de guerre :

Un emprunt forcé, — — — — —	100,000,000
A la liste civile, — — — — —	507,000,000
Produit du domaine dit de la couronne,	160,000,000
Mariage du duc de Berry,	} 12,000,000
Enterrement de Louis XVIII,	
Sacré de Charles X,	
Dettes des Bourbons à l'étranger, —	50,000,000
Pour les émigrés, — — — — —	1,000,000,000
Total, — — — — —	1,699,000,000

Voilà déjà une petite somme de seize cent neuf millions, sans compter le reste que nous a coûté la Restauration.

### Bilan des deux dernières Monarchies.

1. Restauration. — De 1814 à 1850, espace de seize années :

Les recettes se sont élevées à

Quatorze milliards trois cent soixante-deux millions neuf cent trente-cinq mille six cent trente-six francs.

Les dépenses ont été de

*Quinze milliards neuf cent trente-un millions quatre cent huit mille six cent quatre-vingt-dix-sept francs.*

Les dépenses ont donc dépassé les recettes de

*Un milliard cinq cent soixante-huit millions quatre cent soixante-douze mille quarante-un francs*

Sous la Restauration, il y a donc eu, pour *chaque année*, un déficit moyen de

*Quatre-vingt-dix-huit millions vingt-neuf mille cinq cent deux francs cinquante-six centimes !*

Voilà la prospérité de la Monarchie légitime !

2° *Monarchie de Juillet.* — De 1830 à 1848, espace de *dix-neuf* années :

Les recettes ont été de

*Vingt-un milliards sept cent un millions deux cent soixante-quinze mille deux cent soixante-deux francs.*

Les dépenses se sont élevées à

*Vingt-quatre milliards sept cent cinquante-trois millions six cent un mille deux cent trente-huit francs.*

Les dépenses ont donc dépassé les recettes de

*Trois milliards cinquante-deux millions deux cent vingt-cinq mille neuf cent soixante-seize francs.*

Sous la Monarchie de Juillet, il y a donc eu, pour *chaque année*, un déficit moyen de

*Cent soixante millions six cent quarante-trois mille quatre cent soixante-douze francs quarante-trois centimes !*

Voilà la prospérité croissante de la Monarchie de Juillet !

En somme, les deux dernières monarchies ont donc endetté la France de

*Quatre milliards six cent vingt millions six cent quatre-vingt-dix-huit mille dix-sept francs !*

C'est-à-dire d'une somme telle qu'il faudrait, à raison de 60 fr. par minute, pendant douze heures entières par jour,

*Deux cent cinquante trois ans et demi* pour la compter franc par franc !

Contribuables, votez donc le rétablissement de la Monarchie !

(*Feuille du Peuple.*)

L. PÉAN.

**DU MÊME AUTEUR :**

**Les Soirées du Manoir. — 1 vol. avec gravures, chez Saintin, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 8, à Paris.**

**La Morale en Histoire. — 1 vol. grand in-8° avec 12 gravures papier de Chine, chez MM. Belin-le-Prieur et Morizot, 5, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, à Paris.**